UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01733407 9

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/lecomtedegabalis01vill

LE COMTE DE GABALIS, OU ENTRETIENS SUR LES SCIENCES SECRETES.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTE'E des Genies assistans & des Gnomes irréconciliables.

Par l'Abbé DE VILLARS.

Quod tanto impendio absconditur, etiam solummodo demonstrare, destruere est. *Tertull.*

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Chez les Freres VAILLANT.

M. DCC. XLII.

BF
1522
V55
1742
t.1

LIBRARY
SEP 12 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

768045

LE COMTE DE GABALIS, OU ENTRETIENS Sur les Sciences secretes.

PREMIER ENTRETIEN *sur les Sciences secretes.*

DEVANT Dieu soit l'ame de Monsieur le Comte de GABALIS : on m'écrit qu'il vient de mourir d'apoplexie. Messieurs les Curieux ne manqueront pas de dire que ce genre de mort est ordinaire à ceux qui ménagent mal les

ſecrets des Sages, & que depuis que le Bien-heureux Raymond Lulle en a prononcé l'arrêt dans ſon teſtament, un Ange exécuteur n'a jamais manqué de tordre promptement le col à tous ceux qui ont indiſcretement révelé les Myſteres Philoſophiques.

Mais qu'ils ne condamnent pas légerement ce ſçavant Homme, ſans être éclaircis de ſa conduite. Il m'a tout découvert, il eſt vrai; mais Il ne l'a fait qu'avec toutes les circonſpections Cabaliſtiques. Il faut rendre ce témoignage à ſa mémoire, qu'il étoit grand zelateur de la Religion de ſes Peres les Philoſophes, & qu'il eût ſouffert le feu plûtôt que d'en profaner la ſainteté, en s'ouvrant à quelque Prince indigne, à quelque ambitieux, ou à quelque incontinent; trois ſortes de gens excommuniés de tout tems par

les Sages. Par bonheur je ne suis pas Prince, j'ai peu d'ambition, & on verra dans la suite que j'ai même un peu plus de chasteté qu'il n'en faut à un Sage. Il me trouva l'esprit docile, curieux, peu timide; il ne me manque qu'un peu de mélancolie pour faire avoüer à tous ceux qui voudroient blâmer Monsieur le Comte de Gabalis de ne m'avoir rien caché, que j'étois un Sujet assez propre aux Sciences secretes. Il est vrai que sans mélancolie on ne peut y faire de grands progrès; mais ce peu que j'en ai n'avoit garde de le rebuter. Vous avez, m'a-t-il dit cent fois, Saturne dans un angle, dans sa maison, & retrograde; vous ne pouvez manquer d'être un jour aussi mélancolique qu'un Sage doit l'être; car le plus Sage de tous les hommes, comme nous le sçavons dans la Cabale, avoit,

comme vous, Jupiter dans l'Aſcendant; cependant on ne trouve pas qu'il ait ri une ſeule fois dans toute ſa vie, tant l'impreſſion de ſon Saturne étoit puiſſante, quoiqu'il fût beaucoup plus foible que le vôtre.

C'eſt donc à mon Saturne, & non pas à Monſieur le Comte de Gabalis, que Meſſieurs les Curieux doivent s'en prendre, ſi j'aime mieux divulguer leurs ſecrets que les pratiquer. Si les Aſtres ne font pas leur devoir, le Comte n'en eſt pas cauſe; & ſi je n'ai pas aſſez de grandeur d'ame, pour eſſayer de devenir le maître de la Nature, de renverſer les Elémens, d'entretenir les Intelligences ſuprêmes, de commander aux Demons, d'engendrer des Geans, de créer de nouveaux Mondes, de parler à Dieu dans ſon thrône redoutable, & d'obliger le

Cherubin, qui deffend l'entrée du Paradis terreſtre, de me permettre d'aller faire quelques tours dans ſes allées : c'eſt moi, tout au plus, qu'il faut blâmer ou plaindre ; il ne faut pas pour cela inſulter à la mémoire de cet Homme rare, & dire qu'il eſt mort pour m'avoir apris toutes ces choſes. Eſt-il impoſſible que, comme les armes ſont journalieres, il ait ſuccombé dans quelque combat avec quelque lutin indocile ? Peut-être qu'en parlant à Dieu dans le thrône enflammé, il n'aura pû ſe tenir de le regarder en face ; or il eſt écrit qu'on ne peut le regarder ſans mourir. Peut-être n'eſt-il mort qu'en aparence ſuivant la coutume des Philoſophes, qui font ſemblant de mourir en un lieu, & ſe tranſplantent en un autre. Quoiqu'il en ſoit, je ne puis croire que la maniere dont il m'a con-

fié ſes treſors, mérite châtiment. Voici comme la choſe s'eſt paſſée.

Le ſens commun m'ayant toujours fait ſoupçonner qu'il y a beaucoup de vuide en tout ce qu'on apelle Sciences ſecretes, je n'ai jamais été tenté de perdre le tems à feüilleter les livres qui en traitent; mais auſſi ne trouvant pas bien raiſonnable de condamner, ſans ſçavoir pourquoi, tous ceux qui s'y adonnent, qui ſouvent ſont gens Sages d'ailleurs, ſçavans la pluſpart, & faiſant figure dans la robe & dans l'épée; je me ſuis aviſé, pour éviter d'être injuſte, & pour ne me point fatiguer d'une lecture ennuyeuſe, de feindre d'être entêté de toutes ces Sciences, avec tous ceux que j'ai pû aprendre qui en ſont touchés. J'ai d'abord eu plus de ſuccès que je n'en avois même eſperé. Comme tous ces Meſſieurs,

quelque Myſterieux & quelque reſervés qu'ils ſe piquent d'être, ne demandent pas mieux que d'étaler leurs imaginations, & les nouvelles découvertes qu'ils pretendent avoir fait dans la Nature : je fus en peu de jours confident des plus conſiderables d'entr'eux ; j'en avois toujours quelqu'un dans mon cabinet, que j'avois, à deſſein, garni de leurs plus fantaſques Auteurs : il ne paſſoit point de Sçavant étranger, que je n'en euſſe avis ; en un mot, à la ſcience près, je me trouvai bien-tôt grand Perſonnage. J'avois pour compagnons des Princes, des grands Seigneurs, des Gens de robe, de belles Dames, des laides auſſi ; des Docteurs, des Prelats, des Moines, des Nonains, enfin des gens de toute eſpece. Les uns en vouloient aux Anges, les autres au diable, les autres à leur genie, les autres aux

Incubes, les autres à la guériſon de tous maux, les autres aux Aſtres, les autres aux ſecrets de la Divinité, & preſque tous à la Pierre Philoſophale.

Ils demeuroient tous d'accord que ces grands ſecrets, & ſurtout la Pierre Philoſophale, ſont de difficile recherche, & que peu de gens les poſſedent : mais ils avoient tous en particulier aſſez bonne opinion d'eux-mêmes, pour ſe croire du nombre des Elûs. Heureuſement les plus importans attendoient alors avec impatience l'arrivée d'un Allemand, grand Seigneur & grand Cabaliſte, de qui les terres ſont vers les frontieres de Pologne. Il avoit promis par lettre aux enfans des Philoſophes, qui ſont à Paris, de venir les viſiter, & de paſſer en France allant en Angleterre. J'eus la commiſſion de faire reponſe à la lettre de ce grand Homme ;

je lui envoyai la figure de ma nativité, afin qu'il jugeât si je pouvois aspirer à la suprême Sageſſe. Ma figure & ma lettre furent assez heureuſes pour l'obliger à me faire l'honneur de me repondre que je ſerois un des premiers qu'il verroit à Paris; & que, ſi le Ciel ne s'y oppoſoit, il ne tiendroit pas à lui que je n'entraſſe dans la ſociété des Sages.

Pour ménager mon bonheur, j'entretins avec l'illuſtre Allemand un commerce regulier. Je lui propoſai de tems en tems de grands doutes, autant raiſonnés que je le pouvois, ſur l'Harmonie du monde, ſur les Nombres de Pytagore, ſur les viſions de ſaint Jean, & ſur le premier chapitre de la Geneſe. La grandeur des matieres le raviſſoit il m'écrivoit des merveilles inoüies, & je vis bien que j'avois affaire à un hom-

me de très vigoureuſe & très ſpacieuſe imagination. J'en ai ſoixante ou quatre-vingt lettres d'un ſtile ſi extraordinaire, que je ne pouvois plus me reſoudre à lire autre choſe, dès que j'étois ſeul dans mon Cabinet.

J'en admirois un jour une des plus ſublimes, quand je vis entrer un homme de très bonne mine, qui me ſaluant gravement, me dit en langue Françoiſe & en accent étranger. *Adorez, mon fils, adorez le très bon & le très grand Dieu des Sages, & ne vous enorgüeilliſſez jamais de ce qu'il vous envoye un des Enfans de Sageſſe, pour vous aſſocier à leur Compagnie, & pour vous faire participant des merveilles de ſa Toute-puiſſance.*

La nouveauté de la ſalutation m'étonna d'abord, & je commençai à douter pour la premiere fois ſi l'on n'a pas quelquefois des apparitions : toutefois

me rassurant du mieux que je pûs, & le regardant le plus civilement que la petite peur que j'avois me le pût permettre. Qui que vous soyez, lui dis-je, vous, de qui le compliment n'est pas de ce monde, vous me faites beaucoup d'honneur de venir me rendre visite : mais agréez, s'il vous plaît, qu'avant que d'adorer le Dieu des Sages, je sçache de quels Sages & de quel Dieu vous parlez ; &, si vous l'avez agréable, mettez-vous dans ce fauteüil, & donnez-vous la peine de me dire quel est ce Dieu, ces Sages, cette Compagnie, ces Merveilles de Toute-puissance, & après ou devant tout cela à quelle espece de creature j'ai l'honneur de parler.

Vous me recevez très sagement, Monsieur, reprit-il en riant, & prenant le fauteüil que je lui presentois,

vous me demandez d'abord de vous expliquer des choſes que je ne vous dirai pas d'aujourd'hui, s'il vous plaît. Le compliment que je vous ai fait ſont les paroles que les Sages diſent à l'abord de ceux à qui ils ont reſolu d'ouvrir leur cœur, & de découvrir leurs Myſteres. J'ai crû qu'étant auſſi ſçavant que vous m'avez paru dans vos lettres, cette ſalutation ne vous ſeroit pas inconnuë, & que c'étoit le plus agréable compliment que pouvoit vous faire le Comte de Gabalis.

Ah ! Monſieur, m'écriai-je, me ſouvenant que j'avois un grand rôle à joüer, comment me rendrai-je digne de tant de bontés ? Eſt-il poſſible que le plus grand de tous les hommes ſoit dans mon cabinet, & que le grand Gabalis m'honore de ſa viſite ?

Je ſuis le moindre des Sages, repar-

tit-il

tit-il d'un air ſerieux, & Dieu, qui diſpenſe les lumieres de ſa Sageſſe avec le poids & la meſure qu'il plaît à ſa Souveraineté, ne m'en a fait qu'une part très petite en comparaiſon de ce que j'admire avec étonnement en mes Compagnons. J'eſpere que vous pourrez les égaler quelque jour, ſi j'oſe en juger par la figure de votre nativité, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer : mais vous voulez bien que je me plaigne à vous, Monſieur, ajoûta-t-il en riant, de ce que vous m'avez pris d'abord pour un phantôme.

Ah ! non pas pour un phantôme, lui dis-je ; mais je vous avoüe, Monſieur, que me ſouvenant tout à coup de ce que Cardan raconte, que ſon pere fut un jour viſité dans ſon étude par ſept inconnus, vétus de diverſes couleurs, qui lui tinrent des propos aſſez

bizarres de leur nature & de leur emploi .... Je vous entens, interrompit le Comte : c'étoit des Sylphes dont je vous parlerai quelque jour, qui sont une espece de substances aëriennes, qui viennent quelquefois consulter les Sages sur les livres d'Averroës qu'elles n'entendent pas trop bien. Cardan est un étourdi d'avoir publié cela dans ses subtilités ; il avoit trouvé ces memoires-là dans les papiers de son Pere, qui étoit un des nôtres ; & qui, voyant que son fils étoit naturellement babillard, ne voulut lui rien aprendre de grand, & le laissa amuser à l'Astrologie ordinaire, par laquelle il ne sçût prévoir seulement que son fils seroit pendu. Ce fripon est cause que vous m'avez fait l'injure de me prendre pour un Sylphe. Injure, repris-je ! Quoy, Monsieur, serois-je assez malheureux,

pour .... Je ne m'en fâche pas, interrompit-il, vous n'êtes pas obligé de ſçavoir que tous ces eſprits élémentaires ſont nos Diſciples ; qu'ils ſont trop heureux, quand nous voulons nous abaiſſer à les inſtruire ; & que le moindre de nos Sages eſt plus ſçavant & plus puiſſant que tous ces petits Meſſieurs-là. Mais nous parlerons de toute cela quelqu'autrefois ; il me ſuffit aujourd'huy d'avoir eu la ſatisfaction de vous voir. Tâchez, mon fils, de vous rendre digne de recevoir les lumieres Cabaliſtiques ; l'heure de votre régénération eſt arrivée : il ne tiendra qu'à vous d'être une nouvelle créature. Priez ardemment celui, qui ſeul a la puiſſance de créer des cœurs nouveaux, de vous en donner un qui ſoit capable des grandes choſes que j'ai à vous aprendre, & de m'inſpirer de ne

vous rien taire de nos Myſteres. Il ſe leva lors, & m'embraſſant ſans me donner le loiſir de lui répondre: Adieu, mon fils, pourſuivit-il, j'ai à voir nos Compagnons qui ſont à Paris, après quoi je vous donnerai de mes nouvelles. Cependant, *veillez, priez, eſperez, & ne parlez pas.*

Il ſortit de mon cabinet en diſant cela. Je me plaignis de ſa courte viſite en le reconduiſant, & de ce qu'il avoit la cruauté de m'abandonner ſitôt, après m'avoir fait entrevoir une étincelle de ſes lumieres. Mais m'ayant aſſuré de fort bonne grace que je ne perdrois rien dans l'attente : il monta dans ſon caroſſe, & me laiſſa dans une ſurpriſe que je ne puis exprimer. Je ne pouvois croire à mes propres yeux ni à mes oreilles ; Je ſuis ſûr, diſois-je, que cet homme eſt de gran-

de qualité, qu'il a cinquante mille livres de rente de patrimoine ; il paroît d'ailleurs fort accompli. Peut-il s'être coëffé de ces folies-là ? Il m'a parlé de ces Sylphes fort cavalierement. Seroit-il Sorcier en effet, & me ſerois-je trompé juſqu'ici en croyant qu'il n'y en a plus ? Mais auſſi, s'il eſt des Sorciers, ſont-ils auſſi devots que celui-cy paroît l'être ?

Je ne comprenois rien à tout cela ; je reſolus pourtant d'en voir la fin ; quoique je préviſſe bien qu'il y auroit quelques Sermons à eſſuyer, & que le Demon, qui l'agitoit, étoit grandement Moral & Prédicateur.

SECOND ENTRETIEN

sur les Sciences secretes.

LE Comte voulut me donner toute la nuit pour vaquer à la Priere : & le lendemain, dès le point du jour, il me fit sçavoir par un billet, qu'il viendroit chez moi sur les huit heures ; & que, si je le voulois bien, nous irions faire un tour ensemble. Je l'attendis : il vint, & après les civilités reciproques ; Allons, me dit-il, à quelque lieu où nous soyons libres, & où personne ne puisse interrompre notre entretien. Ruel, lui dis-je, me paroît assez agréable & assez solitaire. Allons-y donc, reprit-il. Nous montâmes en carosse. Durant le chemin j'observois mon nouveau Maître. Je n'ai jamais remarqué en personne un

ſi grand fond de ſatisfaction qu'il en paroiſſoit en toutes ſes manieres. Il avoit l'eſprit plus tranquille & plus libre qu'il ne ſembloit qu'un Sorcier le pût avoir. Tout ſon air n'étoit point d'un homme à qui ſa conſcience reprochât rien de noir ; & j'avois une merveilleuſe impatience de le voir entrer en matiere, ne pouvant comprendre comment un homme, qui me paroiſſoit ſi judicieux & ſi accompli en toute autre choſe, s'étoit gâté l'eſprit par les viſions, dont j'avois connu le jour précédent qu'il étoit bleſſé. Il me parla divinement de la politique, & fut ravi d'entendre que j'avois lû ce que Platon en a écrit. Vous aurez beſoin de tout cela quelque jour, me dit-il, un peu plus que vous ne croyez : &, ſi nous nous accordons aujourd'hui, il n'eſt pas impoſſible qu'avec le tems

vous mettiez en usage ces sages maximes. Nous entrions alors à Ruel : nous allâmes au jardin ; le Comte dédaigna d'en admirer les beautés, & marcha droit au labyrinthe.

Voyant que nous étions aussi seuls qu'il le pouvoit desirer ; Je louë, s'écria-t-il, levant les yeux & les bras au Ciel, je louë la Sagesse éternelle de ce qu'elle m'inspire de ne vous rien cacher de ses vérités ineffables. Que vous serez heureux, mon fils ! si elle a la bonté de mettre dans votre ame les dispositions que ces hauts Mysteres demandent de vous. Vous allez aprendre à commander à toute la Nature ; Dieu seul sera votre Maître, & les Sages seuls seront vos égaux. Les suprêmes Intelligences feront gloire d'obéïr à vos desirs ; les Demons n'oseront se trouver où vous serez ; votre voix les

fera trembler dans le puit de l'abîme, & tous les Peuples inviſibles, qui habitent les quatre Elémens, s'eſtimeront heureux d'être les Miniſtres de vos plaiſirs. Je vous adore, ô grand Dieu! d'avoir couronné l'homme de tant de gloire, & de l'avoir établi ſouverain Monarque de tous les ouvrages de vos mains. Sentez-vous, mon fils, ajoûta-t-il ſe tournant vers moi, ſentez-vous cette ambition héroïque, qui eſt le caractere certain des Enfans de Sageſſe? Oſez-vous deſirer de ne ſervir qu'à Dieu ſeul, & de dominer ſur tout ce qui n'eſt point Dieu? Avez-vous compris ce que c'eſt qu'être homme, & ne vous ennuye-t-il point d'être eſclave, puiſque vous étes né pour être ſouverain? Et ſi vous avez ces nobles penſées, comme la figure de votre nativité ne me permet pas d'en douter,

conſiderez meurement ſi vous aurez le courage & la force de renoncer à toutes choſes qui peuvent être un obſtacle à parvenir à l'élévation pour laquelle vous étes né ? Il s'arrêta là, & me regarda fixement, comme attendant ma reponſe, ou comme cherchant à lire dans mon cœur.

Autant que le commencement de ſon diſcours m'avoit fait eſperer que nous entrerions bien-tôt en matiere, autant en deſeſperai-je par ſes dernieres paroles. Le mot de *renoncer* m'effraya, & je ne doutai point qu'il n'allât me propoſer de renoncer au Baptême ou au Paradis. Ainſi ne ſçachant comme me tirer de ce mauvais pas ; Renoncer, lui dis je, Monſieur, quoi faut-il renoncer à quelque choſe ? Vraiment, reprit-il, il le faut bien ; & il le faut ſi néceſſairement, qu'il faut commencer

par là. Je ne ſçai ſi vous pourrez vous y reſoudre : mais je ſçai bien que la Sageſſe n'habite point dans un corps ſujet au peché, comme elle n'entre point dans une ame prevenuë d'erreur ou de malice. Les Sages ne vous admettront jamais à leur Compagnie, ſi vous ne renoncez dès à preſent à une choſe qui ne peut compatir avec la Sageſſe. *Il faut*, ajoûta-t-il tout bas en ſe baiſſant à mon oreille, *il faut renoncer à tout commerce charnel avec les femmes.*

Je fis un grand éclat de rire à cette bizarre propoſition. Vous m'avez, Monſieur, m'écriai-je, vous m'avez quitté pour peu de choſe. J'attendois que vous me propoſeriez quelqu'étrange renonciation ; mais puiſque ce n'eſt qu'aux femmes que vous en voulez : l'affaire eſt faite dès long-tems ; je ſuis aſſez chaſte, Dieu merci. Cepen-

dant, Monsieur, comme Salomon étoit plus Sage que je ne ferai peut-être, & que toute sa Sagesse ne pût l'empêcher de se laisser corrompre : dites-moi, s'il vous plaît quel expedient vous prenez, vous autres Messieurs, pour vous passer de ce sexe-là ? & quel inconvenient il y auroit que dans le Paradis des Philosophes chaque Adam eût son Eve.

Vous me demandez là de grandes choses, repartit-il en consultant en lui-même s'il devoit repondre à ma question. Pourtant, puisque je vois que vous vous détacherez des femmes sans peine, je vous dirai l'une des raisons qui ont obligé les Sages d'exiger cette condition de leurs Disciples : & vous connoîtrez dès-là dans quelle ignorance vivent tous ceux qui ne sont pas de notre nombre.

Quand

Quand vous ſerez enrôlé parmi les Enfans des Philoſophes, & que vos yeux ſeront fortifiés par l'uſage de la très ſainte Medecine; vous découvrirez d'abord, que les Elémens ſont habités par des creatures très parfaites, dont le peché du malheureux Adam a ôté la connoiſſance & le commerce à ſa trop malheureuſe poſtérité. Cette eſpace immenſe qui eſt entre la Terre & les Cieux a des habitans bien plus nobles que les oiſeaux & les moucherons; ces Mers ſi vaſtes ont bien d'autres hôtes que les Dauphins & les Baleines; la profondeur de la Terre n'eſt pas pour les taupes ſeules; & l'Elément du Feu, plus noble que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile & vuide.

L'air eſt plein d'une innombrable multitude de Peuples de figure hu-

maine, un peu fiers en aparence; mais dociles en effet : grands amateurs des Sciences, subtils, officieux aux Sages, & ennemis des sots & des ignorans. Leurs femmes & leurs filles sont des beautés mâles, telles qu'on dépeint les Amazones. Comment, Monsieur, m'écriai-je, est ce que vous voulez me dire que ces Lutins-là sont mariés.

Ne vous gendarmez pas, mon fils, pour si peu de chose, repliqua-t-il. Croyez que tout ce que je vous dis est solide & vrai; ce ne sont icy que les élémens de l'ancienne Cabale, & il ne tiendra qu'à vous de le justifier par vos propres yeux; mais recevez avec un esprit docile la lumiere que Dieu vous envoye par mon entremise. Oubliez tout ce que vous pouvez avoir oüi sur ces matieres dans les écoles des ignorans, ou vous auriez le déplaisir,

quand vous seriez convaincu par l'expérience, d'être obligé d'avoüer que vous vous êtes opiniâtré mal à propos.

Ecoutez donc jusqu'à la fin, & sçachez que les mers & les fleuves sont habités de même que l'air; les anciens Sages ont nommé Ondiens ou Nymphes, cette espece de Peuples. Ils sont peu de mâles, & les femmes y sont en grand nombre; leur beauté est extrême, & les filles des hommes n'ont rien de comparable.

La Terre est remplie presque jusqu'au centre, de Gnomes, gens de petite stature, gardiens des tresors des minieres, & des pierreries. Ceux-cy sont ingénieux, amis de l'homme, & faciles à commander. Ils fournissent aux enfans des Sages tout l'argent qui leur est nécessaire, & ne demandent guéres pour prix de leur service, que

la gloire d'être commandés. Les Gnomides, leurs femmes, ſont petites, mais fort agréables, & leur habit eſt fort curieux.

Quant aux Salamandres, habitans enflammés de la region du feu, ils ſervent aux Philoſophes; mais ils ne recherchent pas avec empreſſement leur compagnie; & leurs filles & leurs femmes ſe font voir rarement. Elles ont raiſon, interrompis-je, & je les tiens quittes de leur aparition. Pourquoi? dit le Comte, pourquoi, Monſieur, repris-je, & qu'ai-je affaire de converſer avec une auſſi laide bête que la Salamandre mâle ou femelle. Vous avez tort, repliqua-t-il, c'eſt l'idée qu'en ont les Peintres & les Sculpteurs ignorans; les femmes des Salamandres ſont belles, & plus belles même que toutes les autres, puiſqu'elles ſont d'un Elément plus pur. Je ne

vous en parlois pas, & je passois succinctement la description de ces Peuples, parce que vous les verrez vous-même à loisir, & facilement si vous en avez la curiosité. Vous verrez leurs habits, leurs vivres, leurs mœurs, leur police, leurs loix admirables. Vous serez charmé de la beauté de leur esprit encore plus que de celle de leur corps; mais vous ne pourrez vous empêcher de plaindre ces miserables, quand ils vous diront que leur ame est mortelle, & qu'ils n'ont point d'esperance en la joüissance éternelle de l'Estre suprême qu'ils connoissent, & qu'ils adorent religieusement. Ils vous diront, qu'étant composés des plus pures parties de l'Elément qu'ils habitent; & n'ayant point en eux de qualités contraires, puisqu'ils ne sont faits que d'un Elément; ils ne meurent qu'après plusieurs

siécles : mais qu'est-ce que le tems au prix de l'éternité ? Il faudra rentrer éternellement dans le néant. Cette pensée les afflige fort, & nous avons bien de la peine à les en consoler.

Nos Peres les Philosophes, parlant à Dieu face à face, se plaignirent à lui du malheur de ces Peuples : & Dieu, de qui la misericorde est sans bornes, leur revéla qu'il n'étoit pas impossible de trouver du reméde à ce mal. Il leur inspira que de même que l'Homme, par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la Divinité ; les Sylphes, les Gnomes, les Nymphes, & les Salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'Homme, peuvent être faits participans de l'immortalité. Ainsi une Nymphe ou une Sylphide devient immortelle & capable de la

béatitude à laquelle nous aſpirons, quand elle eſt aſſez heureuſe pour ſe marier à un Sage : & un Gnome ou un Sylphe ceſſe d'être mortel du moment qu'il épouſe une de nos filles.

De là naquit l'erreur des premiers ſiécles, de Tertulien, du Martyr Juſtin, de Lactance, Cyprien, Clement d'Alexandrie, d'Athenagore Philoſophe Chrétien, & généralement de tous les Ecrivains de ce tems-là. Ils avoient apris que ces demi-Hommes Elémentaires avoient recherché le commerce des filles ; & ils ont imaginé de là que la chute des Anges n'étoit venuë que de l'amour dont ils s'étoient laiſſé toucher pour les femmes. Quelques Gnomes, deſireux de devenir immortels, avoient voulu gagner les bonnes graces de nos filles, & leur avoient aportés des pierreries dont ils ſont gar-

diens naturels : & ces Auteurs ont crû, s'apuyant sur le livre d'Enoch mal entendu, que c'étoit les piéges que les Anges amoureux avoient tendus à la chasteté de nos femmes. Au commencement ces Enfans du Ciel engendrerent les Geans fameux, s'étant fait aimer aux filles des Hommes : & les mauvais Cabalistes Joseph & Philon, comme tous les Juifs sont ignorans, & après eux tous les Auteurs que j'ai nommés tout à l'heure, ont dit aussi bien qu'Origene & Macrobe, que c'étoit des Anges, & n'ont pas sçû que c'étoit les Sylphes & les autres Peuples des Elémens, qui, sous le nom d'enfans d'Eloïm, sont distingués des enfans des Hommes. De même ce que le sage Augustin a eu la modestie de ne point decider touchant les poursuites que ceux qu'on apelloit Faunes

ou Satyres faiſoient aux Africaines de ſon tems ; eſt éclairci par ce que je viens de dire, du deſir qu'ont tous ces habitans des Elémens de s'allier aux hommes, comme du ſeul moyen de parvenir à l'immortalité qu'ils n'ont pas.

Ah ! nos Sages n'ont garde d'imputer à l'amour des femmes la chûte des premiers Anges, non plus que de ſoumettre aſſez les Hommes à la puiſſance du Demon, pour lui attribuer toutes les avantures des Nymphes & des Sylphes, dont tous les Hiſtoriens ſont remplis. Il n'y eût jamais rien de criminel en tout cela. C'étoit des Sylphes qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes pourſuites, bien loin de ſcandaliſer les Philoſophes, nous ont paru ſi juſtes, que nous avons tous reſolu, d'un commun ac-

cord, de renoncer entierement aux femmes, & de ne nous adonner qu'à immortaliſer les Nymphes & les Sylphides.

O Dieu, me récriai-je, qu'eſt-ce que j'entens ? juſqu'où va la f... Oüi, mon fils, interrompit le Comte, admirez juſqu'où va la félicité Philoſophique! pour des femmes dont les foibles appas ſe paſſent en peu de jours, & ſont ſuivis de rides horribles; les Sages poſſedent des beautés qui ne vieilliſſent jamais, & qu'ils ont la gloire de rendre immortelles. Jugez de l'amour & de la reconnoiſſance de ces Maîtreſſes inviſibles, & de quelle ardeur elles cherchent à plaire au Philoſophe charitable, qui s'aplique à les immortaliſer.

Ah! Monſieur, je renonce, m'écriai-je encore une fois. Oüi, mon

fils, pourſuivit-il derechef, ſans me donner le loiſir d'achever. Renoncez aux inutiles & fades plaiſirs, qu'on peut trouver avec les femmes; la plus belle d'entr'elles eſt horrible auprès de la moindre Sylphide : aucun dégoût ne ſuit jamais nos ſages embraſſemens. Miſerables ignorans, que vous étes à plaindre de ne pouvoir pas goûter les voluptés Philoſophiques.

Miſerable Comte de Gabalis, interrompis-je d'un accent mêlé de colere & de compaſſion, me laiſſerez-vous dire enfin, que je renonce à cette Sageſſe inſenſée, que je trouve ridicule cette viſionnaire Philoſophie, que je déteſte ces abominables embraſſemens qui vous mêlent à des phantômes; & que je tremble pour vous, que quelqu'une de vos prétenduës Sylphides ne ſe hâte de vous emporter

dans les Enfers au milieu de vos transports, de peur qu'un auſſi honnête homme que vous, ne s'aperçoive à la fin de la folie de ce zele chimérique, & ne faſſe pénitence d'un crime ſi grand.

Oh oh, repondit-il en reculant trois pas, & me regardant d'un œil de colere, malheur à vous, eſprit indocile. Son action m'effraya, je l'avouë; mais ce fut bien pis, quand je vis que s'éloignant de moi, il tira de ſa poche un papier, que j'entrevoyois de loin qui étoit aſſez plein de caracteres que je ne pouvois bien diſcerner. Il liſoit attentivement, ſe chagrinoit, & parloit bas. Je crus qu'il évoquoit quelques eſprits pour ma ruine, & je me repentis un peu de mon zele inconſideré. Si j'échappe à cette avanture, diſois-je, jamais Cabaliſte ne me ſera rien. Je tenois les yeux ſur lui comme

ſur

sur un Juge qui m'alloit condamner à mort; quand je vis que son visage redevint serein. Il vous est dur, me dit-il en riant, & revenant à moi, il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. Vous êtes un Vaisseau d'élection. Le Ciel vous a destiné pour être le plus grand Cabaliste de votre siecle. Voici la figure de votre Nativité qui ne peut manquer. Si ce n'est pas maintenant & par mon entremise, ce sera quand il plaira à votre Saturne retrograde.

Ah! si j'ai à devenir Sage, lui dis-je, ce ne sera jamais que par l'entremise du grand Gabalis; mais, à parler franchement, j'ai bien peur qu'il sera mal-aisé que vous puissiez me fléchir à la galanterie Philosophique. Seroit-ce, reprit-il, que vous seriez assez mauvais Physicien, pour n'être pas persuadé de l'existence de ces Peuples?

Je ne sçai, repris-je ; mais il me semble-roit toujours que ce ne seroit que Lutins travestis. En croirez-vous toujours plus à votre Nourice, me dit-il, qu'à la raison naturelle ; qu'à Platon, Pythagore, Celse, Psellus, Procle, Porphyre, Jamblique, Plotin, Trismegiste, Nollius, Dornée, Fludd ; qu'au grand Philipe Aureole Theophraste Bombast Paracelse de Honeinhem, & qu'à tous nos Compagnons ?

Je vous en croirois, Monsieur, repondis-je, autant & plus que tous ces gens-là ; mais, mon cher Monsieur, ne pourriez-vous pas ménager avec vos Compagnons que je ne serai pas obligé de me fonder en tendresse avec ces Demoiselles Elémentaires ? Hélas ! reprit-il, vous étes libre sans doute, & on n'aime pas si on ne veut : peu de Sages ont pû se défendre de leurs char-

mes; mais il s'en eſt pourtant trouvé, qui, ſe reſervans tous entiers à de plus grandes choſes, comme vous le ſçaurez avec le tems, n'ont pas voulu faire cet honneur aux Nymphes. Je ſerai donc de ce nombre, repris-je, auſſi-bien ne ſçaurois-je me reſoudre à perdre le tems aux cérémonies que j'ai oüi dire à un Prelat, qu'il faut pratiquer pour le commerce de ces Genies. Ce Prelat ne ſçavoit ce qu'il diſoit, dit le Comte; car vous verrez un jour que ce ne ſont pas là des Genies; & d'ailleurs jamais Sage n'employa ni cérémonies ni ſuperſtition pour la familiarité des Genies, non plus que pour les Peuples dont nous parlons.

Le Cabaliſte n'agit que par les principes de la nature; & ſi quelquefois on trouve dans nos livres des paroles étranges, des caracteres & des fumigations;

ce n'eſt que pour cacher aux ignorans les principes Phyſiques. Admirez la ſimplicité de la nature dans toutes ſes operations les plus merveilleuſes ! & dans cette ſimplicité une harmonie & un concert ſi grand, ſi juſte, & ſi neceſſaire, qu'il vous fera revenir, malgré vous, de vos foibles imaginations. Ce que je vais vous dire, nous l'aprenons à ceux de nos Diſciples que nous ne voulons pas laiſſer tout-à-fait entrer dans le Sanctuaire de la Nature, & que nous ne voulons pourtant point priver de la ſociété des Peuples Elémentaires, pour la compaſſion que nous avons de ces mêmes Peuples.

Les Salamandres, comme vous l'avez déja peut-être compris, ſont compoſés des plus ſubtiles parties de la ſphere du feu, conglobées & organiſées par l'action du feu univerſel, dont je

vous entretiendrai quelque jour : ainſi apellé, parce qu'il eſt le principe de tous les mouvemens de la Nature. Les Sylphes de même ſont compoſés des plus purs atômes de l'air ; les Nymphes, des plus déliées parties de l'eau ; & les Gnomes, des plus ſubtiles parties de la terre. Il y avoit beaucoup de proportion entre Adam & ces creatures ſi parfaites ; parce qu'étant compoſé de ce qu'il y avoit de plus pur dans les quatre Elémens, il renfermoit les perfections de ces quatre eſpeces de Peuples, & étoit leur Roi naturel. Mais dès-lors que ſon peché l'eût précipité dans les excrémens des Elémens, comme vous verrez quelqu'autrefois, l'harmonie fut déconcertée, & il n'eût plus de proportion, étant impur & groſſier, avec ces ſubſtances ſi pures & ſi ſubtiles. Quel remede à

ce mal? Comment remonter ce luth, & recouvrer cette souveraineté perduë? O Nature! pourquoi t'étudie-t-on si peu? Ne comprenez-vous pas, mon fils, avec quelle simplicité la Nature peut rendre à l'homme ces biens qu'il a perdus?

Hélas! Monsieur, repliquai-je, je suis très ignorant en toutes ces simplicités-là. Il est pourtant bien aisé d'y être sçavant, reprit-il.

Si on veut recouvrer l'empire sur les Salamandres : il faut purifier & exalter l'Elément du feu, qui est en nous & relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre; & c'est ici l'artifice que tous les Anciens ont caché religieusement, & que le divin Theophraste a découvert. Il se for-

me dans ce globe une poudre ſolaire ; laquelle s'étant purifiée d'elle-même, du mélange des autres Elémens ; & étant preparée ſelon l'art, devient en fort peu de tems ſouverainement propre à exalter le feu qui eſt en nous ; & à nous faire devenir, par maniere de dire, de nature ignée. Dès lors les habitans de la Sphere du feu deviennent nos inferieurs ; & ravis de voir retablir notre mutuelle harmonie, & que nous nous ſoyons raprochés d'eux, ils ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs ſemblables, tout le reſpect qu'ils doivent à l'Image & au Lieutenant de leur Createur, & tous les ſoins dont les peut faire aviſer le deſir d'obtenir de nous l'immortalité, qu'ils n'ont pas. Il eſt vrai que comme ils ſont plus ſubtils que ceux des autres Elémens, ils vivent très long tems ;

ainſi ils ne ſe preſſent pas d'exiger des Sages l'immortalité. Vous pourriez vous accommoder de quelqu'un de ceux-là, mon fils ; ſi l'averſion que vous m'avez témoignée vous dure juſqu'à la fin : peut-être ne vous parleroit-il jamais de ce que vous craignez tant.

Il n'en ſeroit pas de même des Sylphes, des Gnomes, & des Nymphes. Comme ils vivent moins de tems, ils ont plûtôt affaire de nous : auſſi leur familiarité eſt plus aiſée à obtenir. Il n'y a qu'à fermer un verre plein d'air, conglobé d'eau ou de terre ; & le laiſſer expoſer au Soleil un mois : puis ſeparer les Elémens ſelon la ſcience ; ce qui ſur tout eſt très facile en l'eau & en la terre. Il eſt merveilleux quel aimant c'eſt, que chacun de ces Elémens purifiés, pour attirer Nymphes, Sylphes & Gnomes. On n'en a pas pris ſi peu

que rien tous les jours pendant quelques mois, que l'on voit dans les airs la republique volante des Sylphes; les Nymphes venir en foule au rivage, & les Gardiens des tresors étaler leurs richesses. Ainsi sans caracteres, sans cérémonies, sans mots barbares, on devient absolu sur tous ces Peuples. Ils n'exigent aucun culte du Sage, qu'ils sçavent bien qui est plus noble qu'eux. Ainsi la vénérable Nature aprend à ses enfans à reparer les Elémens par les Elémens. Ainsi se rétablit l'harmonie. Ainsi l'homme recouvre son empire naturel, & peut tout dans les Elémens sans Demon & sans art illicite. Ainsi vous voyez, mon fils, que les Sages sont plus innocens que vous ne pensez. Vous ne me dites rien....

Je vous admire, Monsieur, lui dis-

je, & je commence à craindre que vous ne me faſſiez devenir diſtillateur. Ah! Dieu vous en garde, mon enfant, s'écria-t-il, ce n'eſt pas à ces bagatelles-là que votre Nativité vous deſtine. Je vous défens au contraire de vous y amuſer; je vous ai dit que les Sages ne montrent ces choſes qu'à ceux qu'ils ne veulent pas admettre dans leur troupe. Vous aurez tous ces avantages, & d'infiniment plus glorieux & plus agréables, par des procedés bien autrement Philoſophiques. Je ne vous ai décrit ces manieres, que pour vous faire voir l'innocence de cette Philoſophie, & pour vous ôter vos terreurs Paniques.

Graces à Dieu, Monſieur, repondis-je, je n'ai plus tant de peur que j'en avois tantôt. Et quoique je ne me determine pas encore à l'accommode-

ment que vous me propoſez avec les Salamandres, je ne laiſſe pas d'avoir la curioſité d'aprendre comment vous avez découvert que ces Nymphes & ces Sylphes meurent. Vraiment, repartit il, ils nous le diſent, & nous les voyons mourir. Comment pouvez-vous les voir mourir, repliquai-je, puiſque votre commerce les rend immortels. Cela ſeroit bon, dit-il, ſi le nombre des Sages égaloit le nombre de ces Peuples; outre qu'il y en a pluſieurs d'entr'eux, qui aiment mieux mourir, que riſquer, en devenant immortels, d'être auſſi malheureux qu'ils voyent que les Demons le ſont. C'eſt le Diable qui leur inſpire ces ſentimens; car il n'y a rien qu'il ne faſſe pour empêcher ces pauvres creatures de devenir immortelles par notre alliance. De ſorte que je regarde, &

vous devez regarder, mon fils, comme une tentation très pernicieuse, & comme un mouvement très peu charitable, cette averſion que vous y avez.

Au ſurplus, pour ce qui regarde la mort dont vous me parlez. Qui eſt-ce qui obligea l'oracle d'Apollon de dire que tous ceux qui parloient dans les Oracles, étoient mortels auſſi-bien que lui, comme Porphyre le raporte? Et que penſez-vous que voulût dire cette voix qui fut entenduë dans tous les rivages d'Italie, & qui fit tant de frayeur à tous ceux qui ſe trouverent ſur la mer? LE GRAND PAN EST MORT. C'étoit les Peuples de l'air qui donnoient avis aux Peuples des eaux, que le premier & le plus âgé des Sylphes venoit de mourir.

Lorſque cette voix fut entenduë, lui

lui dis-je, il me semble que le monde adoroit Pan & les Nymphes. Ces Messieurs, dont vous me prêchez le commerce, étoient donc les faux Dieux des Payens.

Il est vrai, mon fils, repartit-il. Les Sages n'ont garde de croire que le Demon ait jamais eu la puissance de se faire adorer. Il est trop malheureux & trop foible pour avoir jamais eu ce plaisir & cette autorité. Mais il a pû persuader ces hôtes des Elémens de se montrer aux hommes, & de se faire dresser des Temples, & par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'Elément qu'il habite, ils troubloient l'air & la mer, ébranloient la terre, & dispensoient les feux du Ciel à leur fantaisie: de sorte qu'ils n'avoient pas grand' peine à être pris pour des Divinités, tandis que le souverain

Eſtre negligea le ſalut des Nations. Mais le Diable n'a pas reçû de ſa malice tout l'avantage qu'il en eſperoit : car il eſt arrivé de-là que Pan, les Nymphes, & les autres Peuples Elémentaires, ayant trouvé moyen de changer ce commerce de culte en commerce d'amour ; car il vous ſouvient bien que chez les Anciens, Pan étoit le Roi de ces Dieux qu'ils nommoient Dieux Incubes, & qui recherchoient fort les filles ; pluſieurs des Payens ſont échapés au Demon, & ne brûleront pas dans les Enfers.

Je ne vous entens pas, Monſieur, repris-je. Vous n'avez garde de m'entendre, continua-t-il en riant & d'un ton moqueur : voici qui vous paſſe, & qui paſſeroit auſſi tous vos Docteurs, qui ne ſçavent ce que c'eſt que la belle Phyſique. Voici le grand Myſtere de

toute cette partie de Philoſophie qui regarde les Elémens ; & ce qui ſûrement ôtera, ſi vous avez un peu d'amour pour vous-même, cette repugnance ſi peu Philoſophique que vous me témoignez tout aujourd'huy. Sçachez donc, mon fils, & n'allez pas divulguer ce grand * Arcane à quelque indigne ignorant. Sçachez que comme les Sylphes acquirent une ame immortelle, par l'alliance qu'ils contractent avec les hommes qui ſont prédeſtinés : de même les hommes qui n'ont point de droit à la Gloire éternelle ; ces infortunés à qui l'immortalité n'eſt qu'un avantage funeſte ; pour leſquels le Meſſie n'a point été envoyé....

Vous étes donc Janſeniſtes auſſi, Meſſieurs les Cabaliſtes, interrompis-je ? Nous ne ſçavons ce que c'eſt, mon enfant, reprit-il bruſquement, & nous

* *Terme de l'Art, pour dire ſecret.*

dédaignons de nous informer en quoi consistent les sectes differentes, & les diverses Religions dont les ignorans s'infatuënt. Nous nous en tenons à l'ancienne Religion de nos Peres les Philosophes, de laquelle il faudra bien que je vous instruise un jour. Mais, pour reprendre notre propos, ces hommes de qui la triste immortalité ne seroit qu'une éternelle infortune; ces malheureux enfans, que le souverain Pere a négligés, ont encore la ressource, qu'ils peuvent devenir mortels en s'alliant avec les Peuples Elémentaires. De sorte que vous voyez que les Sages ne risquent rien pour l'éternité; s'ils sont prédestinés, ils ont le plaisir de mener au Ciel, en quittant la prison de ce corps, la Sylphide ou la Nymphe qu'ils ont immortalisée: & s'ils ne sont pas prédestinés, le

commerce de la Sylphide rend leur ame mortelle, & les délivre des horreurs de la seconde mort. Ainsi le Demon se vit échaper tous les Payens qui s'allierent aux Nymphes. Ainsi les Sages, ou les amis des Sages, à qui Dieu nous inspire de communiquer quelqu'un des quatre secrets Elémentaires, que je vous ai apris à peu près, s'affranchissent du peril d'être damnés.

Sans mentir, Monsieur, m'écriai-je, n'osant le remettre en mauvaise humeur, & trouvant à propos de differer de lui dire à plein mes sentimens, jusqu'à ce qu'il m'eût découvert tous les secrets de sa Cabale, que je jugeai bien, par cet échantillon, devoir être fort bizarres & recréatifs. Sans mentir, vous poussez bien avant la Sagesse! Et vous avez eu raison de dire que ceci passeroit tous nos Docteurs. Je

crois même que ceci passeroit tous nos Magistrats : & que, s'ils pouvoient découvrir qui sont ceux qui échapent au Demon par ce moyen, comme l'ignorance est inique, ils prendroient les intérêts du Diable contre ces fugitifs, & leur feroient mauvais parti.

Aussi est-ce pour cela, reprit le Comte, que je vous ai recommandé, & que je vous recommande saintement le secret. Vos Juges sont étranges ! ils condamnent une action très innocente comme un crime très noir. Quelle barbarie ! d'avoir fait brûler ces deux Prêtres que le Prince de la Mirande dit avoir connus : qui avoient eu chacun sa Sylphide l'espace de quarante ans ! Quelle inhumanité d'avoir fait mourir Jeanne Hervillier, qui avoit travaillé à immortaliser un Gnome durant trente-six ans ! Et quelle

ignorance à Bodin de la traiter de Sorciere ; de prendre sujet de son avanture d'autoriser les chimeres populaires touchant les pretendus Sorciers : par un livre aussi impertinent, que celui de sa republique est raisonnable.

Mais il est tard, & je ne prends pas garde que vous n'avez pas encore mangé. C'est donc pour vous que vous parlez, Monsieur, lui dis-je, car pour moy je vous écouterai jusqu'à demain sans incommodité. Ah ! pour moy, reprit-il en riant & marchant vers la porte, il paroît bien que vous ne sçavez gueres ce que c'est que Philosophie. Les Sages ne mangent que pour le plaisir, & jamais pour la necessité. J'avois une idée toute contraire de la Sagesse, repliquai-je. Je croyois que le Sage ne dût manger que pour satisfaire à la necessité. Vous vous abusiez,

dit le Comte, combien penſez-vous que nos Sages peuvent durer ſans manger? que puis-je ſçavoir, luy dis-je. Moyſe & Elie s'en paſſerent quarante jours, vos Sages ſont ſans doute quelques jours moins. Le bel effort que ce ſeroit, reprit il. Le plus ſçavant homme qui fût jamais, le Divin, le preſque adorable Paracelſe aſſure qu'il a vû beaucoup de Sages, avoir paſſé des vingt années ſans manger quoique ce ſoit. Luy-même avant que d'être parvenu à la Monarchie de la Sageſſe, dont nous luy avons juſtement deferé le Sceptre; il voulut eſſayer de vivre pluſieurs années en ne prenant qu'un demi ſcrupule de Quinte-eſſence folaire. Et ſi vous voulez avoir le plaiſir de faire vivre quelqu'un ſans manger; vous n'avez qu'à preparer la terre, comme j'ay dit qu'on peut la preparer

par la societé des Gnomes. Cette terre appliquée sur le nombril, & renouvellée quand elle est trop seche, fait qu'on se passe de manger & de boire sans nulle peine : ainsi que le veridique Paracelse dit en avoir fait l'épreuve durant six mois.

Mais l'usage de la Medecine Catholique Cabalistique nous affranchit bien mieux de toutes les necessités importunes, à quoi la Nature assujettit les ignorans. Nous ne mangeons que quand il nous plaît; & toute la superfluité des viandes s'évanouissant par transpiration insensible, nous n'avons jamais honte d'être hommes. Il se tût alors, voyant que nous étions près de nos gens. Nous allâmes au village prendre un leger repas, suivant la coutume des Heros de Philosophie.

TROISIE'ME ENTRETIEN

sur les Sciences secretes.

APRES avoir dîné, nous retournâmes au labyrinte. J'étois rêveur, & la pitié que j'avois de l'extravagance du Comte, de laquelle je jugeois bien qu'il me seroit difficile de le guerir, m'empêchoit de me divertir de tout ce qu'il m'avoit dit, autant que j'aurois fait, si j'eusse esperé de le ramener au bon sens. Je cherchois dans l'Antiquité quelque chose à lui opposer, où il ne pût repondre; car de lui alleguer les sentimens de l'Eglise, il m'avoit declaré qu'il ne s'en tenoit qu'à l'ancienne religion de ses Peres les Philosophes; & de vouloir convaincre un Cabaliste par raison, l'entreprise étoit de longue halene: outre que je n'avois garde de disputer contre un homme de

qui je ne ſçavois pas encore tous les principes.

Il me vint dans l'eſprit, que ce qu'il m'avoit dit des faux Dieux, auſquels il avoit ſubſtitué les Sylphes, & les autres Peuples Elémentaires, pouvoit être refuté par les Oracles des Payens, que l'Ecriture traite partout de Diables, & non pas de Sylphes. Mais comme je ne ſçavois pas ſi dans les principes de ſa Cabale, le Comte n'attribuëroit pas les réponſes des Oracles à quelque cauſe naturelle; je crus qu'il ſeroit à propos de lui faire expliquer à fond ce qu'il en penſoit.

Il me donna lieu de le mettre en matiere, lorſqu'avant que de s'engager dans le labyrinthe, il ſe tourna vers le jardin. Voila qui eſt aſſez beau, dit-il, & ces ſtatuës font un aſſez bon effet. Le Cardinal, repartis-je, qui les fit

aporter ici, avoit une imagination peu digne de ſon grand genie. Il croyoit que la plûpart de ces figures rendoient autrefois des Oracles : & il les avoit achetées fort cher, ſur ce pied-là. C'eſt la maladie de bien des gens, reprit le Comte. L'ignorance fait commettre tous les jours une maniere d'idolâtrie très criminelle ; puiſque l'on conſerve avec tant de ſoin, & qu'on tient ſi précieux les idoles dont l'on croit que le Diable s'eſt autrefois ſervi pour ſe faire adorer. O Dieu ! ne ſçaura-t-on jamais dans le monde, que vous avez dès la naiſſance des ſiécles précipité vos ennemis ſous l'eſcabelle de vos pieds : & que vous tenez les Demons priſonniers ſous la terre, dans le tourbillon de tenebres ? Cette curioſité ſi peu loüable, d'aſſembler ainſi ces pretendus organes des Demons, pourroit devenir inno-

cente

cente, mon fils, si l'on vouloit se laisser persuader qu'il n'a jamais été permis aux Anges de tenebres de parler dans les Oracles.

Je ne crois pas, interrompis-je, qu'il fût aisé d'établir cela parmi les Curieux ; mais il le seroit peut-être parmi les esprits forts. Car il n'y a pas long-tems qu'il a été decidé dans une Conference faite exprès sur cette matiere, par des Esprits du premier Ordre ; que tous ces prétendus Oracles n'étoient qu'une supercherie de l'avarice des Prêtres Gentils, ou qu'un artifice de la Politique des Souverains.

Etoient-ce, dit le Comte, les Mahometans envoyés en Ambassade vers votre Roy, qui tinrent cette Conference, & qui deciderent ainsi cette Question ? Non, Monsieur, repondis-je. De quelle Religion sont donc

ces Messieurs-là, repliqua-t-il, puisqu'ils ne comptent pour rien l'Ecriture Divine qui fait mention en tant de lieux, de tant d'Oracles differens? & principalement des Pythons, qui faisoient leur residence, & qui rendoient leurs reponses dans les parties destinées à la multiplication de l'Image de Dieu ? Je parlai, repliquai-je de tous ces ventres discoureurs, & je fis remarquer à la Compagnie que le Roi Saül les avoit bannis de son Royaume, où il en trouva pourtant encore un la veille de sa mort, duquel la voix eût l'admirable puissance de ressuciter Samuël à sa priere & à sa ruine. Mais ces sçavans Hommes ne laisserent pas de decider qu'il n'y eût jamais d'Oracles.

Si l'Ecriture ne les touchoit pas, dit le Comte, il falloit les convaincre

par toute l'Antiquité ; dans laquelle il étoit facile de leur en faire voir mille preuves merveilleuſes. Tant de Vierges enceintes de la deſtinée des mortels, leſquelles enfantoient les bonnes ou les mauvaiſes avantures de ceux qui les conſultoient. Que n'alléguiez-vous Chryſoſtome, Origene & OEcumenius, qui font mention de ces Hommes divins, que les Grecs nommoient *Engaſtrimandres*, de qui le ventre Prophétique articuloit des Oracles ſi fameux. Et ſi vos Meſſieurs n'aiment pas l'Ecriture & les Peres, il falloit mettre en avant ces Filles miraculeuſes, dont parle le Grec Pauſanias, qui ſe changeoient en colombes, & ſous cette forme rendoient les Oracles celebres des *Colombes Dodonides* : ou bien vous pouviez dire à la gloire de votre Nation, qu'il y eût jadis dans la Gaule

des Filles illuſtres qui ſe métamorphoſoient en toutes figures, au gré de ceux qui les conſultoient, & qui, outre les fameux Oracles qu'elles rendoient, avoient un empire admirable ſur les flots, & une autorité ſalutaire ſur les plus incurables maladies.

On eût traité toutes ces belles preuves d'apocryphes, lui dis-je. Eſt-ce que l'antiquité les rend ſuſpectes, reprit-il ? Vous n'aviez qu'à leur alleguer les Oracles qui ſe rendent encore tous les jours. Et en quel endroit du monde, lui dis-je ? A Paris, repliqua-t-il. A Paris, m'écriai-je ! Oüi à Paris, continua-t-il. Vous étes Maître en Iſraël, & vous ne ſçavez pas cela ? Ne conſulte-t-on pas tous les jours les Oracles aquatiques dans des verres d'eau, ou dans des baſſins; & les Oracles aëriens dans des miroirs &

sur la main des Vierges ? Ne recouvre-t-on pas ainsi des chapelets perdus & des montres dérobées ? N'aprend-on pas ainsi des nouvelles des Païs lointains, & ne voit-on pas les absens ? Hé, Monsieur ! que me contez-vous là, lui dis-je ? Je vous raconte, reprit-il, ce que je suis sûr qui arrive tous les jours, & dont il ne seroit pas difficile de trouver mille témoins oculaires. Je ne crois pas cela, Monsieur, repartis-je : les Magistrats feroient quelque exemple d'une action si punissable, & on ne souffriroit pas que l'idolâtrie.... Ah que vous êtes prompt, interrompit le Comte ! Il n'y a pas tant de mal que vous pensez en tout cela : & la Providence ne permettra pas qu'on extirpe ce reste de Philosophie, qui s'est sauvé du naufrage lamentable qu'a fait la vérité. S'il reste encore quelque

veſtige parmi le Peuple de la redoutable puiſſance des noms Divins ; ſeriez-vous d'avis qu'on l'effaçât, & qu'on perdît le reſpect & la reconnoiſſance qu'on doit au grand nom AGLA, qui opere toutes ces merveilles, lors même qu'il eſt invoqué par les ignorans, & par les pecheurs : & qui feroit bien d'autres miracles dans une bouche Cabaliſtique. Si vous euſſiez voulu convaincre vos Meſſieurs de la vérité des Oracles ; vous n'aviez qu'à exalter votre imagination & votre foi : & vous tournant vers l'Orient crier à haute voix, AG .... Monſieur, interrompis-je, je n'avois garde de faire cet eſpece d'argument, à d'auſſi honnêtes gens que le ſont ceux avec qui j'étois ; ils m'euſſent pris pour phanatique : car aſſurément ils n'ont point de foi en tout cela ; & quand j'euſſe ſçû l'opération

Cabaliſtique dont vous me parlez, elle n'eût pas réüſſi par ma bouche ; j'y ai encore moins de foi qu'eux. Bien, bien, dit le Comte, ſi vous n'en avez pas, nous vous en ferons venir. Cependant ſi vous aviez crû que vos Meſſieurs n'euſſent pas donné créance à ce qu'ils peuvent voir tous les jours à Paris : Vous pouviez leur citer une hiſtoire d'aſſez fraîche date. L'Oracle que Celius Rhodiginus dit qu'il a vû lui-même, rendu ſur la fin du ſiécle paſſé, par cet homme extraordinaire qui parloit & prédiſoit l'avenir par le même organe que l'Eurycles de Plutarque. Je n'euſſe pas voulu, repondis-je, citer Rhodiginus ; la citation eût été pédanteſque, & puis on n'eût pas manqué de me dire que cet homme étoit ſans doute un demoniaque.

On eût dit cela très monacalement,

reprit-il. Monsieur, interrompis-je, malgré l'aversion Cabalistique que je vois que vous avez pour les Moines, je ne puis que je ne sois pour eux en cette rencontre. Je crois qu'il n'y auroit pas tant de mal à nier tout-à-fait qu'il y ait jamais eu d'Oracle, que de dire que ce n'étoit pas le Demon qui parloit en eux. Car enfin les Peres & les Theologiens.... Car enfin, interrompit-il, les Theologiens ne demeurent-ils pas d'accord que la sçavante Sambethé, la plus ancienne des Sibyles étoit fille de Noé? Hé? qu'importe, repris-je. Plutarque, repliqua-t-il, ne dit-il pas que la plus ancienne Sibyle fut la premiere qui rendit des Oracles à Delphes? Cet esprit, que Sambethé logeoit dans son sein, n'étoit donc pas un Diable, ni son Apollon un faux Dieu, puisque l'idolâtrie

ne commença que long-tems après la diviſion des langues : & il ſeroit peu vrai-ſemblable d'attribuer au Pere de menſonge les livres ſacrés des Sibyles, & toutes les preuves de la veritable Religion, que les Peres en ont tirées. Et puis, mon enfant, continua-t-il en riant, il ne vous apartient pas de rompre le mariage qu'un grand Cardinal a fait de David & de la Sibyle, ni d'accuſer ce ſçavant Perſonnage d'avoir mis en paralelle un grand Prophete & une malheureuſe Energumene. Car, ou David fortifie le témoignage de la Sybile, ou la Sybile affoiblit l'autorité de David. Je vous prie, Monſieur, interrompis-je, reprenez votre ſerieux.

Je le veux bien, dit-il, à condition que vous ne m'accuſerez pas de l'être trop. Le Demon, à votre avis, eſt-il jamais diviſé de lui-même & eſt-il

quelquefois contre ſes intérêts? Pourquoi non, lui dis-je? Pourquoi non, dit-il? Parce que celui que Tertulien a ſi heureuſement & ſi magnifiquement apellé la Raiſon de Dieu, ne le trouve pas à propos. Satan n'eſt jamais diviſé de lui-même. Il s'enſuit donc, ou que le Demon n'a jamais parlé dans les Oracles, ou qu'il n'y a jamais parlé contre ſes intérêts. Il s'enſuit donc que ſi les Oracles ont parlé contre les intérêts du Demon, ce n'étoit pas le Demon qui parloit dans les Oracles. Mais Dieu n'a-t-il pas pû forcer le Demon, lui dis-je, de rendre témoignage à la verité, & de parler contre lui-même? Mais, reprit-il, ſi Dieu ne l'y a pas forcé Ah! en ce cas-là, repliquai-je, vous aurez plus de raiſon que les Moines.

Voyons-le donc, pourſuivit-il, & pour proceder invinciblement & de

bonne foi, je ne veux pas amener les témoignages des Oracles que les Peres de l'Eglise raportent : quoique je sois persuadé de la vénération que vous avez pour ces grands Hommes. Leur Religion, & l'intérêt qu'ils avoient à l'affaire, pourroit les avoir prevenus, & leur amour pour la verité pourroit avoir fait, que la voyant assez pauvre & assez nuë dans leur siecle, ils auroient emprunté, pour la parer, quelque habit & quelque ornement du mensonge même : ils étoient hommes, & ils peuvent par consequent, suivant la maxime du Poëte de la Synagogue, avoir été témoins infideles.

Je vais donc prendre un homme qui ne peut être suspect en cette cause : Payen, & Payen d'autre espece que Lucrece ou Lucien, ou les Epicu-

riens, un Payen infatué qu'il eſt des Dieux & des Demons ſans nombre, ſuperſtitieux outre meſure, grand Magicien, ou ſoit diſant, tel, & par conſequent grand Partiſan des Diables; c'eſt Porphire. Voici mot pour mot quelques Oracles qu'il raporte.

ORACLE.

Il y a au-deſſus du feu céleſte une Flamme incorruptible, toujours étincellante, ſource de la vie, fontaine de tous les êtres, & principe de toutes choſes. Cette Flamme produit tout, & rien ne périt que ce qu'elle conſume Elle ſe fait connoître par elle-méme; ce feu ne peut être contenu en aucun lieu; il eſt ſans corps & ſans matiere; il environne les Cieux, & il ſort de lui une petite étincelle qui fait tout le feu du Soleil, de la Lune & des Etoiles. Voila ce que je ſçai de Dieu: ne cherche pas à en ſçavoir davantage; car cela paſſe ta portée, quelque

Sage

Sage que tu sois. Au reste, sçache que l'homme injuste & méchant ne peut se cacher devant Dieu. Ni adresse ni excuse ne peuvent rien déguiser à ses yeux perçans. Tout est plein de Dieu : Dieu est partout.

Vous voyez bien, mon fils, que cet Oracle ne sent pas trop son Demon. Du moins, repondis-je, le Demon y sort assez de son caractere : en voici un autre, dit il, qui prêche encore mieux.

ORACLE.

Il y a en Dieu une immense profondeur de flamme : le cœur ne doit pourtant pas craindre de toucher à ce feu adorable, ou d'en être touché ; il ne sera point consumé par ce feu si doux, dont la chaleur tranquille & paisible, fait la liaison, l'harmonie & la durée du monde. Rien ne subsiste que par ce feu, qui est Dieu même.

Personne ne l'a engendré, il est sans mere; il sçait tout, & on ne lui peut rien apprendre: il est inébranlable dans ses desseins, & son nom est ineffable. Voila ce que c'est que Dieu; car pour nous, qui sommes ses Messagers, NOUS NE SOMMES QU'UNE PETITE PARTIE DE DIEU.

Hé bien! que dites-vous de celui-là? Je dirois de tous les deux, repliquai-je, que Dieu peut forcer le Pere du mensonge à rendre témoignage à la Verité. En voici un autre reprit le Comte, qui va vous lever ce scrupule.

ORACLE.

Helas Trepieds! pleurez, & faites l'Oraison funebre de votre Apollon; IL EST MORTEL, IL VA MOURIR, IL S'ETEINT; *parce que la lumiere de la Flamme Celeste le fait éteindre.*

Vous voyez bien, mon enfant, que qui que ce puisse être qui parle

dans ces Oracles, & qui explique si bien aux Payens l'Essence, l'Unité, l'Immensité, l'Eternité de Dieu; il avouë qu'il est mortel, & qu'il n'est qu'une étincelle de Dieu. Ce n'est donc pas le Demon qui parle, puisqu'il est immortel, & que Dieu ne le forceroit pas à dire qu'il ne l'est point. Il est arrêté que Satan ne se divise point contre lui-même. Est-ce le moyen de se faire adorer que de dire qu'il n'y a qu'un Dieu? Il dit qu'il est mortel: depuis quand le Diable est-il si humble que de s'ôter même ses qualités naturelles? Vous voyez donc, mon fils, que si le principe de celui qui s'apelle par excellence le Dieu des Sciences, subsiste; ce ne peut être le Demon qui a parlé dans les Oracles.

Mais si ce n'est pas le Demon, lui dis-je, ou mentant de gayeté de cœur, quand

il se dit mortel, ou disant vrai par force, quand il parle de Dieu: à quoi donc votre Cabale attribuëra-t-elle tous les Oracles que vous soutenez qui ont effectivement été rendus? Sera-ce à l'exhalaison de la terre, comme Aristote, Ciceron & Plutarque? Ah! non pas cela, mon enfant, dit le Comte: graces à la sacrée Cabale, je n'ai pas l'imagination blessée jusqu'à ce point là. Comment! repliquai-je, tenez-vous cette opinion-là fort visionnaire? Ses partisans sont pourtant gens de bon sens. Ils ne le sont pas, mon fils, en ce point ici, continua-t-il, & il est impossible d'attribuer à cette exhalaison tout ce qui s'est passé dans les Oracles. Par exemple; cet homme, chez Tacite, qui aparoissoit en songe aux Prêtres d'un temple d'Hercule, en Armenie, & qui leur commandoit de

lui tenir prêts des coureurs équipés pour la chasse. Jusques-là, ce pourroit être l'exhalaison : mais quand ces coureurs revenoient le soir tous outrés & les carquois vuides de fléches, & que le lendemain on trouvoit autant de bêtes mortes dans la forêt, qu'on avoit mis de fleches dans les carquois ; vous voyez bien que ce ne pouvoit pas être l'exhalaison qui faisoit cet effet. C'étoit encore moins le Diable : car ce seroit avoir une notion peu raisonnable & peu Cabalistique du malheur de l'ennemi de Dieu, de croire qu'il lui fut permis de se divertir à courir la biche & le lievre.

A quoi donc la sacrée Cabale, lui dis-je, attribuë-t-elle tout cela ? Attendez, repondit-il. Avant que je vous decouvre ce mystere, il faut que je guérisse bien votre esprit de la préven-

vention où vous pourriez être pour cette prétenduë exhalaiſon ; car il me ſemble que vous avez cité avec emphaſe Ariſtote, Plutarque & Ciceron. Vous pouviez encore citer Jamblique, qui, tout grand eſprit qu'il étoit, fût quelque tems dans cette erreur, qu'il quitta pourtant bien-tôt, quand il eût examiné la choſe de près dans le livre des myſteres.

Pierre d'Apone, Pomponace, Levinius, Sirenius, & Lucilio Vanino, font ravis encore d'avoir trouvé cette défaite dans quelques-uns des Anciens. Tous ces prétendus eſprits forts, qui, quand ils parlent des choſes divines, diſent plûtôt ce qu'ils deſirent, que ce qu'ils connoiſſent ; ne veulent pas avoüer rien de ſur-humain dans les Oracles, de peur de reconnoître quelque choſe au-deſſus de l'homme.

Ils ont peur qu'on leur faſſe une échelle pour monter juſqu'à Dieu, qu'ils craignent de connoître par les dégrés des créatures ſpirituelles : & ils aiment mieux s'en fabriquer une pour deſcendre dans le néant. Au lieu de s'élever vers le Ciel ils creuſent la terre, & au lieu de chercher dans des êtres ſupérieurs à l'homme, la cauſe de ces tranſports qui l'élevent au-deſſus de lui-même, & le rendent d'une maniere de divinité ; ils attribuent foiblement à des exhalaiſons impuiſſantes cette force de pénétrer dans l'avenir, de découvrir les choſes cachées, & de s'élever juſqu'aux plus hauts ſecrets de l'Eſſence Divine.

Telle eſt la miſere de l'homme, quand l'eſprit de contradiction & l'humeur de penſer autrement que les autres le poſſedent ! Bien loin de parve-

nir à ſes fins, il s'envelope & s'entrave. Ces libertins ne veulent pas aſſujettir l'homme à des ſubſtances moins matérielles que lui, & ils l'aſſujettiſſent à une exhalaiſon : & ſans conſiderer qu'il n'y a nul raport entre cette chimérique fumée & l'ame de l'homme, entre cette vapeur & les choſes futures, entre cette cauſe frivole & ces effets miraculeux; il leur ſuffit d'être ſinguliers pour croire qu'ils ſont raiſonnables. C'eſt aſſez pour eux de nier les eſprits & de faire les eſprits forts.

La ſingularité vous déplaît donc fort, Monſieur, interrompis-je? Ah! mon fils, me dit-il, c'eſt la peſte du bon ſens, & la pierre d'achopement des plus grands eſprits. Ariſtote, tout grand Logicien qu'il eſt, n'a ſçû éviter le piége où la fantaiſie de la ſingularité méne ceux qu'elle travaille auſſi

violemment que lui ; il n'a ſçû éviter, dis-je, de s'embaraſſer & de ſe couper. Il dit dans le livre de la génération des Animaux & dans ſes Morales, que l'eſprit & l'entendement de l'homme lui vient de dehors, & qu'il ne peut nous venir de notre pere : & par la ſpiritualité des opérations de notre ame, il conclut qu'elle eſt d'une autre nature que ce compoſé matériel qu'elle anime, & dont la groſſiereté ne fait qu'offuſquer les ſpéculations, bien loin de contribuer à leur production. Aveugle Ariſtote, puiſque ſelon vous, notre compoſé matériel ne peut être la ſource de nos penſées ſpirituelles, comment entendez-vous qu'une foible exhalaiſon puiſſe être la cauſe des penſées ſublimes, & de l'eſſort que prennent les Pythiens qui rendent les Oracles. Vous voyez bien,

mon enfant, que cet esprit fort se coupe, & que sa singularité le fait égarer. Vous raisonnez fort juste, Monsieur, lui dis-je, ravi de voir en effet qu'il parloit de fort bon sens, & esperant que sa folie ne seroit pas un mal incurable; Dieu veüille que....

Plutarque, si solide d'ailleurs, continua-t-il en m'interrompant, fait pitié dans son dialogue pourquoi les Oracles ont cessé. Il se fait objecter des choses convaincantes qu'il ne resoud point. Que ne repond-il donc à ce qu'on lui dit? Que si c'est l'exhalaison qui fait ce transport, tous ceux qui aprochent du Trepied fatidique seroient saisis de l'entousiasme, & non pas une seule fille, encore faut-il qu'elle soit Vierge. Mais comment cette vapeur peut-elle articuler des voix par le ventre. De plus cette exhalaison est

une cauſe naturelle & neceſſaire qui doit faire ſon effet regulierement & toujours ; pourquoi cette fille n'eſt-elle agitée que quand on la conſulte ? Et ce qui preſſe le plus, pourquoi la terre a-t-elle ceſſé de pouſſer ainſi des vapeurs divines ? Eſt-elle moins terre qu'elle n'étoit ? Reçoit-elle d'autres influences ? A-t-elle d'autres mers & d'autres fleuves ? Qui a donc ainſi bouché ſes pores ou changé ſa nature ?

J'admire Pomponace, Lucile, & les autres libertins, d'avoir pris l'idée de Plutarque, & d'avoir abandonné la maniere dont il s'explique. Il avoit parlé plus judicieuſement que Ciceron & Ariſtote, comme il étoit homme de fort bon ſens, & ne ſçachant que conclure de tous ces Oracles, après une ennuyeuſe irréſolution, il s'étoit fixé que cette exhalaiſon, qu'il

croyoit qui sortoit de la terre, étoit un esprit très divin : ainsi il attribuoit à la divinité ces mouvemens & ces lumieres extraordinaires des Prêtresses d'Apollon. *Cette vapeur divinatrice est*, dit-il, *une haleine & un esprit très divin & très saint.* Pomponace, Lucile, & les Athées modernes ne s'accommodent pas de ces façons de parler qui supposent la Divinité. Ces exhalaisons, disent-ils étoient de la nature des vapeurs qui infestent les Atrabilaires, lesquels parlent des langues qu'ils n'entendent pas. Mais Fernel refute assez bien ces impies, en prouvant que la bile, qui est une humeur peccante, ne peut causer cette diversité de langues, qui est un des plus merveilleux effets de la consideration, & une expression artificielle de nos pensées. Il a pourtant décidé la chose imparfaitement, quand

il

il a souscrit à Psellus, & à tous ceux qui n'ont pas pénétré assez avant dans notre sainte Philosophie. Ne sçachant où prendre les causes de ces effets si surprenans, il a fait comme les femmes & les Moines, & les a attribués au Demon. A qui donc faudra-t-il les attribuer, lui dis-je? Il y a long-tems que j'attens ce secret Cabalistique.

Plutarque même l'a très-bien marqué, me dit-il, & il eût bien fait de s'en tenir là. Cette maniere irréguliere de s'expliquer par un organe indécent, n'étant pas assez grave & assez digne de la Majesté des Dieux, dit ce Payen, & ce que les Oracles disoient surpassant aussi les forces de l'ame de l'homme; ceux-là ont rendu un grand service à la Philosophie, qui ont établi des créatures mortelles entre les Dieux & l'homme, ausquelles

on peut raporter tout ce qui surpasse la foiblesse humaine, & qui n'aproche pas de la grandeur divine.

Cette opinion est de toute l'ancienne Philosophie. Les Platoniciens & les Pythagoriciens l'avoient prise des Egyptiens, & ceux-ci de Joseph le Sauveur, & des Hebreux qui habiterent en Egypte avant le passage de la mer rouge. Les Hebreux apelloient ces substances qui sont entre l'Ange & l'Homme, *Sadaim*; & les Grecs transposant les sillabes & n'ajoûtant qu'une lettre, les ont apellés Daimonas. Ces Demons sont chez les anciens Philosophes, une gent aërienne, dominante sur les Elémens, mortelle, engendrante, méconnuë dans ce siécle par ceux qui recherchent peu la vérité dans son ancienne demeure; c'est à dire, dans la Cabale & dans

la Theologie des Hebreux, lesquels avoient pardevers eux l'Art particulier d'entretenir cette nation aërienne, & de converser avec tous ces habitans de l'air.

Vous voila, je pense, encore revenu à vos Sylphes, Monsieur, interrompis-je. Oüi, mon fils, continua-t-il. Le Theraphim des Juifs n'étoit que la cérémonie qu'il falloit observer pour ce commerce : & ce Juif Michas, qui se plaint dans le Livre des Juges qu'on lui a enlevé ses Dieux, ne pleure que la perte de la petite Statuë dans laquelle les Sylphes l'entretenoient. Les Dieux que Rachel déroba à son pere étoit encore un Theraphim. Micas ni Laban ne sont pas repris d'idolâtrie, & Jacob n'eût eu garde de vivre quatorze ans avec un Idolâtre, ni d'en épouser la fille ; ce

n'étoit qu'un commerce de Sylphes, & nous ſçavons par tradition que la Synagogue tenoit ce commerce permis, & que l'Idole de la femme de David n'étoit que le Theraphim à la faveur duquel elle entretenoit les Peuples Elémentaires ; car vous jugez bien que le Prophete du cœur de Dieu n'eût pas ſouffert l'idolâtrie dans ſa maiſon.

Ces Nations Elémentaires, tant que Dieu négligea le ſalut du monde en punition du premier peché, prenoient plaiſir à expliquer aux hommes dans les Oracles ce qu'elles ſçavoient de Dieu ; à leur montrer à vivre moralement ; à leur donner des conſeils très ſages & très utiles : tels qu'on voit grand nombre chez Plutarque & dans tous les Hiſtoriens. Dès que Dieu prit pitié du monde, & voulut

devenir lui-même son Docteur, ces petits Maîtres se retirerent. De là vint le silence des Oracles.

Il resulte donc de tout votre discours, Monsieur, repartis-je qu'il y a eu assûrément des Oracles, & que c'étoit les Sylphes qui les rendoient & qui les rendent même tous les jours dans des verres ou dans des miroirs. Les Sylphes ou les Salamandres, les Gnomes ou les Ondiens, reprit le Comte. Si cela est, Monsieur, repliquai-je, tous vos Peuples Elémentaires sont bien mal-honnêtes gens. Pourquoi donc, dit-il? Hé peut-on rien voir de plus fripon, poursuivis-je, que toutes ces reponses à double sens, qu'ils donnoient toujours. Toujours, reprit-il? Ha! non pas toujours. Cette Sylphide qui aparut à ce Romain en Asie, & qui lui prédit qu'il y reviendroit

un jour avec la dignité de Proconsul, parloit-elle bien obscurement? Et Tacite ne dit-il pas que la chose arriva comme elle avoit été prédite? Cette inscription & ces Statuës fameuses, dans l'Histoire d'Espagne, qui aprirent au malheureux Roi Rodrigue que sa curiosité & son incontinence seroient punies par des hommes habillés & armés de même qu'elles l'étoient, & que ces hommes noirs s'empareroient de l'Espagne & y regneroient long-tems. Tout cela pouvoit-il être plus clair, & l'événement ne le justifiat-il pas l'année même? Les Mores ne vinrent-ils pas détrôner ce Roi effeminé? Vous en sçavez l'Histoire: & vous voyez bien que le Diable, qui, depuis le regne du Messie, ne dispose pas des empires; n'a pas pû être auteur de cet Oracle: & que ç'a été assûrément

quelque grand Cabaliſte qui l'avoit apris de quelque Salamandre des plus ſçavans. Car, comme les Salamandres aiment fort la chaſteté, ils nous aprennent volontiers les malheurs qui doivent arriver au monde par le défaut de cette vertu.

Mais, Monſieur, lui dis-je, trouvez-vous bien chaſte & bien digne de la pudeur Cabaliſtique, cet Organe hétéroclite dont ils ſe ſervoient pour prêcher leur Morale? Ah! pour cette fois, dit le Comte en riant, vous avez l'imagination bleſſée, & vous ne voyez pas la raiſon Phyſique, qui fait que le Salamandre enflammé ſe plaît naturellement dans les lieux les plus ignées, & eſt attiré par.... J'entens, j'entens, interrompis-je, ce n'eſt pas la peine de vous expliquer plus au long.

Quant à l'obſcurité de quelques Oracles, pourſuivit-il ſerieuſement, que vous apellez friponnerie, les tenebres ne ſont-elles pas l'habit ordinaire de la vérité ? Dieu ne ſe plaît-il pas à ſe cacher de leur voile ſombre, & l'Oracle continuel qu'il a laiſſé à ſes enfans, la Divine Ecriture n'eſt-elle pas envelopée d'une adorable obſcurité, qui confond & fait égarer les ſuperbes autant que ſa lumiere guide les humbles ?

Si vous n'avez que cette difficulté, mon fils, je ne vous conſeille pas de differer d'entrer en commerce avec les Peuples Elémentaires. Vous les trouverez très honnêtes gens, ſçavans, bienfaiſans, craignans Dieu. Je ſuis d'avis que vous commenciez par les Salamandres : car vous avez un Mars au haut du Ciel dans votre figure ; ce

qui veut dire qu'il y a bien du feu dans toutes vos actions. Et pour le Mariage, je suis d'avis que vous preniez une Sylphide ; vous serez plus heureux avec elle qu'avec les autres ; car vous avez Jupiter à la pointe de votre ascendant, que Venus regarde d'un sextil. Or Jupiter préside à l'air & aux Peuples de l'air. Toutes fois il faut consulter votre cœur là-dessus ; car, comme vous verrez un jour, c'est par les astres intérieurs que le Sage se gouverne, & les astres du Ciel extérieur ne servent qu'à lui faire connoître plus surement les aspects des astres du Ciel intérieur qui est en chaque créature. Ainsi, c'est à vous à me dire maintenant quelle est votre inclination, afin que nous procédions à votre alliance avec les Peuples Elémentaires qui vous plairont le mieux. Monsieur, re-

pondis-je, cette affaire demande, à mon avis, un peu de consultation. Je vous estime de cette reponse, me dit-il, mettant la main sur mon épaule. Consultez murement cette affaire, surtout avec celui qui se nomme par excellence l'Ange du grand Conseil : allez vous mettre en priere, & j'irai demain chez vous à deux heures après midy.

Nous revinmes à Paris ; je le remis durant le chemin sur le discours contre les Athées & les Libertins : je n'ai jamais oüi si bien raisonner ni dire des choses si hautes & si solides pour l'Existence de Dieu, & contre l'aveuglement de ceux qui passent leur vie sans se donner tous entiers à un culte serieux & continuel de celui de qui nous tenons & qui nous conserve notre être. J'étois surpris du caractere

de cet homme, & je ne pouvois comprendre comme il pouvoit être tout à la fois si fort & si foible, si admirable & si ridicule.

QUATRIE'ME ENTRETIEN.

sur les Sciences secretes.

J'ATTENDIS chez moi Monsieur le Comte de Gabalis, comme nous l'avions arrêté en nous quittant. Il vint à l'heure marquée, & m'abordant d'un air riant ; Hé bien, mon fils, me dit-il, pour quelle espéce de Peuples invisibles Dieu vous donne-t-il plus de penchant, & quelle alliance aimerez-vous mieux, celle des Salamandres ou des Gnomes, des Nymphes ou des Sylphides ? Je n'ai pas encore tout-à-fait resolu ce mariage, Monsieur, repartis-je. A quoi tient-il donc, reprit-il ? Franchement, Monsieur, lui dis-je, je ne puis guérir mon imagination ; elle me represente toujours ces prétendus hôtes des Elémens comme des Tiercelets de Diables.

O Seigneur, s'écria-t-il, dissipez, ô Dieu de lumiere, les ténébres que l'ignorance & la perverse éducation ont repandu dans l'esprit de cet Eleu que vous m'avez fait connoître que vous destinez à de si grandes choses! Et vous, mon fils, ne fermez pas le passage à la vérité qui veut entrer chez vous : soyez docile. Mais non, je vous dispense de l'être; car aussi-bien est-il injurieux à la vérité de lui preparer les voyes. Elle sçait forcer les portes de fer, & entrer où elle veut, malgré toute la resistance du mensonge. Que pouvez-vous avoir à lui oposer? Est-ce que Dieu n'a pû créer ces substances dans les Elémens, telles que je les ai dépeintes?

Je n'ai pas examiné, lui dis-je, s'il y a de l'impossibilité dans la chose même; si un seul Elément peut fournir du

ſang, de lachair & des os; s'il y peut avoir un tempérament ſans mélange; & des actions ſans contrariété : mais ſupoſé que Dieu ait pû le faire, quelle preuve ſolide y a-t-il qu'il l'a fait?

Voulez-vous en être convaincu tout à l'heure, reprit-il, ſans tant de façons. Je m'en vais faire venir les Sylphes de Cardan : vous entendrez de leur propre bouche ce qu'ils ſont, & ce que je vous en ai apris. Non pas cela, Monſieur, s'il vous plaît, m'écriai-je bruſquement; differez, je vous en conjure, cette eſpece de preuve, juſqu'à ce que je ſois perſuadé que ces gens-là ne ſont pas ennemis de Dieu; car juſques-là j'aimerois mieux mourir que de faire ce tort à ma conſcience de....

Voilà, voilà l'ignorante & la fauſſe piété de ces tems malheureux, in-

terrompit le Comte d'un ton de colere. Que n'efface-t-on donc du Calandrier des Saints le plus grand des Anachorettes ? Et que ne brûle-t-on ſes ſtatuës ? C'eſt grand dommage qu'on n'inſulte à ſes cendres vénérables, & qu'on ne les jette au vent, comme on feroit celles des malheureux qui ſont accuſés d'avoir eu commerce avec les Demons. S'eſt-il aviſé d'exorciſer les Sylphes ? Et ne les a-t-il pas traités en hommes ? Qu'avez-vous à dire à cela, Monſieur le ſcrupuleux, vous, & tous vos Docteurs miſerables ? Le Sylphe qui diſcourut de ſa nature à ce Patriarche, à votre avis, étoit-ce un Tiercelet de Demon ? Eſt-ce avec un Lutin que cet homme incomparable confera de l'Evangile ? Et l'accuſerez-vous d'avoir profané les Myſteres adorables, en s'en entretenant

avec un Phantôme ennemi de Dieu ? Athanaſe & Jerôme ſont donc bien indignes du grand nom qu'ils ont parmi vos Sçavans, d'avoir écrit avec tant d'éloquence l'éloge d'un homme qui traitoit les Diables ſi humainement. S'ils prenoient ce Sylphe pour un Diable, il falloit ou cacher l'avanture, ou retrancher la prédication en eſprit, ou cette apoſtrophe ſi pathétique que l'Anachorete, plus zelé & plus crédule que vous, fait à la ville d'Alexandrie: & s'ils l'ont pris pour une créature ayant part, comme il l'aſſuroit, à la Redemption auſſi-bien que nous; & ſi cette aparition eſt, à leur avis, une grace extraordinaire que Dieu faiſoit au Saint dont ils écrivent la vie; Etes-vous raiſonnable de vouloir être plus ſçavant qu'Athanaſe & Jerôme, & plus ſaint que le divin

Antoine ? Qu'euſſiez-vous dit à cet homme admirable, ſi vous aviez été du nombre des dix milles Solitaires, à qui il raconta la converſation qu'il venoit d'avoir avec le Sylphe ? Plus ſage & plus éclairé que tous ces Anges terreſtres, vous euſſiez ſans doute remontré au ſaint Abbé que toute ſon avanture n'étoit qu'une pure illuſion, & vous euſſiez diſſuadé ſon Diſciple Athanaſe de faire ſçavoir à toute la terre une hiſtoire ſi peu conforme à la Religion, à la Philoſophie & au ſens commun. N'eſt-il pas vrai ?

Il eſt vrai, lui dis-je, que j'euſſe été d'avis, ou de n'en rien dire du tout, ou d'en dire davantage. Athanaſe & Jerôme n'avoient garde, reprit-il d'en dire davantage ; car ils n'en ſçavoient que cela, & quand ils auroient tout ſçû, ce qui ne peut être ſi on n'eſt

des nôtres, ils n'euſſent pas divulgué témérairement les ſecrets de la Sageſſe.

Mais pourquoi, repartis-je, ce Sylphe ne propoſa-t-il pas à ſaint Antoine ce que vous me propoſez aujourd'hui? Quoi, dit le Comte en riant, le mariage? Ha! c'eût été bien à propos? Il eſt vrai, repris-je, qu'apparemment le bon-homme n'eût pas accepté le parti. Non ſurement, dit le Comte; car c'eût été tenter Dieu de ſe marier à cet âge-là, & de lui demander des enfans. Comment, repris-je, eſt-ce qu'on ſe marie à ces Sylphes pour en avoir des enfans? Pourquoi donc, dit-il, eſt ce qu'il eſt jamais permis de ſe marier pour une autre fin? Je ne penſois pas, répondis-je, qu'on pretendit lignée, & je croyois ſeulement que tout cela n'a-

boutiſſoit qu'à immortaliſer les Sylphides.

Ha ! vous aviez tort, pourſuivit-il, la charité des Philoſophes fait qu'ils ſe propoſent pour fin l'immortalité des Sylphides ; mais la nature fait qu'ils deſirent de les voir fécondes. Vous verrez, quand vous voudrez, dans les airs ces familles Philoſophiques. Heureux le monde, s'il n'avoit que de ces familles, & s'il n'y avoit pas des enfans de peché. Qu'apellez-vous enfans de peché, Monſieur, interrompis-je.

Ce ſont, mon fils, continua-t-il, ce ſont tous les enfans qui naiſſent par la voye ordinaire ; enfans conçûs par la volonté de la chair, non pas par la volonté de Dieu ; enfans de colere & de malédiction ; en un mot, enfans de l'homme & de la femme. Vous

avez envie de m'interrompre ; je vois bien ce que vous voudriez me dire. Oüi, mon enfant, ſçachez que ce ne fût jamais la volonté du Seigneur que l'homme & la femme euſſent des enfans comme ils en ont. Le deſſein du très ſage Ouvrier étoit bien plus noble ; il vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'eſt. Si le miſerable Adam n'eût pas deſobéi groſſierement à l'ordre qu'il avoit de Dieu de ne toucher point à Eve ; & qu'il ſe fût contenté de tout le reſte des fruits du Jardin de voluptés, de toutes les beautés des Nymphes & des Sylphides ; le monde n'eût pas eu la honte de ſe voir rempli d'hommes ſi imparfaits, qu'ils peuvent paſſer pour des monſtres auprès des enfans des Philoſophes.

Quoi, Monſieur, lui dis-je, vous croyez, à ce que je vois, que le crime

d'Adam eſt autre choſe qu'avoir mangé la pomme ? Quoi, mon fils, reprit le Comte, êtes-vous du nombre de ceux qui ont la ſimplicité de prendre l'hiſtoire de la pomme à la lettre ? Ha ! ſçachez que la langue ſainte uſe de ces innocentes métaphores pour éloigner de nous les idées peu honnêtes d'une action qui a cauſé tous les malheurs du genre humain. Ainſi quand Salomon diſoit, je veux monter ſur la palme, & j'en veux cuëillir les fruits ; il avoit un autre apétit que de manger des dattes. Cette langue que les Anges conſacrent, & dont ils ſe ſervent pour chanter des Hymnes au Dieu vivant, n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément, l'apellant pomme ou datte. Mais le Sage démêle aiſément ces chaſtes figures. Quand il voit que le

goût & la bouche d'Eve ne ſont point punis, & qu'elle accouche avec douleur ; il connoît que ce n'eſt pas le goût qui eſt criminel : & découvrant quel fut le premier peché par le ſoin que prirent les premiers pecheurs de cacher avec des feüilles certains endroits de leur corps, il conclut que Dieu ne vouloit pas que les hommes fuſſent multipliés par cette lâche voye. O Adam ! tu ne devois engendrer que des hommes ſemblables à toi, ou n'engendrer que des Heros ou des Geans.

Hé ! quel expédient avoit-il, interrompis-je, pour l'une ou pour l'autre de ces générations merveilleuſes. Obéïr à Dieu, repliqua-t-il, ne toucher qu'aux Nymphes, aux Gnomes, aux Sylphides ou aux Salamandres. Ainſi il n'eût vû naître que des Heros,

& l'Univers eût été peuplé de gens tous merveilleux, & remplis de force & de sageſſe. Dieu a voulu faire conjecturer la différence qu'il y eût eu entre ce monde innocent & le monde coupable que nous voyons, en permettant de tems en tems qu'on vît des enfans nés de la sorte qu'il l'avoit projetté ? On a donc vû quelquefois, Monſieur, lui dis-je, de ces enfans des Elémens ? Et un Licentié de Sorbonne, qui me citoit l'autre jour S. Auguſtin, S. Jerôme, & Gregoire de Nazianze, s'eſt donc mépris en croyant qu'il ne peut naître aucun fruit de ces amours des eſprits pour nos femmes, ou du commerce que peuvent avoir les hommes avec certains Demons, qu'il nommoit Hyphialtes.

Lactance a mieux raiſonné, reprit

le Comte, & le ſolide Thomas d'Aquin a ſçavamment réſolu, que non-ſeulement ces commerces peuvent être féconds, mais que les enfans qui en naiſſent ſont d'une nature bien plus genereuſe & plus héroïque. Vous lirez en effet, quand il vous plaira, les hauts faits de ces hommes puiſſans & fameux, que Moyſe dit qui ſont nés de la ſorte; nous en avons les Hiſtoires pardevers nous dans le Livre des guerres du Seigneur, cité au vingt-troiſième chapitre des Nombres. Cependant jugez de ce que le monde feroit, ſi tous ces habitans reſſembloient, par exemple, à Zoroaſtre.

Zoroaſtre, lui dis-je, qu'on dit qui eſt l'auteur de la Necromance? C'eſt lui-même, dit le Comte, de qui les ignorans ont écrit cette calomnie. Il avoit l'honneur d'être fils du Salaman-

dre

dre Oromasis, & de Vesta, femme de Noé. Il vécut douze cent ans le plus sage Monarque du monde, & puis fut enlevé par son pere Oromasis dans la region des Salamandres. Je ne doute pas, lui dis-je, que Zoroastre ne soit avec le Salamandre Oromasis dans la region du feu; mais je ne voudrois pas faire à Noé l'outrage que vous lui faites.

L'outrage n'est pas si grand que vous pourriez croire, reprit le Comte; tous ces Patriarches-là tenoient à grand honneur d'être les peres putatifs des enfans que les enfans de Dieu vouloient avoir de leurs femmes; mais ceci est encore trop fort pour vous. Revenons à Oromasis; il fut aimé de Vesta, femme de Noé. Cette Vesta étant morte fut le génie tutélaire de Rome: & le feu sacré, qu'elle vou-

loit que des Vierges conſervaſſent avec tant de ſoin, étoit en l'honneur du Salamandre, ſon Amant. Outre Zoroaſtre il naquit de leur amour une fille d'une rare beauté, & d'une ſageſſe extrême; c'étoit la divine Egerie, de qui Numa Pompilius reçût toutes ſes loix. Elle obligea Numa, qu'elle aimoit, de faire bâtir un Temple à Veſta, ſa mere, où on entretiendroit le feu ſacré en l'honneur de ſon pere Oromaſis. Voilà la vérité de la Fable, que les Poëtes & les Hiſtoriens Romains ont contée de cette Nymphe Egerie. Guillaume Poſtel, le moins ignorant de tous ceux qui ont étudié la Cabale dans les livres ordinaires, a ſçû que Veſta étoit femme de Noé; mais il a ignoré qu'Egerie fut fille de cette Veſta; & n'ayant pas lû les livres ſecrets de l'ancienne

Cabale dont le Prince de la Mirande acheta si cherement un exemplaire : il a confondu les choſes, & a crû seulement qu'Egerie étoit le bon Genie de la femme de Noé. Nous aprenons dans ces livres, qu'Egerie fut conçûë sur l'eau, lorsque Noé erroit sur les flots vengeurs qui inondoient l'Univers : les femmes étoient alors reduites à ce petit nombre, qui se sauverent dans l'Arche Cabaliſtique, que ce second pere du monde avoit bâtie, ce grand homme gémiſſant de voir le châtiment épouvantable dont le Siegneur puniſſoit les crimes causés par l'amour qu'Adam avoit eu pour son Eve ; voyant qu'Adam avoit perdu sa poſtérité en preferant Eve aux filles des Elémens, & en l'ôtant à celui des Salamandres ou des Sylphes qui eût sçû se faire aimer à elle. Noé, dis-je,

devenu ſage par l'exemple funeſte d'Adam, conſentit que Veſta, ſa femme, ſe donnât au Salamandre Oromaſis, Prince des ſubſtances ignées, & perſuada ſes trois enfans de ceder auſſi leur trois femmes aux Princes des trois autres Elémens. L'Univers fut en peu de tems repeuplé d'hommes ſi héroïques, ſi ſçavans, ſi beaux, ſi admirables, que leur poſtérité, ébloüie de leurs vertus, les a pris pour des Divinités. Un des enfans de Noé, rebelle au conſeil de ſon pere, ne pût reſiſter aux attraits de ſa femme, non plus qu'Adam aux charmes de ſon Eve; mais comme le peché d'Adam avoit noirci toutes les ames de ſes deſcendans, le peu de complaiſance que Cham eût pour les Sylphes marqua toute ſa noire poſtérité. De là vient, diſent nos Cabaliſtes, le

tein horrible des Ethiopiens, & de tous ces Peuples hideux à qui il eſt commandé d'habiter ſous la Zone Torride, en punition de l'ardeur profane de leur pere.

Voilà des traits bien particuliers, Monſieur, dis-je, admirant l'égarement de cet homme, & votre Cabale eſt d'un merveilleux uſage pour éclaircir l'antiquité. Merveilleux, reprit-il gravement, & ſans elle écriture, hiſtoire, fable & nature ſont obſcurs, & inintelligibles. Vous croyez, par exemple, que l'injure que Cham fit à ſon pere, ſoit telle qu'il ſemble à la lettre; vraiment c'eſt bien autre choſe. Noé ſorti de l'Arche, & voyant que Veſta, ſa femme, ne faiſoit qu'embellir par le commerce qu'elle avoit avec ſon Amant Oromaſis, redevint paſſionné pour elle. Cham, craignant

que son pere n'allât encore peupler la terre d'enfans aussi noirs que ses Ethiopiens, prit son tems un jour que le bon Vieillard étoit plein de vin, & le châtra sans misericorde. Vous riez?

Je ris du zele indiscret de Cham, lui dis-je. Il faut plûtôt admirer, reprit le Comte, l'honnêteté du Salamandre Oromasis, que la jalousie n'empêcha pas d'avoir pitié de la disgrace de son rival. Il aprit à son fils Zoroastre, autrement nommé Japhet, le nom du Dieu tout-puissant qui exprime son éternelle fécondité: Japhet prononça six fois, alternativement avec son frere Sem, marchant à reculons vers le Patriarche, le nom redoutable JABAMIAH; & ils restituerent le Vieillard en son entier. Cette Histoire mal entenduë a fait dire aux Grecs, que le plus vieux des Dieux

avoit été châtré par un de ſes enfans : mais voilà la vérité de la choſe. D'où vous pouvez voir combien la morale des Peuples du feu eſt plus humaine que la nôtre, & même plus que celle des Peuples de l'air ou de l'eau ; car la jalouſie de ceux-ci eſt cruelle, comme le Divin Paracelſe nous l'a fait voir dans une avanture qu'il raconte, & qui a été vûë de toute la ville de Stauffemberg. Un Philoſophe, avec qui une Nymphe étoit entrée en commerce d'immortalité, fut aſſez malhonnête homme pour aimer une femme ; comme il dînoit avec ſa nouvelle Maîtreſſe & quelques-uns de ſes amis, on vit en l'air la plus belle cuiſſe du monde ; l'amante inviſible voulut bien la faire voir aux amis de ſon infidelle, afin qu'ils jugeaſſent du tort qu'il avoit de lui préférer une femme.

Après quoi la Nymphe indignée le fit mourir sur l'heure.

Ha ! Monsieur, m'écriai-je, cela pourroit bien me dégoûter de ces amantes si délicates. Je confesse, reprit-il, que leur délicatesse est un peu violente. Mais si on a vû parmi nos femmes des amantes irritées faire mourir leurs amans parjures, il ne faut pas s'étonner que ces Amantes si belles & si fidéles s'emportent quand on les trahit ; d'autant plus qu'elles n'exigent des hommes que de s'abstenir des femmes, dont elles ne peuvent souffrir les défauts, & qu'elles nous permettent d'en aimer parmi elles autant qu'il nous plaît. Elles préférent l'intérêt & & l'immortalité de leur Compagnes à leur satisfaction particuliere ; & elles sont bien-aises que les Sages donnent à leur republique autant d'enfans

immortels qu'ils en peuvent donner.

Mais enfin, Monsieur, repris je, d'où vient qu'il y a si peu d'exemples de tout ce que vous me dites? Il y en a grand nombre, mon enfant, poursuivit-il; mais on n'y fait pas reflexion, ou on n'y ajoûte point de foi, ou enfin on les explique mal, faute de connoître nos principes. On attribuë aux Demons tout ce qu'on devroit attribuer aux Peuples des Elémens. Un petit Gnome se fait aimer à la célébre Magdelaine de la Croix, Abbesse d'un Monastere à Cordouë en Espagne; elle le rend heureux dès l'âge de douze ans, & ils continuent leur commerce l'espace de trente. Un Directeur ignorant persuade Magdelaine que son Amant est un Lutin, & l'oblige de demander l'absolution au Pape Paul III. Cependant il est im-

poſſible que ce fût un Demon ; car toute l'Europe a ſçû, & Caſſiodorus Renius a voulu aprendre à la poſtérité le miracle qui ſe faiſoit tous les jours en faveur de la ſainte Fille ; ce qui aparemment ne fût pas arrivé, ſi ſon commerce avec le Gnome eût été ſi diabolique que le vénérable Directeur l'imaginoit. Ce Docteur-là eût dit hardiment, ſi je ne me trompe, que le Sylphe, qui s'immortaliſoit avec la jeune Gertrude, Religieuſe du Monaſtere de Nazareth au Diocèſe de Cologne, étoit quelque Diable. Aſſurément, lui dis-je, & je le crois auſſi. Ha ! mon fils, pourſuivit le Comte en riant. Si cela eſt, le Diable n'eſt guéres malheureux de pouvoir entretenir commerce de galanterie avec une fille de treize ans, & lui écrire les billets doux, qui furent trouvés dans ſa caſſette.

Croyez, mon enfant, croyez que le Demon a dans la région de la mort des occupations plus triſtes & plus conformes à la haine qu'a pour lui le Dieu de pureté; mais c'eſt ainſi qu'on ſe ferme volontairement les yeux. On trouve, par exemple, dans Tite Live, que Romulus étoit fils de Mars: les eſprits forts diſent; c'eſt une fable: les Theologiens; il étoit fils d'un Diable incube: les Plaiſans; Mademoiſelle Sylvia avoit perdu ſes gans, & elle en voulut couvrir la honte, en diſant qu'un Dieu les lui avoit vollés. Nous, qui connoiſſons la Nature, & que Dieu a apellés de ces tenebres à ſon admirable lumiere; nous ſçavons que ce Mars prétendu étoit un Salamandre, qui, épris de la jeune Sylvie, la fit mere du grand Romulus, ce Heros, qui après avoir fondé la ſuperbe

Ville, fut enlevé par son pere dans un char enflammé, comme Zoroastre le fut par Oromasis.

Un autre Salamandre fut pere de Servius Tullius; Tite Live dit que ce fut le Dieu du feu, trompé par la ressemblance: & les ignorans en ont fait le même jugement que du pere de Romulus. Le fameux Hercule, l'invincible Alexandre étoient fils du plus grand des Sylphes. Les Historiens ne connoissant pas cela, ont dit que Jupiter en étoit le pere: ils disoient vrai; car, comme vous avez apris, ces Sylphes, Nymphes, & Salamandres s'étant érigés en Divinités, les Historiens, qui les croyoient tels, apelloient enfans des Dieux tous ceux qui en naissoient.

Tel fut le divin Platon, le plus divin Apollonius Thianeus, Hercule, Achille,

Achille, Sarpedon, le pieux Ænée, & le fameux Melchiſedech ; car ſçavez-vous qui fut le pere de Melchiſedech ? Non vraiment, lui dis je ; car S. Paul ne le ſçavoit pas. Dites donc qu'il ne le diſoit pas, reprit le Comte, & qu'il ne lui étoit pas permis de revéler les Myſtéres Cabaliſtiques ; il ſçavoit bien que le pere de Melchiſedech étoit Sylphe, & que ce Roi de Salem fut conçu dans l'Arche par la femme de Sem. La maniere de ſacrifier de ce Pontife étoit la même que ſa couſine Egerie aprit au Roi Numa, auſſi-bien que l'adoration d'une ſouveraine Divinité ſans image & ſans ſtatuë : à cauſe de quoi les Romains devenus Idolâtres quelques tems après, brûlerent les ſaints Livres de Numa, qu'Egerie avoit dictés. Le premier Dieu des Romains étoit le vrai Dieu, leur Sa-

crifice étoit le véritable, ils offroient du pain & du vin au ſouverain Maître du monde; mais tout cela ſe pervertit enſuite. Dieu ne laiſſa pas pourtant, en reconnoiſſance de ce premier culte, de donner à cette Ville, qui avoit reconnu ſa ſouveraineté, l'Empire de l'Univers. Le même Sacrifice que Melchiſedech....

Monſieur, interrompis-je, je vous prie, laiſſons-là Melchiſedech, le Sylphe qui l'engendra, ſa couſine Egerie, & le Sacrifice du pain & du vin. Ces preuves me paroiſſent un peu éloignées, & vous m'obligeriez bien de me conter des nouvelles plus fraîches; car j'ai oüi dire à un Docteur, à qui on demandoit ce qu'étoient devenus les compagnons de cette eſpece de Satyre qui aparut à ſaint Antoine, & que vous avez nommé Sylphe; que

tous ces gens-là sont morts presentement. Ainsi les Peuples Elémentaires pourroient bien être péris, puisque vous les avoüez mortels, & que nous n'en avons nulles nouvelles.

Je prie Dieu, repartit le Comte avec émotion, je prie Dieu qui n'ignore rien, de vouloir ignorer cet ignorant, qui décide si sottement ce qu'il ignore. Dieu le confonde & tous ses semblables. D'où a-t-il apris que les Elémens sont déserts, & que tous ces Peuples merveilleux sont anéantis. S'il vouloit se donner la peine de lire un peu les Histoires, & n'attribuer pas au Diable, comme font les bonnes femmes, tout ce qui passe la chimérique théorie qu'il s'est fait de la Nature; il trouveroit en tout tems & en tous lieux des preuves de ce que je vous ai dit.

Que diroit votre Docteur à cette Hiſtoire authentique arrivée depuis peu en Eſpagne ? Une belle Sylphide ſe fit aimer à un Eſpagnol, vécut trois ans avec lui, en eût trois beaux enfans, & puis mourut. Dira-t-on que c'étoit un Diable ? La ſçavante reponſe ! Selon quelle Phyſique le Diable peut-il s'organiſer un corps de femme, concevoir, enfanter, allaiter ? Quelle preuve y a-t-il dans l'Ecriture de cet extravagant pouvoir que vos Theologiens ſont obligés en cette rencontre de donner au Demon ? Et quelle raiſon vrai-ſemblable leur peut fournir leur foible Phyſique. Le Jeſuite Delrio, comme il eſt de bonne foi, raconte naïvement pluſieurs de ces avantures, & ſans s'embaraſſer de raiſons Phyſiques, ſe tire d'affaire, en diſant que ces Sylphides étoient des De-

mons : tant il eſt vrai que vos plus grands Docteurs n'en ſçavent pas plus bien ſouvent que les ſimples femmes ! Tant il eſt vrai que Dieu aime à ſe retirer dans ſon Trône nubileux, & qu'épaiſiſſant les ténébres qui environnent ſa Majeſté redoutable, il habite une lumiere inacceſſible, & ne laiſſe voir ſes vérités qu'aux humble de cœur. Aprenez à être humble, mon fils, ſi vous voulez pénétrer ces ténébres ſacrées qui environnent la vérité. Aprenez des Sages à ne donner aux Demons aucune puiſſance dans la Nature, depuis que la pierre fatale les a renfermés dans le puit de l'abîme. Aprenez des Philoſophes à chercher toujours les cauſes naturelles dans tous les événemens extraordinaires ; & quand les cauſes naturelles manquent, recourez à Dieu & à ſes

faints Anges, & jamais aux Demons qui ne peuvent plus rien que ſouffrir : autrement vous blaſphêmeriez ſouvent ſans y penſer. Et vous attribuëriez au Diable l'honneur des plus merveilleux ouvrages de la Nature.

Quand on vous diroit, par exemple, que le divin Apollonius Thianeus fût conçû ſans l'opération d'aucun homme, & qu'un des plus hauts Salamandres deſcendit pour s'immoraliſer avec ſa mere : vous diriez que ce Salamandre étoit un Demon, & vous donneriez la gloire au Diable, de la génération d'un des plus grands hommes qui ſoient ſortis de nos mariages Philoſophiques.

Mais, Monſieur, interrompis-je, cet Apollonius eſt reputé parmi nous pour un grand Sorcier, & c'eſt tout le bien qu'on en dit. Voilà, reprit le

Comte, un des plus admirables effets de l'ignorance & de la mauvaise éducation. Parce qu'on entend faire à sa nourrice des contes de Sorciers, tout ce qui se fait d'extraordinaire ne peut avoir que le Diable pour Auteur. Les plus grands Docteurs ont beau faire, ils n'en seront pas crus, s'ils ne parlent comme nos nourrices. Apollonius n'est pas né d'un homme; il entend le langage des oiseaux; il est vû en même jour en divers endroits du monde; il disparoît devant l'Empereur Domitien qui veut le faire maltraiter; il ressuscite une fille par la vertu de l'Onomance; il dit à Ephese en une assemblée de toute l'Asie, qu'à cette même heure on tuë le Tyran à Rome. Il est question de juger cet homme; la nourrice dit, c'est un Sorcier: Saint Jerôme & Saint Justin, le Mar-

tyr, disent que ce n'est qu'un grand Philosophe. Jerôme, Justin, & nous Cabalistes, serons des visionnaires, & la femmelette l'emportera. Ha ! que l'ignorant périsse dans son ignorance ; mais vous, mon enfant, sauvez-vous du naufrage.

Quand vous lirez que le celebre Merlin naquit sans l'opération d'aucun homme, d'une Religieuse, fille du Roi de la grande Bretagne ; & qu'il prédisoit l'avenir plus clairement qu'un Tyresie ; ne dites pas avec le peuple qu'il étoit fils d'un Demon incube, puisqu'il n'y en eût jamais ; ni qu'il prophetisoit par l'art des Demons, puisque le Demon est la plus ignorante de toutes les creatures, suivant la sainte Cabale. Dites, avec les Sages, que la Princesse Angloise fut consolée dans sa solitude par un Sylphe

qui eût pitié d'elle, qui prit soin de la divertir, qui sçût lui plaire, & que Merlin, leur fils, fût élevé par le Sylphe en toutes les sciences, & aprit de lui à faire toutes les merveilles que l'Histoire d'Angleterre en raconte.

Ne faites pas non plus l'outrage aux Comtes de Cleves, de dire que le Diable est leur pere; & ayez meilleure opinion du Sylphe, que l'Histoire dit qui vint à Cleves sur un Navire miraculeux, traîné par un Cygne, qui y étoit attaché avec une chaîne d'argent. Ce Sylphe, après avoir eu plusieurs enfans de l'heritiere de Cleves, repartit un jour en plein midi à la vûë de tout le monde, sur son Navire aërien. Qu'a-t-il fait à vos Docteurs, qui les oblige à l'ériger en Demon?

Mais ménagerez-vous assez peu l'honneur de la Maison de Lusignan?

Et donnerez-vous à vos Comtes de Poitiers une généalogie diabolique ? Que direz-vous de leur mere celebre ? Je crois, Monsieur, interrompis-je, que vous m'allez faire les contes de Melusine. Ha ! si vous me niez l'Histoire de Melusine, reprit-il, je vous donne gagné ; mais si vous la niez, il faudra brûler les Livres du grand Paracelse qui maintient en cinq ou six endroits differens, qu'il n'y a rien de plus certain que cette Melusine étoit une Nymphe, & il faudra démentir vos Historiens, qui disent que depuis sa mort, ou, pour mieux dire, depuis qu'elle disparut aux yeux de son mari elle n'a jamais manqué, toutes les fois que ses descendans étoient menacés de quelque disgrace, ou que quelque Roi de France devoit mourir extraordinairement, de paroître en deüil sur

grande tour du Château de Lu-
gnan, qu'elle avoit fait bâtir. Vous
rez une querelle avec tous ceux qui
ſcendent de cette Nymphe, ou qui
nt alliés de ſa Maiſon; ſi vous vous
ſtinez à ſoutenir que ce fût un Dia-
le.

Penſez-vous, Monſieur, lui dis-je,
ue ces Seigneurs aiment mieux être
riginaires des Sylphes? Ils l'aime-
ient mieux ſans doute, repliqua-t-il,
ils ſçavoient ce que je vous aprens,
ils tiendroient à grand honneur ces
aiſſances extraordinaires. Ils connoî-
oient, s'ils avoient quelque lumiere
e Cabale, que cette ſorte de généra-
on étant plus conforme à la maniere
ont Dieu entendoit au commence-
ent que le monde ſe multipliât, les
nfans qui en naiſſent ſont plus heu-
ux, plus vaillans, plus ſages, plus

renommés, & plus benis de Dieu. N'eſt-il pas plus glorieux pour ces hommes illuſtres de deſcendre de ces creatures ſi parfaites, ſi ſages, & ſi puiſſantes, que de quelque ſale Lutin, ou de quelque infame Aſmodée?

Monſieur, lui dis-je, nos Theologiens n'ont garde de dire que le Diable ſoit pere de tous ces hommes qui naiſſent ſans qu'on ſçache qui les met au monde. Ils reconnoiſſent que le Diable eſt un eſprit, & qu'ainſi il ne peut engendrer. Gregoire de Nice, reprit le Comte, ne dit pas cela; car il tient que les Demons multiplient entr'eux comme les hommes. Nous ne ſommes pas de ſon avis, repliquai-je; mais il arrive, diſent nos Docteurs, que.... Ha! ne dites pas, interrompit le Comte, ne dites pas ce qu'ils diſent, où vous diriez comme eux une

ſottiſe

sottise très sale & très mal-honnête. Quelle abominable défaite ont-ils trouvé là ? Il est étonnant comme ils ont tous unanimement embrassé cette ordure, & comme ils ont pris plaisir de poster des farfadets aux embuches, pour profiter de l'oisive brutalité des Solitaires, & en mettre promptement au monde ces hommes miraculeux, dont ils noirciſſent l'illustre memoire par une si vilaine origine. Apellent-ils cela philosopher ? Est-il digne de Dieu, de dire qu'il ait cette complaisance pour le Demon, de favoriser ces abominations ; de leur accorder la grace de la fécondité qu'il a refusée à de grands Saints, & de recompenser ces saletés en créant pour ces embrions d'iniquité, des ames plus héroïques, que pour ceux qui ont été formés dans la chasteté d'un mariage

légitime ? Eſt-il digne de la Religion de dire, comme font vos Docteurs, que le Demon peut, par ce déteſtable artifice, rendre enceinte une Vierge durant le ſommeil, ſans préjudice de ſa virginité ; ce qui eſt auſſi abſurde que l'Hiſtoire que Thomas d'Aquin, d'ailleurs Auteur très ſolide, & qui ſçavoit un peu ce Cabale, s'oublie aſſez lui-même pour conter dans ſon ſixième *Quodlibet*, d'une fille couchée avec ſon pere, à qui il fait arriver même avanture que quelques Rabins hérétiques diſent qui avint à la fille de Jeremie, à laquelle ils font concevoir le grand Cabaliſte Benſyrah, en entrant dans le bain après le Prophete. Je ju rerois que cette impertinence a été imaginé par quelque....

Si j'oſois, Monſieur, interrompre votre déclamation, lui dis-je, je vous

avoüerois, pour vous apaiſer, qu'il ſeroit à ſouhaiter que nos Docteurs euſſent imaginé quelque ſolution dont les oreilles pures, comme les vôtres, s'offenſaſſent moins. Ou bien ils devoient nier tout-à-fait les faits ſur quoi la queſtion eſt fondée.

Bon expédient, reprit le Comte. Hé! le moyen de nier des choſes conſtantes? Mettez-vous en la place d'un Theologien à fourrure d'hermine, & ſuppoſez que l'heureux Danhuzerus vient à vous comme à l'Oracle de ſa Religion....

En cet endroit un Laquais vint me dire qu'un jeune Seigneur venoit me voir. Je ne veux pas qu'il me voye, dit le Comte. Je vous demande pardon, Monſieur, lui dis-je, vous jugez bien, au nom de ce Seigneur, que je ne puis pas faire dire qu'on ne me voit

point : prenez donc la peine d'entrer dans ce cabinet. Ce n'eſt pas la peine, dit-il, je vais me rendre inviſible. Ha! Monſieur, m'écriai-je, tréve de diablerie, s'il vous plaît, je n'entens pas raillerie là-deſſus. Quelle ignorance, dit le Comte en riant & hauſſant les épaules, de ne ſçavoir pas, que pour être inviſible il ne faut que mettre devant ſoi le contraire de la lumiere! Il paſſa dans mon cabinet, & le jeune Seigneur entra preſqu'en même tems dans ma chambre : je lui demande pardon ſi je ne lui parlai pas de mon avanture.

CINQUIE'ME ENTRETIEN.

sur les Sciences secretes.

LE grand Seigneur étant sorti, je trouvai, en venant de le reconduire, le Comte de Gabalis dans ma chambre. C'est grand dommage, me dit-il, que ce Seigneur, qui vient de vous quitter, sera un jour des 72. Princes du Sanhedrin de la Loy nouvelle; car sans cela il seroit un grand Sujet pour la sainte Cabale; il a l'esprit profond, net, vaste, sublime, & hardi. Voilà la figure de Geomance que je viens jetter pour lui, durant que vous parliez ensemble: je n'ai jamais vû des points plus heureux, & qui marquassent une ame si belle; voyez cette *Mere*, [a] quelle magnanimité elle lui donne. Cette [b] *Fille* lui pro-

a b *Termes de la Geomance.*

curera la pourpre : je lui veux mal & à la fortune de ce qu'elles ôtent à la Philosophie un Sujet, qui peut-être vous surpasseroit. Mais où en étions-nous quand il est venu ?

Vous me parliez, Monsieur, lui dis-je, d'un Bien-heureux que je n'ai jamais vû dans le Calendrier Romain ; il me semble que vous l'avez nommé *Danhuzerus* : Ha ! je m'en souviens, reprit-il, je vous disois de vous mettre en la place d'un de vos Docteurs, & de supposer que l'heureux Danhuzerus vient vous découvrir sa conscience, & vous dit :

Monsieur, je viens de de-là les monts, au bruit de votre science ; j'ai un petit scrupule qui me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une Nymphe qui tient là sa Cour ; mille Nymphes la servent, presqu'aussi

belle qu'elle ; des hommes très bien faits, très ſçavans, & très honnêtes gens viennent là de toute la terre habitable ; ils aiment ces Nymphes, & en ſont aimés ; ils y ménent la plus douce vie du monde ; ils ont de très beaux enfans de ce qu'ils aiment ; ils adorent le Dieu vivant ; ils ne nuiſent à perſonne ; ils eſperent l'immortalité. Je me promenois un jour dans cette montagne ; je plus à la Nymphe Reine : elle ſe rend viſible, me montre ſa charmante Cour. Les Sages qui s'aperçoivent qu'elle m'aime, me reſpectent preſque comme leur Prince ; ils m'exhortent à me laiſſer toucher aux ſoupirs & à la beauté de la Nymphe ; elle me conte ſon martyre, n'oublie rien pour toucher mon cœur, & me remontre enfin qu'elle mourra ſi je ne veux l'aimer, & que, ſi je l'ai-

me, elle me sera redevable de son immortalité. Les raisonnemens de ces sçavans hommes ont convaincu mon esprit, & les attraits de la Nymphe m'ont gagné le cœur; je l'aime, j'en ai des enfans de grande espérance; mais au milieu de ma félicité je suis troublé quelquefois par le ressouvenir que l'Eglise Romaine n'aprouve peut être pas trop tout cela. Je viens à vous, Monsieur, pour vous consulter, qu'est-ce que cette Nymphe, ces Sages, ces Enfans, & en quel état est ma conscience. Ça, Monsieur le Docteur, que repondriez-vous au Seigneur Danhuzerus?

Je lui dirois, repondis-je; Avec tout le respect que je vous dois, Seigneur Danhuzerus, vous êtes un peu phanatique, ou bien votre vision est un enchantement; vos enfans & vo-

re Maîtreſſe ſont des Lutins; vos Sages ſont des foux, & je tiens votre conſcience très cautériſée.

Avec cette reponſe, mon fils, vous pourriez mériter le bonnet de Docteur; mais vous ne meriteriez pas d'être reçû parmi nous, reprit le Comte avec un grand ſoupir. Voilà la barbare diſpoſition où ſont tous les Docteurs d'aujourd'hui. Un pauvre Sylphe n'oſeroit ſe montrer qu'il ne ſoit pris d'abord pour un Lutin; une Nymphe ne peut travailler à devenir immortelle, ſans paſſer pour un Phantôme impur: & un Salamandre n'oſe aparoître de peur d'être pris pour un Diable, & les pures flammes qui le compoſent, pour le feu d'Enfer qui l'accompagne partout. Ils ont beau, pour diſſiper ces ſoupçons ſi injurieux, faire le ſigne de la Croix quand ils aparoiſſent, flé-

chir le genoüil devant les noms di-
vins, & même les prononcer avec re-
verence. Toutes ces précautions ſon
vaines. Ils ne peuvent obtenir qu'o
ne les repute pas ennemis du Die
qu'ils adorent plus religieuſement qu
ceux qui les fuyent.

Tout de bon, Monſieur, lui dis-je
vous croyez que ces Sylphes ſont gen
fort devots ? Très devots, repondit
il, & très zelés pour la Divinité. Le
diſcours excellens qu'ils nous font d
l'Eſſence divine, & leurs prieres ad
mirables nous édifient grandement
Ont-ils des prieres auſſi, lui dis-je
j'en voudrois bien une de leur façon
Il eſt aiſé de vous ſatisfaire, repartit
il, & afin de ne vous en point raporte
de ſuſpecte, & que vous puiſſiez m
ſoupçonner d'avoir été fabriquée ; é
coutez celle que le Salamandre, qu

epondoit dans le Temple de Del-hes, voulut bien aprendre aux Pa-ens, & que Porphyre raporte; elle ontient une ſublime Theologie: & ous verrez par là qu'il ne tenoit pas ces ſages Creatures, que le monde l'adorât le vrai Dieu.

Oraiſon des Salamandr es.

IMMORTEL, *Eternel, ineffable & Sacré Pere de toutes choſes, qui es por-é ſur le Chariot roullant ſans ceſſe, des Mondes qui tournent toujours. Domina-eur des Campagnes éthériennes, où eſt éle-é le thrône de ta Puiſſance, du haut du-uel tes Yeux redoutables découvrent tout, & tes belles & ſaintes Oreilles écoutent out. Exauce tes enfans que tu as aimé dès a naiſſance des Siécles; car ta dorée, & rande & éternelle Majeſté reſplendit au-eſſus du monde & du Ciel des Etoilles; u es élevé ſur elles, ô feu étincellant.*

Là tu t'allumes & t'entretiens toi-même par ta propre ſplendeur ; & il ſort de ton Eſſence des ruiſſeaux intariſſables de lumiere qui nourriſſent ton eſprit infini. Cet eſprit infini produit toutes choſes, & fait ce treſor inépuiſable de matiere, qui ne peut manquer à la génération qui l'environne toujours, à cauſe des formes ſans nombre dont elle eſt enceinte, & dont tu l'as remplie au commencement. De cet eſprit tirent auſſi leur origine ces Rois très ſaints qui ſont debout autour de ton Thrône, & qui compoſent ta Cour, ô Pere univerſel ! ô Unique ! ô Pere des Bien-heureux mortels & immortels ! Tu as créé en particulier des Puiſſances qui ſont merveileuſement ſemblables à ton éternelle Penſée, & à ton Eſſence adorable. Tu les a établies ſupérieures aux Anges qui annoncent au Monde tes volontés. Enfin tu nous as créé une troiſième ſorte de Souverains dans les Elémens,

mens. Notre continuel exercice eſt de te loüer & d'adorer tes deſirs. Nous brûlons du deſir de te poſſeder. O Pere! ô Mere la plus tendre des Meres! ô l'Exemplaire admirable des ſentimens de la tendreſſe des Meres! ô Fils la fleur de tous les Fils! ô Forme de toutes les Formes! Ame, Eſprit, Harmonie, & Nombre de toutes choſes.

Que dites-vous de cette Oraiſon des Salamandres? N'eſt-elle pas bien ſçavante, bien élevée, & bien devote? Et de plus bien obſcure, repondis-je: je l'avois oüie paraphraſer à un Prédicateur qui prouvoit par la que le Diable, entr'autres vices qu'il a, eſt ſurtout grand hypocrite. Hé bien, s'écria le Comte, quelle reſſource avez-vous donc, pauvres Peuples Elémentaires? Vous dites des merveilles de la Nature de Dieu, du Pere, du Fils, du S. Eſprit, des Intelligences aſſiſtantes,

des Anges, des Cieux. Vous faites des prieres admirables, & les enſeignez aux hommes; & après tout, vous n'étes que Lutins hypocrites !

Monſieur, interrompis-je, vous ne me faites pas plaiſir d'apoſtropher ainſi ces gens-là. Hé bien, mon fils, reprit-il, ne craignez pas que je les apelle; mais que votre foibleſſe vous empêche du moins de vous étonner à l'avenir de ce que vous ne voyez pas autant d'exemples que vous en voudriez de leur alliance avec les hommes. Helas ! où eſt la femme à qui vos Docteurs n'ont pas gâté l'imagination, qui ne regarde pas avec horreur ce commerce, & qui ne tremblât pas à l'aſpect d'un Sylphe ? Où eſt l'homme qui ne fuit pas de les voir, s'il ſe pique un peu d'être homme de bien ? Trouvons-nous, que très rarement

un honnête homme qui veüille de leur familiarité ? Et n'y a-t-il que des débauchés, ou des avares, ou des ambitieux, ou des fripons qui recherchent cet honneur, qu'ils n'auront pourtant jamais, VIVE DIEU, parce que la crainte du Seigneur eſt le commencement de la ſageſſe.

Que deviennent donc, lui dis-je, tous ces Peuples volans; maintenant que les gens de bien ſont ſi préoccupés contr'eux ? Ha! le bras de Dieu, dit-il, n'eſt point racourci, & le Demon ne retire pas tout l'avantage qu'il eſperoit de l'ignorance & de l'erreur qu'il a répandu à leur préjudice; car outre que les Philoſophes, qui ſont en grand nombre, y remédient le plus qu'ils peuvent en renonçant tout-à-fait aux femmes; Dieu a permis à tous ces Peuples, d'uſer de tous les innocens

artifices dont ils peuvent s'aviſer pour converſer avec les hommes à leur inſceu. Que me dites-vous là, Monſieur, m'écriai-je ? Je vous dis vrai, pourſuivit-il. Croyez-vous qu'un chien puiſſe avoir des enfans d'une femme ? Non, repondis-je. Et un ſinge, ajoûta-t-il ? Non plus, repliquai-je. Et un ours, continua-t-il ? Ni chien, ni ours, ni ſinge, lui dis-je, cela eſt impoſſible ſans doute : contre la nature, contre la raiſon, & le ſens commun. Fort bien, dit le Comte ; mais les Rois des Goths ne ſont-ils pas nés d'un ours & d'une Princeſſe Suédoiſe ? Il eſt vrai, repartis-je, que l'Hiſtoire le dit. Et les Peguſiens & Syoniens des Indes, repliqua-t-il, ne ſont-ils pas nés d'un chien & d'une femme ? J'ai encore lû cela, lui dis-je. Et cette femme Portugaiſe, continua-t-il, qui étant expo-

ée en une Isle deserte, eût des enfans d'un grand singe ? Nos Theologiens, lui dis-je, repondent à cela, Monsieur, que le Diable prenant la figure de ces bêtes .... Vous m'allez encore alléguer, interrompit le Comte, les sales imaginations de vos Auteurs. Comprenez donc, une fois pour toutes que les Sylphes, voyant qu'on les prend pour des Demons quand ils apparoissent en forme humaine ; pour diminuer cette aversion qu'on a d'eux, prennent la figure de ces animaux, & s'accommodent ainsi à la bizarre foiblesse des femmes, qui auroient horreur d'un beau Sylphe, & qui n'en font pas tant pour un chien ou pour un singe. Je pourrois vous conter plusieurs historiettes de ces petits chiens de Bologne avec certaines pucelles de par le monde ; mais j'ai à vous

aprendre un plus grand ſecret.

Sçachez, mon fils, que tel croit être fils d'un homme, qui eſt fils d'un Sylphe. Tel croit être avec ſa femme qui, ſans y penſer, immortaliſe une Nymphe. Telle femme penſe embraſſer ſon mari, qui tient entre ſes bra un Salamandre; & telle fille jureroi à ſon reveil qu'elle eſt Vierge, qui a eu durant ſon ſommeil un honneu dont elle ne ſe doute pas. Ainſi l Demon & les ignorans ſont égalemen abuſés.

Quoi! le Demon, lui dis je, n ſçauroit-il reveiller cette fille endor mie, pour empêcher ce Salamandr de devenir immortel.? Il le pourroit repliqua le Comte, ſi les Sages n' mettoient ordre; mais nous apre nons à tous ces Peuples les moyens d lier les Demons, & de s'opoſer à leu

effort. Ne vous disois-je pas l'autre jour que les Sylphes & les autres Seigneurs des Elémens sont trop heureux que nous voulions leur montrer la Cabale. Sans nous le Diable, leur grand ennemi, les inquiéteroit fort, & ils auroient de la peine à s'immortaliser à l'insceu des filles.

Je ne puis, repartis-je, admirer assez la profonde ignorance où nous vivons. On croit que les Puissances de l'air, aident quelquefois les amoureux à parvenir à ce qu'ils desirent. La chose va donc tout autrement; les Puissances de l'air ont besoin que les hommes les servent en leurs amours. Vous l'avez dit, mon fils, poursuivit le Comte, le Sage donne secours à ces pauvres Peuples, sans lui trop malheureux & trop foibles pour pouvoir resister au Diable; mais aussi quand un

Sylphe a apris de nous à prononcer cabaliſtiquement le nom puiſſant NEHMAHMIHAH, & à le combiner dans les formes avec le nom délicieux ELIAEL; toutes Puiſſances des ténébres prennent la fuite, & le Sylphe joüit paiſiblement de ce qu'il aime.

Ainſi fut immortaliſé ce Sylphe ingénieux qui prit la figure de l'amant d'une Demoiſelle de Seville; l'Hiſtoire en eſt connuë. La jeune Eſpagnole étoit belle; mais auſſi cruelle que belle. Un Cavalier Caſtillan, qui l'aimoit inutilement, prit la reſolution de partir un matin ſans rien dire, & d'aller voyager juſqu'à ce qu'il fût guéri de ſon inutile paſſion. Un Sylphe trouvant la belle à ſon gré, fut d'avis de prendre ce tems, & s'armant de tout ce qu'un des nôtres lui aprit pour ſe défendre des traverſes, que le Diable,

envieux de son bonheur, eût pû lui uſciter ; il va voir la Demoiſelle ſous la orme de l'amant éloigné : il ſe plaint, l ſoupire, il eſt rebuté. Il preſſe, il ollicite, il perſevere : après pluſieurs nois il touche, il ſe fait aimer, il ersuade, & enfin il eſt heureux. Il aît de leur amour un fils dont la naiſ- ance eſt ſecrete, & ignorée des pa- ens par l'adreſſe de l'amant aërien. L'amour continuë, & il eſt béni d'u- ne deuxième groſſeſſe. Cependant le Cavalier guéri par l'abſence, revient à Seville, & impatient de revoir ſon inhumaine, va au plus vîte lui dire, qu'enfin il eſt en état de ne plus lui dé- plaire, & qu'il vient lui annoncer qu'il ne l'aime plus.

Imaginez, s'il vous plaît, l'étonne- ment de la fille, ſa reponſe, ſes pleurs, ſes reproches, & tout leur dialogue

ſurprenant. Elle lui ſoutient qu'elle l'
rendu heureux : il le nie ; que leur en
fant commun eſt en tel lieu, qu'il e
pere d'un autre qu'elle porte. Il s'ob
ſtine à deſavoüer. Elle ſe deſole, s'a
rache les cheveux : les parens accou
rent à ſes cris ; l'amante deſeſperé
continuë ſes plaintes & ſes invectives
on vérifie que le Gentilhomme éto
abſent depuis deux ans ; on cherch
le premier enfant : on le trouve, &
ſecond naquit en ſon terme.

Et l'amant aërien, interrompis-je
quel perſonnage joüoit-il durant to
cela ? Je vois bien, repondit le Con
te, que vous trouvez mauvais qu
ait abandonné ſa Maîtreſſe à la rigue
des parens, ou à la fureur des Inqu
ſiteurs ; mais il avoit une raiſon de
plaindre d'elle : elle n'étoit pas aſſ
devote ; car quand ces Meſſieurs

ont immortalisés, ils travaillent se-
ieusement, & vivent fort saintement
our ne point perdre le droit qu'ils
iennent d'acquérir à la possession du
ouverain bien. Ainsi ils veulent que
a personne, à laquelle ils se sont al-
iés, vive avec une innocence exem-
laire, comme on voit dans cette fa-
neuse avanture d'un jeune Seigneur
le Baviere.

Il étoit inconsolable de la mort de
a femme, qu'il aimoit passionnément.
Une Sylphide fut conseillée par un de
os Sages de prendre la figure de cette
emme; elle le crût, & s'alla presen-
er au jeune homme affligé, disant que
Dieu l'avoit ressuscitée pour le conso-
er de son extrême affliction. Ils vé-
curent ensemble plusieurs années, &
firent de très beaux enfans. Mais le
jeune Seigneur n'étoit pas assez hom-

me de bien pour retenir la sage Syl
phide ; il juroit & disoit des parole
malhonnêtes. Elle l'avertit souvent
mais voyant que ses remontrances é
toient inutiles, elle disparut un jour
& ne lui laissa que ses juppes & le re
pentir de n'avoir pas voulu suivre se
saints conseils. Ainsi vous voyez, mo
fils, que les Sylphes ont quelquefoi
raison de disparoître ; & vous voye
que le Diable ne peut empêcher, no
plus que les fantasques caprices de vc
Theologiens, que les Peuples des El
mens ne travaillent avec succès à leu
immortalité quand ils seront secouru
par quelqu'un de nos Sages.

Mais en bonne foi, Monsieur, re
pris-je, êtes vous persuadé que le D
mon soit si grand ennemi de ces subo
neurs de Demoiselles ? Ennemi mo
tel, dit le Comte, surtout des Nym

phes

phes, des Sylphes & des Salamandres. Car pour les Gnomes, il ne les haït pas si fort; parce que, comme je crois vous avoir apris, ces Gnomes effrayés des hurlemens des Diables, qu'ils entendent dans le centre de la terre, aiment mieux demeurer mortels, que courir risque d'être ainsi tourmentés, s'ils acquéroient l'immortalité. De là vient que ces Gnomes & les Demons, leurs voisins, ont assez de commerce. Ceux-ci persuadent aux Gnomes, naturellement très amis de l'homme, que c'est lui rendre un fort grand service, & le delivrer d'un grand péril que de l'obliger de renoncer à son immortalité. Ils s'engagent pour cela de fournir à celui à qui ils peuvent persuader cette renonciation, tout l'argent qu'il demande; de détourner les dangers qui pourroient menacer sa

vie durant certain tems, ou telle autre condition qu'il plaît à celui qui fait ce malheureux pacte : ainsi le Diable, le méchant qu'il est, par l'entremise de ce Gnome, fait devenir mortelle l'ame de cet homme, & la prive du droit de la vie éternelle.

Comment, Monsieur, m'écriai-je, ces pactes, à votre avis, desquels les Demonographes racontent tant d'exemples, ne se font point avec le Demon ? Non surement, reprit le Comte. Le Prince du monde n'a-t-il pas été chassé dehors ? N'est-il pas renfermé ? N'est-il pas lié ? N'est-il pas la terre maudite & damnée, qui est restée au fond de l'ouvrage du suprême & Archetype distillateur ? Peut-il monter dans la region de la lumiere, & y répandre ses ténébres concentrées ? Il ne peut rien contre l'homme. Il n

peut qu'inspirer aux Gnomes, qui sont ses voisins, de venir faire ces propositions à ceux d'entre les hommes, qu'il craint le plus qui soient sauvés, afin que leur ame meure avec le corps.

Et selon vous, ajoûtai-je, ces ames meurent? Elles meurent, mon enfant, repondit-il. Et ceux qui font ces pactes-là ne sont point damnés, poursuivis-je? Ils ne le peuvent être, dit-il; car leur ame meurt avec le corps. Ils sont donc quittes à bon marché, repris-je, & ils sont bien legerement punis d'avoir fait un crime si énorme que de renoncer à leur Baptême, & à la mort du Seigneur.

Apellez-vous, repartit le Comte, être legérement puni que de rentrer dans les noirs abîmes du néant? Sçachez que c'est une plus grande peine que d'être damnés; qu'il y a encore un

reſte de miſericorde dans la juſtice que Dieu exerce contre les pecheurs dans l'Enfer; que c'eſt une grande grace de ne les point conſumer par le feu qui les brûle. Le néant eſt un plus grand mal que l'Enfer; c'eſt ce que les Sages prêchent aux Gnomes quand ils les aſſemblent, pour leur faire entendre quel tort ils ſe font de preferer la mort à l'immortalité, & le néant à l'eſperance de l'éternité bien-heureuſe, qu'ils ſeroient en droit de poſſeder, s'ils s'allioient aux hommes ſans exiger d'eux ces renonciations criminelles. Quelques-uns nous croyent, & nous les marions à nos filles.

Vous évangeliſez donc les Peuples ſouterrains, Monſieur, lui dis-je? Pourquoi non, reprit-il? Nous ſommes leurs Docteurs auſſi-bien que des Peuples du feu, de l'air, & de l'eau;

& la charité Philoſophique ſe repand ndifferemment ſur tous ces enfans de Dieu. Comme ils ſont plus ſubtils & plus éclairés que le commun des hommes, ils ſont plus dociles & plus capables de diſcipline, & ils écoutent les vérités divines avec un reſpect qui nous avit.

Il doit être en effet raviſſant, m'écriai-je en riant, de voir un Cabaliſte n chaire prôner à tous ces Meſſieurs-à. Vous en aurez le plaiſir, mon fils, uand vous voudrez, dit le Comte, , ſi vous le deſirez, je les aſſemble-ai dès ce ſoir, & je les prêcherai ſur e minuit. Sur le minuit, me récriai-e, j'ai oüi dire que c'eſt là l'heure du Sabath. Le Comte ſe prit à rire; vous me faites ſouvenir là, dit-il, de tou-es les folies que les Demonographes racontent ſur ce chapitre de leur ima-

ginaire Sabath. Je voudrois bien, pour la rareté du fait, que vous les cruſſiez auſſi. Ha! pour les contes du Sabath repris-je, je vous aſſure que je n'en crois pas un.

Vous faites bien, mon fils, dit-il car, encore une fois, le Diable n'a pas la puiſſance de ſe joüer ainſi du genre humain, ni de pactiſer avec les hommes : moins encore de s'en faire adorer, comme le croyent les Inquiſiteurs. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire ; c'eſt que les Sages, comme je viens de vous dire, aſſemblent les Habitans des Elémens, pour leur prêcher leurs myſteres & leur morale ; & comme il arrive ordinairement que quelque Gnome revient de ſon erreur groſſiere, comprend les horreurs du néant, & conſent qu'on l'immortaliſe : on lui donne une fille, on le ma-

rie, la nôce se célébre avec toute la réjoüissance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce sont là ces danses & ces cris de joye qu'Aristote dit qu'on entendoit dans certaines Isles, où pourtant on ne voyoit personne. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces Peuples souterrains; à sa premiere semonce Sabasius, le plus ancien des Gnomes, fut immortalisé : & c'est de ce Sabasius qu'a pris son nom cette assemblée, dans laquelle les Sages lui ont adressé la parole tant qu'il a vécu, comme il paroît dans les Hymnes du divin Orphée. Les ignorans ont confondu les choses, & ont pris occasion de faire là-dessus mille contes impertinens, & de décrier une assemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du Souverain Estre.

Je n'eusse jamais imaginé, lui dis-je, que le Sabath fût une assemblée de devotion. C'en est pourtant une, repartit-il, très sainte & très Cabalistique; ce que le monde ne se persuaderoit pas facilement. Mais tel est l'aveuglement deplorable de ce siécle injuste; on s'entête d'un bruit populaire, & on ne veut point être détrompé. Les Sages ont beau dire, les sots en sont plûtôt crus. Un Philosophe a beau montrer à l'œil la fausseté des chimeres que l'on s'est forgées, & donner des preuves manifestes du contraire quelque expérience & quelque solide raisonnement qu'il ait employé, s'il vient un homme à chaperon qui s'inscrive en faux, l'experience & la demonstration n'ont plus de force, & il n'est plus au pouvoir de la vérité de rétablir son empire. On en croit plus à ce

haperon qu'à ſes propres yeux. Il y a u dans votre France une preuve mémorable de cet entêtement populaire.

Le fameux Cabaliſte Zedechias ſe nit dans l'eſprit, ſous le regne de vore Pepin, de convaincre le monde que les Elémens ſont habités par tous es Peuples dont je vous ai décrit la ature. L'expédient dont il s'aviſa, ut de conſeiller aux Sylphes de ſe nontrer en l'air à tout le monde; ils e firent avec magnificence: on voyoit ans les airs ces creatures admirables n forme humaine, tantôt rangées en ataille, marchant en bon ordre, ou e tenant ſous les armes, ou campées ous des pavillons ſuperbes: tantôt ſur les Navires aëriens d'une ſtructure admirable, dont la flotte volante voguoit au gré des Zephirs. Qu'arriva-il? Penſez-vous que ce ſiécle igno-

rant s'avisât de raisonner sur la natu
re de ces spectacles merveilleux ? L
Peuple crût d'abord que c'étoit de
Sorciers qui s'étoient emparés de l'ai
pour y exciter des orages, & pou
faire grêler sur les moissons. Les Sça
vans, Theologiens & Jurisconsulte
furent bien-tôt de l'avis du peuple : le
Empereurs le crurent aussi, & cett
ridicule chimere alla si avant, que l
sage Charlemagne, & après lui Loü
le Debonnaire, imposerent de griéve
peines à tous ces pretendus Tyrans d
l'air. Voyez cela dans le premier cha
pitre des Capitulaires de ces deux Em
pereurs.

Les Sylphes, voyant le Peuple, le
Pedans, & les Têtes couronnées mê
me se gendarmer ainsi contr'eux, r
solurent, pour faire perdre cette mau
vaise opinion qu'on avoit de leur flo

innocente, d'enlever des hommes
e toutes parts, de leur faire voir leurs
elles femmes, leur republique, &
ur gouvernement, & puis les remet-
e à terre en divers endroits du mon-
e. Ils le firent comme ils l'avoient
rojetté. Le peuple, qui voyoit def-
endre ces hommes, y accouroit de
outes parts, prevenu que c'étoit des
orciers qui se detachoient de leurs
ompagnons pour venir jetter des ve-
ins sur les fruits & dans les fontai-
es, suivant la fureur qu'inspirent de
lles imaginations, entraînoit ces in-
ocens au supplice. Il est incroyable
uel grand nombre il en fit perir par
eau & par le feu dans tout ce Royau-
ne.

Il arriva qu'un jour entr'autres, on
it à Lyon descendre de ces Navires
ériens, trois hommes & une femme;

toute la Ville s'assemble alentour, cri
qu'ils sont Magiciens, & que Gri
moald, Duc de Bennevent, ennem
de Charlemagne, les envoye pour per
dre les moissons des François. Le
quatre innocens ont beau dire, pou
leur justification, qu'ils sont du païs
même; qu'ils ont été enlevés depui
peu par des hommes miraculeux, qu
leur ont fait voir des merveilles inoüie
& les ont priés d'en faire le recit. L
peuple entêté n'écoute point leur dé
fense, & il alloit les jetter dans le feu
quand le bon-homme Agobard, Evê
que de Lyon, qui avoit aquis beau
coup d'autorité étant Moine dans cett
Ville, accourut au bruit, & ayant oü
l'accusation du peuple, & la défens
des accusés, prononça gravement qu
l'une & l'autre étoient fausses. Qu'i
n'étoit pas vrai que ces hommes fus

sen

ſent deſcendus de l'air, & que ce qu'ils diſoient y avoir vû, étoit impoſſible.

Le peuple crut plus à ce que diſoit ſon bon pere Agobard qu'à ſes propres yeux, s'apaiſa, donna la liberté aux quatre Ambaſſadeurs des Sylphes, & reçût avec admiration le Livre qu'Agobard écrivit pour confirmer la ſentence qu'il avoit donnée : ainſi le témoignage de ces quatre témoins fut rendu vain.

Cependant, comme ils échaperent au ſupplice, ils furent libres de raconter ce qu'ils avoient vû : ce qui ne fut pas tout-à-fait ſans fruit ; car, s'il vous en ſouvient bien, le ſiécle de Charlemagne fut fécond en hommes héroïques ; ce qui marque que la femme, qui avoit été chez les Sylphes, trouva créance parmi les Dames de ce tems-

là, & que, par la grace de Dieu, beaucoup de Sylphes s'immortaliſerent. Pluſieurs Sylphides auſſi devinrent immortelles par le recit que ces trois hommes firent de leur beauté; ce qui obligea les gens de ce tems-là de s'apliquer un peu à la Philoſophie; & de là ſont venuës toutes ces Hiſtoires des Fées que vous trouvez dans les legendes amoureuſes du ſiécle de Charlemagne & des ſuivans. Toutes ces Fées pretenduës n'étoient que Sylphides & Nymphes. Avez-vous lû ces Hiſtoires des Heros & des Fées? Non, Monſieur, lui dis-je.

J'en ſuis fâché, reprit-il; car elles vous euſſent donné quelqu'idée de l'état auquel les Sages ont reſolu de reduire un jour le monde. Ces hommes héroïques, ces amours des Nymphes, ces voyages au Paradis terreſtre, ces Palais & ces bois enchantés, & tout

ce qu'on y voit de charmantes avantures : ce n'eſt qu'une petite idée de la vie que ménent les Sages, & de ce que le monde ſera quand ils y feront regner la Sageſſe. On n'y verra que des Heros, le moindre de nos enfans ſera de la force de Zoroaſtre, Apollonius, ou Melchiſedech, & la pluſpart ſeront auſſi accomplis que les enfans qu'Adam eût eus d'Eve s'il n'eût point peché avec elle.

Ne m'avez-vous pas dit, Monſieur, interrompis-je, que Dieu ne vouloit pas qu'Adam & Eve euſſent des enfans, qu'Adam ne devoit toucher qu'aux Sylphides, & qu'Eve ne devoit penſer qu'à quelqu'un des Sylphes ou des Salamandres ? Il eſt vrai, dit le Comte, ils ne devoient pas faire des enfans par la voye qu'ils en firent. Votre Cabale, Monſieur, con-

tinuai-je, donne donc quelque invention à l'homme & à la femme de faire des enfans autrement qu'à la methode ordinaire? Assurément, reprit-il. Hé, Monsieur, poursuivis-je, aprenez-la moi donc, je vous en prie. Vous ne la sçaurez pas d'aujourd'hui, s'il vous plaît, me dit-il en riant. Je veux vanger les Peuples des Elémens, de ce que vous avez eu tant de peine à vous détromper de leur pretenduë diablerie. Je ne doute pas que vous ne soyez maintenant revenu de vos terreurs paniques. Je vous laisse donc pour vous donner le loisir de mediter & de déliberer devant Dieu, à quelle espece de Substances Elémentaires il sera plus à propos, pour sa gloire & la vôtre, de faire part de votre immortalité.

Je m'en vais cependant me recuëillir un peu pour le discours que vous m'avez donné envie de faire cette nuit aux

Gnomes. Allez-vous, lui dis-je, leur expliquer quelque chapitre d'Averoës? Je crois, dit le Comte, qu'il y pourra bien entrer quelque chose de cela; car j'ai dessein de leur prêcher l'excellence de l'homme, pour les porter à en rechercher l'alliance. Et Averroës, après Aristote, a tenu deux choses qu'il sera bon que j'éclaircisse; l'une sur la Nature de l'entendement, & l'autre sur le souverain bien. Il dit qu'il n'y a qu'un seul entendement créé, qui est l'image de l'Incréé, & que cet unique entendement suffit pour tous les hommes; cela demande explication. Et pour le souverain bien, Averroës dit qu'il consiste dans la conversation des Anges; ce qui n'est pas assez Cabalistique; car l'homme, dès cette vie, peut, & est créé pour joüir de Dieu, comme vous entendrez un jour

& comme vous éprouverez, quand vous ſerez au rang des Sages.

Ainſi finit l'entretien du Comte de Gabalis. Il revint le lendemain, & me porta le diſcours qu'il avoit fait aux Peuples ſouterrains; il eſt merveilleux! Je le donnerois avec la ſuite des Entretiens qu'une Vicomteſſe & moi avons eus avec ce Grand homme, ſi j'étois ſûr que tous mes Lecteurs euſſent l'eſprit droit, & ne trouvaſſent pas mauvais que je me divertiſſe aux dépens des fous. Si je vois qu'on veüille laiſſer faire à mon livre le bien qu'il eſt capable de produire; & qu'on ne me faſſe pas l'injuſtice de me ſoupçonner de vouloir donner credit aux Sciences ſecretes, ſous le pretexte de les tourner en ridicule; je continuërai à me réjoüir de Monſieur le Comte, & je pourrai donner bien-tôt un autre Tome.

LETTRE
A
MONSEIGNEUR***

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez toujours paru si ardent pour vos Amis, que j'ai crû que vous me pardonneriez la liberté que je prens en faveur du meilleur des miens, de vous suplier d'avoir pour lui la complaisance de vous faire lire son Livre. Je ne prétens pas vous engager par là à aucune des suites que mon Ami, l'Auteur, s'en promet peut-être; car Messieurs les Auteurs sont sujets à se faire des espérances. Je lui ai même assez dit que vous vous faites un grand point d'honneur de ne dire jamais que ce que vous pensez, & qu'il ne s'attende pas que vous alliez vous défaire d'une qualité si rare & si nouvelle à la Cour, pour dire, que son Livre est bon, si vous le trouvez méchant; mais ce que je desirerois de vous, MONSEIGNEUR, *& de quoi je vous prie*

très humblement ; c'est que vous ayez la bonté de décider un different que nous avons eu ensemble. Il ne falloit pas tant étudier, MONSEIGNEUR, & devenir un prodige de Science, si vous ne vouliez pas être exposé à être consulté préférablement aux Docteurs. Voici donc la dispute que j'ai avec mon Ami.

J'ai voulu l'obliger à changer entierement la forme de son Ouvrage. Ce tour plaisant qu'il lui a donné, ne me semble pas propre à son sujet. La Cabale, lui ai-je dit, est une Science serieuse, que beaucoup de mes Amis étudient serieusement : il falloit la refuter de même. Comme toutes ses erreurs sont sur les choses Divines, outre la difficulté qu'il y a de faire rire un honnête homme sur quelque sujet que ce soit: il est de plus très dangereux de railler en celui-ci, & il est fort à craindre que la devotion ne semble y être interessée. Il faut faire parler un Cabaliste comme un Saint, ou il joüe très mal son rôle ; & s'il parle en Saint, il impose aux esprits foibles par cette Sainteté aparente, & il persuade

lus ſes viſions que toute la plaiſanterie, u'on peut en faire, ne les refute.

Mon Ami repond à cela, avec cette pre-omption qu'ont les Auteurs quand ils defen-lent leurs Livres; Que ſi la Cabale eſt une Science ſerieuſe, c'eſt qu'il n'y a que des mé-ancoliques qui s'y adonnent; qu'ayant voulu l'abord eſſayer ſur ce ſujet le ſtile Dogma-ique, il s'étoit trouvé ſi ridicule lui-même de raiter ſerieuſement des ſottiſes, qu'il avoit ugé plus à propos de tourner ce ridicule con-re le Seigneur Comte de Gabalis. La Caba-e, dit-il, eſt du nombre de ces chimeres, qu'on utoriſe quand on les combat gravement, & u'on ne doit entreprendre de détruire qu'en ſe oüant. Comme il ſçait aſſez bien les Peres, l m'a allégué là-deſſus Tertulien. Vous, qui e ſçavez mieux que lui & moi, jugez, MONSEIGNEUR, *s'il l'a cité à faux,* Multa ſunt riſu digna revinci, ne gravi-ate adorentur. *Il dit que Tertulien dit ce eau mot contre les Valentiniens, qui étoient ne maniere de Cabaliſte très viſionnaire.*

Quant à la Devotion qui eſt preſque toujours de la partie en tout cet Ouvrage, c'eſt une néceſſité inévitable, dit-il, qu'un Cabaliſte parle de Dieu; mais ce qu'il y a d'heureux en ce ſujet-ci, c'eſt qu'il eſt d'une neceſſité encore plus inevitable, pour conſerver le caractere Cabaliſtique, de ne parler de Dieu, qu'avec un reſpect extrême; ainſi la Religion n'en peut recevoir aucune atteinte & les eſprits foibles le ſeront plus que le Seigneur de Gabalis, s'ils ſe laiſſent enchanter par cette devotion extravagante: ou ſi les railleries qu'on en fait, ne levent pas le charme.

Par ces raiſons, & par pluſieurs autres que je ne vous raporterai pas, MONSEIGNEUR, *parce que j'ai envie que vous ſoyez de mon avis, mon Ami prétend qu'il a dû écrire contre la Cabale en folâtrant. Mettez-nous d'accord, s'il vous plaît. Je maintiens qu'il ſeroit bon de proceder contre les Cabaliſtes, & contre toutes les Sciences ſecretes par de ſerieux & vigoureux argumens. Il dit que la verité eſt gaye de ſa nature, &*

elle a bien plus de puiſſance quand elle t : parce qu'un Ancien, que vous connoiſſez ns doute, dit en quelque lieu, dont vous ne anquerez pas de vous ſouvenir avec cette emoire ſi belle que Dieu vous a donnée, onvenit veritati ridere, quia lætans.

Il ajoûte que les Sciences ſecretes ſont dan- reuſes, ſi on ne les traite pas avec le tour il faut pour en inſpirer le mépris, pour en venter le ridicule myſtere, & pour détour- r le monde de perdre le tems à leur recher- e, en lui en aprenant le plus fin, & lui en iſant voir l'extravagance, Prononcez, ONSEIGNEUR, *voilà nos raiſons. Je cevrai votre deciſion avec ce reſpect que us ſçavez qui accompagne toujours l'ar- ur avec laquelle je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très humble & très obéïſſant ſerviteur,

REPONSE
A LA
LETTRE
DE MONSIEUR***

MONSIEUR,

J'ai lû le Comte de Gabalis, & j
vous tiendrai compte de l'amitié qu
vous m'avez faite de me l'envoye
Perſonne ne l'avoit encore vû ici; j'
été bien-aiſe de le lire des premiers
pour en faire une nouvelle à mes ami
Ils me ſçavent bon gré que je le leur ay
communiqué. Quoique nous l'ayo
lû & relû enſemble, ils ne ſont p
contens; c'eſt-à-dire, que vous m'e
envoyez encore une douzaine d'exem
plaires; ces Meſſieurs en veulent fai
une piéce de cabinet. Au reſte vo

me faites honneur d'un ſçavoir que je n'ai pas ; ſi j'ai lû quelques Livres, ç'a été pour voir les differentes opinions qu'ont les hommes, & non pour en garder quelqu'une ; car je ne tiens guére qu'à ce ſentiment, qu'à un petit nombre de verités près, toutes choſes ſont problématique. Ainſi je ſuis peu propre à décider ſur le diférent que vous avez avec votre Ami l'Auteur. Cependant, j'ai ſi peur que vous ne m'alliez faire la guerre, ſi je vous refuſe de dire ce que je penſe du Livre, que j'aime mieux vivre en ſureté, au hazard qu'il m'en coûte un jugement bon ou mauvais. Si je le fais bon, ce ſera miracle ; car vous ſçavez : *Omnis homo mendax* ; s'il eſt mauvais, vous ſerez cauſe que je l'aurai fait, & je me reſerve de le deſavoüer quand il me plaira. En tout cas, il ſera fait à l'ami, & je n'y

épargnerai ni bon sens, ni paroles avec ce que je vous raporterai que j'ai oüi dire à d'autres. Quand j'invitai la premiere fois mes Amis à la lecture du Comte de Gabalis, ils me dirent d'abord; bagatelle, bagatelle de votre Roman; laissez cela à vos laquais : lisons quelque Livre nouveau qui soit bien écrit. Lisez, Messieurs, leur dis-je en montrant le titre; *le Comte de Gabalis*, ou *Entretiens sur les Sciences secretes*. Ah vraiment, repartirent-ils, voilà qui ne parle plus Roman. C'est ici quelqu'un de nos Distillateurs qui a déchargé son imagination, dit le Marquis, que vous connoissez tant : il est serieux; sans doute, dit un autre; mais n'importe le Livre n'est pas gros. Je n'avois garde de m'y tromper; je leur promis qu'il les divertiroit. En effet, ils rirent plusieurs fois durant le premier Entretien

Celui qui lisoit alloit passer au second, quand le Marquis, qui est, ne lui en déplaise, un grand faiseur de Réflexions, le pria d'arrêter pour parler de ce qu'on venoit d'entendre. Il crût avoir compris le dessein de l'Auteur. Assurément, dit-il, voici un homme qui joüe les Cabalistes; il aura sçû qu'il y a un grand nombre de Grands Seigneurs, & d'autres personnes de tous Etats, entêtés de secrets, les uns d'une maniere & les autres d'une autre: peut-être aussi a-t-il eu la même maladie: Au moins je ne crois pas mal conjecturer, qu'il va faire découdre bien des Mistéres au Comte de Gabalis; & de la maniere qu'il a commencé de raconter, nous verrons une Comédie qui ne sera pas le pire. Je me recriai sur le mot de Comédie, & je dis au Marquis que je connoissois l'Auteur: j'entens,

me repartit-il, que l'Auteur veut mettre en étalage les Miſteres de la Cabale, & tourner en ridicules ceux qui ont la folie des ſecrets; pour cela il a pris le ſtile des Entretiens, & il me ſemble que le Comte de Gabalis commence de joüer merveilleuſement bien ſon rôle. Pour moi, je le reconnois pour un véritable Cabaliſte, & il me fait penſer que ſi j'étois venu au monde quelques années plûtôt, & que j'euſſe ſçû par mes lettres me concilier l'amitié de ce bon Cabaliſte Suiſſe Paracelſe, comme les Cabaliſtes ſont tous gens genereux; celui-ci n'auroit pas manqué de me venir voir en Bourgogne, & ſelon toutes les aparences, il m'auroit ſalué gravement en langue Françoiſe & en accent étranger, à peu près dans les termes du Comte de Gabalis. La nouveauté du compliment m'auroit peut-être ſur-

pris; mais pour peu que j'eusse marqué de disposition à l'entendre, il m'auroit promis merveilles. Nous verrons, poursuivit le Marquis, ce que l'Auteur prendra de son Comte; mais je n'espére pas d'être fort sçavant à la fin du Livre. Tous les diseurs de secrets sont, comme lui, magnifiques en paroles, & après avoir demandé mille fois discrétion & fidélité pour ce qu'ils ont à dire, on n'aprend à la fin que des secrets vuides, seulement propres à repaître des imaginations vigoureuses & spacieuses; fou qui s'y laisse prendre, & plus fou qui dépense son bien à chercher ce qu'il ne trouvera jamais. Il manquoit à Moliere une Comédie de Cabalistes. Et je souhaite, poursuivit-il en s'adressant à moi, que votre Ami l'Auteur se soit aussi bien connu en Caractéres, il pourra beaucoup contribuer à abréger

le Catalogue des fous ; Mais encore, Monsieur, me dit-il, peut-on aprendre le nom de l'Auteur : nous pourrions peut-être mieux juger du Livre ? Les autres se joignirent à Monsieur le Marquis ; ils me firent tous la même demande. Je m'en deffendis jusqu'à ce qu'ils eussent vû tous les Entretiens, & je leur demandai à mon tour un jugement desintereſſé pour mon Ami. On reprit le Livre, & on ne discontinua guéres qu'on ne l'eût tout lû. Ils en étoient charmés, & le Marquis ne manqua pas de s'écrier que ses conjectures se trouvoient véritables : il soutint de plus, que c'étoit là le tour qu'il falloit prendre pour joüer les Cabalistes, de faire venir sur la Scène un de l'espéce qui demêle bien ses imaginations. La Catastrophe est que tous ceux qui ressemblent à cet homme sont ridicu-

les comme lui. Cependant un de ces Messieurs fût de votre sentiment pour le stile serieux, il porta à peu près vos raisons. Pour moi, je suis pour l'Auteur, & je tiens qu'un homme d'esprit qui parlera serieusement des chimeres d'un Visionnaire, imposera toujours à beaucoup de gens en faveur des chimeres : & loin qu'il puisse les ruiner par une maniere grave, plus les raisons qu'il portera seront subtiles & fortes, plus elles serviront à faire croire que celui qu'il combat avoit des raisons aussi & qu'elles sont bonnes, puisqu'un homme d'esprit les entreprend de toute sa force. Vous le sçavez; il est peu de gens d'esprit, & de ceux-là, il n'en est presque point, qui dans la contestation de deux personnes, veüillent se donner la peine d'examiner serieusement qui des deux a raison : outre que

l'on a un panchant horrible à favoriſer le parti de ceux qui nous fourniſſent des doutes ſur la Religion & ſur les autres vérités qui nous intéreſſent beaucoup. Au moins, je ne doute pas que le Comte de Gabalis n'eût perſuadé beaucoup de gens, ſi l'Auteur lui eût repondu, comme il le pouvoit, à toutes ces imaginations fantaſtiques; au lieu qu'il n'y aura que des gens faits comme lui, qui croiront à ces Peuples Elémentaires & qui leur attribuëront tous ces effets qu'il raporte. Vous auriez ri, ſi vous aviez entendu l'impertinence qu'un Medecin me dit l'autre jour ſur ce que le Comte de Gabalis dit, que Dieu vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'eſt. Je lui paſſerois volontiers, me dit ce Docteur d'un ton grave, qu'Eve & toute autre femme auroit pû faire des en-

ans ſans que les hommes les euſſent ouchées ; Car je conçois facilement que puiſque *fit generatio per ovum*, comme nous le voyons dans toutes les femmes que nous diſſéquons, on pourroit compoſer un breuvage pour faire prendre à la femme, qui feroit deſcendre l'œuf dans la Matrice, & l'y conſerveroit tout de même que la matiere qui la rend féconde. Je l'empêchai d'expliquer plus avant ſa ſottiſe, & je vous reponds qu'il ne la débita pas impunément. Vous auriez pitié peut-être des gens, qui, comme ce Medecin, chercheroient des raiſons pour juſtifier des chimeres ; mais moi, je crois qu'on ne ſçauroit aſſez les mortifier. Ce ſont ordinairement gens pleins d'orgueïl, qui ſe piquent de rendre raiſon de toutes choſes, & qui apuyeront même, pour faire valoir leur eſprit, les

opinions les plus absurdes. Il est vrai qu'ils sont déja bien punis de ne se repaître que de chimères ; mais il y a toujours de la charité de leur faire bien sentir le ridicule de leurs visions. Il faut que je vous confesse que je ne sçaurois, sans éclater de rire, ou me mettre furieusement en colere, entendre des personnes qui cherchent à se confirmer & à s'assurer dans les sentimens du Comte de Gabalis ; si je dissimule c'est pour les pousser à bout, & pour voir jusqu'où va l'étenduë de leur imagination. Je n'en ai pas trouvé qui prît pour vérités tout ce qu'on lit dans les Entretiens : les uns en vouloient seulement aux Sylphes, & croyoient véritable leur commerce avec les hommes ; les autres souhaitoient avoir de la poudre solaire de Paracelse ; d'autres plus timides, en demeuroient seule-

ment au doute, si les Oracles & les exemples de l'Ecriture qui sont raportés étoient bien expliqués par le Comte de Gabalis. Le Medecin ne me parut pas donner dans ces visions. Mais quand je lui entendis dire sa sottise, il me souvint de ce qui m'arriva en une rencontre que j'allai mener un de mes Amis de Province voir les Fous des Petites Maisons; vous sçavez que les Provinciaux sont curieux de voir tout. Un homme d'assez bonne mine nous vint recevoir à l'entrée, quand il eût apris pourquoi nous venions, il nous voulut mener par tous les endroits, & à chacun il nous faisoit l'histoire de la folie de chaque fou : il continua ainsi avec toutes les aparences qu'il avoit le bon sens. A la derniere Chambre qui nous restoit à voir; Messieurs, voilà, nous dit-il, un fou qui croit être Jesus-

Christ : il faut qu'il soit bien fou pour le croire ; car moi, qui suis le Pere Eternel, je n'ai point de Fils comme lui. Ah ! ma foi, me dit alors le Provincial, cet homme a aussi sa folie ; j'en dis de même au Medecin : vous condamnez un tel & un tel de folie ; mais au bout je vois la vôtre. Mais vous, Monsieur que penserez-vous de ceux qui attendent avec impatience le second volume des Entretiens ? Plusieurs, qui ne sçavent pas les liaisons que j'ai avec l'Abbé de Villars, ni qu'il soit Auteur du Livre, m'ont assuré qu'on verroit bien-tôt paroître la suite du Comte de Gabalis, & un de nos Conseillers après m'avoir dit qu'on parloit de censurer les Entretiens & de les deffendre, ajoûta en bon Politique que si cela étoit, l'Auteur ne balanceroit plus à publier tous ses secrets. A votre avis,

Cor

Conseiller n'avoit-il pas aussi sa folie d'attendre de nouveaux secrets. Je ne lui répondis rien ; mais je lui ai souhaité depuis, que quelque Italien lui vint escroquer sa bourse en lui promettant des secrets. Ce n'est pas que je ne croye que le Comte de Gabalis aura mille fois plus de vogue si on le défend que si on lui laissoit son sort. Mes baises-mains à Monsieur l'Abbé. Adieu, je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéïssant Serviteur.

LES GENIES ASSISTANS.

LA mort du Maréchal de Schomberg, qui affligea toute l'Angleterre, fut un sujet de déſeſpoir pour moi, & le coup funeſte qui lui ôta la vie, me ravit en même tems un Pere, un Protecteur, & un Ami, que je trouvois heureuſement aſſemblés en ſa Perſonne. J'avois jetté les fondemens de cette grande union dans le Brandebourg, où des motifs tous differens nous avoient conduits. Mr. de Schomberg y étoit venu chercher la liberté de ſa Religion qu'il

n'avoit pû trouver en France, ni en Portugal ; & je m'y étois rendu pour me dérober à la fureur d'un Miniſtre d'Etat, ennemi de ma Famille, qui m'avoit ruiné entiérement dans l'eſprit du Roi par de fauſſes accuſations, dont la moins noire étoit, que j'avois favoriſé l'opiniâtreté des Huguenots du Languedoc, au lieu d'employer efficacement les Troupes qui avoient ordre de les convertir. Je ne ſçai ſi le caractére d'étranger & d'exilé, qui établiſſoit quelque conformité dans notre deſtinée, ou plûtôt celui de victime d'une Religion pour laquelle il avoit un attachement ſi ferme, & qui, quoiqu'elle ne fût pas la mienne, avoit pourtant donné lieu à mes malheurs, faiſoit pancher ſon cœur à me vouloir du bien. Mais il eſt vrai qu'il eût pour moi toute la conſidération & toute la

tendresse imaginable. Je ne mangeois que chez lui, il me mettoit de toutes les parties, & je fus de tous les voyages qu'il fit en Hollande, sans avoir néanmoins jamais pénétré le mystére de ses Négociations. Il me fut impossible de resister à la tentation de passer la mer avec lui, à la suite du Prince d'Orange, qui fut apellé par les Anglois, pour les delivrer du despotisme naissant de son Beau-Pere. J'aurois pû avoir, par son crédit, de grands Emplois dans cet Etat; mais l'amour de ma Patrie l'emportant sur l'ambition, je me contentai d'être spectateur d'une Tragédie, dont le dénouëment a surpris tout l'Univers.

Le Parti du Prince d'Orange ayant prévalu, & toute la Nation ayant plié, de gré ou de force, sous l'effort de ses Armes, il les porta dans l'Irlande pour

reduire des Sujets rebelles, auxquels on donnoit, à juſte titre, le nom de revoltés. La fortune, qui l'avoit accompagné juſques-là, ne trouva pas à propos de l'abandonner dans cette expédition. Elle le rendit Victorieux de tous ces Peuples. Mais le Maréchal de Schomberg, qui commandoit ſon Armée, paya de ſon ſang & de ſa vie, le gain d'une bataille livrée avec autant de bravoure que de juſtice. Sa mort fut un coup de tonnerre qui m'aſſomma. Je voulois le ſuivre en l'autre monde, & ma douleur m'y eût certainement envoyé, ſans le ſecours & les ſages conſeils d'un Gentilhomme Irlandois, qui eût l'honnêteté de m'entraîner chez lui. Sa Maiſon ſembloit faite exprès pour un homme affligé; elle étoit ſituée dans la partie la plus reculée de ce Royaume, dans un endroit

ſolitaire & traverſé d'Etangs, de Bois & de Prairies. On n'y voyoit ni or, ni argent, ni tableaux, ni architecture délicate ; mais tout y étoit commode, propre & bien entendu, & tous les Apartemens ne laiſſoient pas de preſenter dans leur ſimplicité un objet très agréable à la vûë Je fus reçû avec tout l'accuëil poſſible dans cette Maiſon. J'avois eu le bonheur de rendre un ſervice conſidérable à ce Gentilhomme, & il s'étoit conſervé, à ma ſollicitation & par le crédit du feu Maréchal, les biens qu'il poſſedoit en Irlande, & que la Catholicité alloit faire confiſquer. La reconnoiſſance le fit entrer dans mon affliction ; il prevint ſa Famille ſur l'obligation qu'il m'avoit, & ſur le triſte état de mon cœur : tellement qu'à mon arrivée, je trouvai des perſonnes déja attendries, &

qui mêloient leurs larmes avec les miennes. On ne négligea rien de ce qui pouvoit me consoler. Je n'étois pas encore susceptible de consolation. Mon mal me paroissoit incurable, & tous ces remédes offerts ne servoient qu'à l'aigrir. J'éprouvai bien-tôt que la force du cœur humain ne va pas jusqu'à suporter long-tems une tristesse violente, & qu'il faut que nous finissions ou qu'elle finisse. J'avois déja passé deux mois à verser des pleurs, à fuir les hommes, à ne chercher que les lieux sombres & les objets affreux, lorsque ma raison s'excita comme d'un profond sommeil, & ayant aperçû le désordre où l'excès de ma douleur avoit jetté toutes mes facultés, le trouble de mon esprit & la langueur de mon corps; elle me fit comprendre que nos inquiétudes sont inutiles aux

morts, & que leur repos ne s'établit pas sur la ruine de celui des vivans, mais seulement sur la ferveur de nos priéres, quand ils ont mérité d'en recueïllir le fruit.

Je parus moins farouche; la Compagnie de mon Hôte me devint plus supportable, & nous nous trouvions quelque fois ensemble dans sa petite Bibliothéque qui étoit fournie de Livres très rares. Il sçavoit beaucoup de choses & les sçavoit en honnête homme. De mon côté j'aimois ardemment l'étude & la lecture, & la pratique des gens de la Cour avoit assez humanisé tout ce que j'avois apris dans les Ecoles, lorsque l'on me destinoit pour l'Eglise; de sorte que nos conversations n'avoient rien de pédantesque, & que nous maniyons un propos de Philosophie ou de Critique avec le même

agrément & la même facilité qu'o raconte une Avanture galante. La cu rioſité étoit la paſſion dominante d mon Irlandois, & il s'adonnoit plu aux Sciences ſecrettes qu'à toutes le autres, quoiqu'il n'en ignorât aucune Mon panchant ne me conduiſoit pa là; mais j'en avois pourtant pris quel que teinture dans le Brandebourg chez un Juif qui m'avoit loüé un apar tement de ſa maiſon, & dont l'honnê teté étoit ſi grande, qu'il me confio la clef d'un Cabinet, où il avoit nom bre de Volumes conſacrés à l'Uſage & aux myſteres de la Cabale; M. Schits c'eſt le nom de mon Gentilhomme vouloit m'en montrer un de ce carac tere, & nos yeux le cherchant dans le tablettes de ſa Bibliothéque, nous n fûmes pas aſſez heureux pour le dé couvrir. Mais en récompenſe j'en dé

errai un qui donna lieu à une longue
onverſation. C'étoit l'Ouvrage d'un
Anglois profond. Il avoit pour Titre;
De Medio Statu Animarum.
e compris d'abord qu'il pouvoit trai-
er du Purgatoire, & je ne me trompai
as. Je demandai à Mr. Schits, s'il y
toit fait mention du Purgatoire de St.
Patrice. Il ſe prit à rire, & me repondit
ue non. Je m'informai à lui ce qu'il en
enſoit, & ſi cette opinion, qui étoit
riginaire de ſon Pays, y duroit en-
ore. Il me repliqua qu'elle avoit cours
armi le Peuple; mais que les hon-
êtes gens l'avoient toujours regardée
omme une fable inventée par des
Moines, qui avoient trouvé le ſecret de
'engraiſſer des illuſions & de la crédu-
ité des ſots. L'Abbaye de ces Charla-
ans, ajoûta-t-il, n'eſt pas fort éloignée
l'une de mes terres, mes Vaſſaux y

portant leurs offrandes comme les au
tres. On y voit une affluence extrê
me de Pélerins de tous Pays, parm
lesquels il s'en trouve d'assez fous pou
vouloir entreprendre le voyage de c
Purgatoire prétendu ; on leur en ôt
bien-tôt l'envie par les descriptions ef
frayantes qu'on leur en fait, & part
culiérement par l'idée des préparatif
qu'on leur impose, & des dangers qu
en suivent l'exécution. On les condu
avec cérémonie jusqu'à la porte d'un
grotte profonde & ténébreuse, & per
dant qu'à genoux & tremblans, il
font les priéres prescrites, les Moine
s'insinuent dans le fond de la grotte pa
des souterrains, & y font entendre de
gémissemens horribles & des coup
de tonnerre capables d'épouvanter le
plus résolus. Les Pélerins se retiren
pleins d'effroi ; mais leur bourse y de

eure immanquablement : car atten-
is & touchés, comme ils le ſont, ils
onnent juſqu'au dernier ſol, pour faire
ulager les ames de leurs parens, qu'ils
oyent detenuës dans ces cachots
mbraſés. Il n'en faut pas davantage,
pris-je, pour me délivrer de la ten-
tion de m'acheminer en ces quar-
ers-là ; il eſt aſſez de dupes ſans moi,
d'ailleurs, je ne crois pas que ces
Ioines ſe puiſſent beaucoup enrichir
es offrandes d'un Avanturier. Je m'é-
ois pourtant propoſé de conſumer en
etits Pélerinages, le tems que le Prin-
e d'Orange mettra à finir ſa Campa-
ne. Je vous conſeille, me dit Mr.
chits, d'en attendre la fin chez moi,
ous ferons notre poſſible pour vous
deſennuyer, & ſi nos ſoins ne ſuffi-
nt pas pour cela, nous y employerons
eux de nos Voiſins. Il y a dans cette

Province un homme tout-à-fait ex
traordinaire par ſa figure, par ſes ta
lens, & par ſa maniere de vivre. I
connoît le génie de toutes les Cours
& je crois qu'il les a frequentées. J
ſerois fâché que vous ſortiſſiez de ce
te contrée ſans avoir le plaiſir de l
voir & de l'entretenir; j'aurois l'hor
neur de vous accompagner juſque
chez lui, ſi la goutte ne me tenoit pa
ſi fort; elle s'eſt éveillée cette nuit, &
j'en reſſens déja la violence dans un g
nou. Mais que cela ne vous inquiett
point, je vous donnerai de bons gui
des pour vous y conduire L'homme
dont je vous parle, s'eſt fait une lo
de recevoir rarement des viſites; vou
êtes naturellement ſi engageant qu
je vous ſuis caution que la vôtre lu
ſera très agréable. Je vous ai déja di
que c'eſt un homme extraordinaire; l

pe

peu de Commerce qu'il a avec le reſte du monde fait qu'on ignore le lieu de ſa naiſſance, & encore plus ſa Religion : ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il a une ſi haute idée de la Divinité, qu'il ne s'en exprime jamais qu'avec un reſpect très profond, & qu'il attribuë aux noms qu'il lui donne des vertus & des effets qui paſſent l'imagination. Le menu Peuple, qui juge toujours folement de tout ce qu'il ne connoît pas, en raconte des choſes ſurprenantes. Il aſſure, comme une vérité, qu'il a paſſé deux cent ans dans cet Hermitage, ſans qu'on l'ait vû manger ni vieillir ; qu'il eſt également inſtruit de l'avenir & du paſſé, & qu'enfin il a autant de facilité à communiquer avec les Habitans de l'autre monde, qu'il témoigne de repugnance à s'entretenir avec les hôtes de celui-ci. Je ne lui ai parlé que deux fois

en ma vie, & il m'a paru que le Ciel l'a doüé d'une grande tranquillité d'ame, & d'une santé très vigoureuse. Il a des clartés de tout; mais son fort est la connoissance des Sciences secrettes, qu'il posséde dans la perfection, & que peut-être il a acquise dans les voyages: car certainement il en a fait plusieurs, & je sçai de lui-même que sa solitude a eu de longs intervalles. Si vous pouvez vous captiver pendant quelques heures, pour mettre dans votre mémoire une ébauche des principes de cet art occulte, & une partie des termes qui lui sont propres, je suis persuadé qu'ils vous serviront de passe-port pour être admis à la participation de ses mysteres. S'il ne faut que cela, Monsieur, repliquai-je, je puis partir dès l'heure même; je suis parfaitement instruit du jargon des Cabalistes, & mon Juif de

Berlin, qui avoit le goût rabinique, m'en a ſi bien expliqué les principes, que moi-même je puis former des doutes aſſez ſpécieux à notre ſolitaire, pour lui faire croire que je m'y ſuis apliqué des tems infinis. Je ſçai les noms divins, ceux des intelligences, & le langage des Chymiſtes; je combine les Nombres à la Pithagoricienne, & je parlerois un mois entier des Conſtellations. En voilà trop, reprit Mr. Schits, vous pouvez partir quand il vous plaira; ſouvenez-vous au moins d'être docile & de paroître confiant, oubliez les airs Cavaliers; la modeſtie & la ſimplicité vous rendront de bons offices: Je vais ordonner les préparatifs de votre voyage, on vous munira de bonnes proviſions, ſans examiner ſi elles vous ſont néceſſaires; car, à vous dire le vrai, votre dou-

leur vous a tellement formé à l'abſtinence des Philoſophes, que l'on ne ſçait pas encore chez moi, ſi vous ſçavez manger.

Je remerciai Mr. Schits de ſes ſoins obligeans, & ne ſongeai plus qu'à mon départ. Le domeſtique qu'il me donna pour guide, fut effrayé de mon deſſein, & pour me le faire abandonner, il dit en ſecret à mon valet de Chambre, que ſon Maître lui commandoit de me mener au Diable, que cet homme, que nous allions voir, étoit le directeur du ſabat, & qu'il avoit bien plus de communication avec l'enfer qu'avec la terre; il ajoûta à ce récit mille circonſtances prodigieuſes & capables d'étonner un eſprit foible & crédule : je ris de ſon extravagance, & partis ſur le champ.

En mon chemin je roulois dans ma

tête mille pensées differentes, & mon cœur se trouvoit partagé entre la crainte & l'esperance; tantôt j'appréhendois que le caprice & la bisarrerie, qui sont presque toujours inséparables des solitaires, ne rendissent mes pas inutiles: tantôt j'écoutois agréablement certain pressentiment intérieur qui me promettoit un accuëil agréable & favorable; & enfin, ce pressentiment prévalant sur mes deffiances, je m'occupois sérieusement de toutes les choses que je devois proposer à notre Philosophe. Les Compagnons de mon voyage me voyant rêveur, chercherent à me divertir. Mon valet, qui est naturellement enjoüé & intrépide, me dit alors; il semble, Monsieur, que vous ayez peur du Diable; mais rassurez-vous sur ma parole: je porte le contre-poison de toutes les diableries dans

votre valiſe, & j'ai eu la précaution d'y enfermer un ſac de drogues propres à mettre en fuite toutes les Troupes infernales; nous avons du Millepertuis, de l'Anis, de la cendre d'Olives, de la Ruë, de l'Encens, du Souphre, de l'Ellebore blanc, & par deſſus tout cela, une phiole d'Eſſence, devant laquelle Lucifer, & tout le corps de ſes Confréres ne tiendroient pas un ſeul moment.

Cette ſaillie me réjoüit beaucoup: je continuai ma marche: & le Ciel, qui peut-être ne l'aprouvoit pas, m'inonda d'une pluye ſi abondante, que je fus percé juſqu'à la peau. Il fallut eſſuyer ce déluge; car il n'y avoit ſur notre route ni arbre, ni maiſon pour nous mettre à couvert.

Quand le Soleil commençoit à quitter notre horiſon, & que la nuit alloit

marquer la fin de la journée, mon guide découvrit une petite chaumiére où son Maître s'étoit refugié une fois ; nous tirâmes diligemment de ce côté-là, & y étant arrivés, nous y fûmes reçûs d'un air si sauvage, que je crûs être dans une Caverne de Cyclopes. L'Hôte, l'Hôtesse, & toute leur famille n'avoient de toutes les qualités de l'homme, que la seule figure, & encore étoit-elle si déguisée par la bisarrerie de leurs habits, que la vûë des satyres, tels qu'on nous les dépeint, étoit mille fois plus suportable. Je jugeai dès le moment qu'il ne falloit pas raisonner avec eux, ni en attendre aucune humanité. Mon valet se mit à faire du feu pour nous sécher. Il fut obligé de l'éteindre, parce que la fumée épaisse & puante, qui sortoit de la terre qu'on brûloit au lieu de bois, nous auroit chassés de

cette misérable habitation. Nous nous étions munis, par bonheur, de quelques bougies qui servirent à nous éclairer pendant que nous donnions la première attaque à nos provisions; tout étoit froid: mais à cela près, je ne mangeai de ma vie avec tant d'apétit. Après notre repas on nous dressa sur le pavé de la Chambre, une couche avec des peaux de Vaches sans aprêt: elles étoient séches & si rabotteuses, que Morphée lui-même, avec ma lassitude, eût passé la nuit sans dormir. Je me trouvai le corps tout froissé, & mon manteau, qui d'ailleurs étoit empreint d'eau, ne me pût garantir d'une contusion générale. Mon Guide & mon Valet, auxquels la dure servoit de matelas, se vangérent de leur insomnie sur la Philosophie. C'est, disoient-ils, la plus grande folie des hommes:

e vaudroit-il pas mieux borner ſa cu-
ioſité à la découverte des choſes qui
ont néceſſaires à la vie, ou qui la ren-
ent plus commode & plus agréable,
ue d'aller conſulter ces hommes en-
iablés ſur l'avenir, ou ſur ce qui ſe
aſſe dans l'autre monde où nous ne
erons que trop tôt. On eſt aſſez habile
uand on ſçait vivre & conter. Ils en
uroient bien dit d'autres, ſi les mouve-
ens inquiets, que je me donnois con-
nuellement, ne les euſſent arrêtés.

Nous délogeâmes de cette maiſon
nfernale au ſecond chant du coq, a-
rès avoir payé graſſement un ſi mau-
ais gîte. Le Maître du logis reçût
on argent avec une eſpéce d'extaſe,
t c'étoit aparemment le premier qui
toit venu dans ſes mains. Nous fûmes
egagner notre chemin, & notre mar-
he fut ſi heureuſe, qu'à trois heures

de Soleil nous nous trouvâmes à l
vûë de l'Hermitage que je cherchois
Sa situation me parut très avantageuſ
& même très agréable, en comparai
ſon du Pays ſtérile & deſert qu'il fau
traverſer pour s'y rendre. Il eſt bâti ſu
une petite hauteur où il y a un bouque
d'arbriſſeaux, qui couvrent de leur
branches une fontaine d'où coule ſan
ceſſe une eau vive & claire, qui ar
roſe un Valon fort riant. Je me ſenti
friſſonner en aprochant de cet Hermi
tage, & ma fermeté naturelle, & tou
les ſecours de ma raiſon ne me pûren
deffendre d'un petit ſaiſiſſement que j
devois, ſans doute, à des préjugés aſ
ſez mal fondés. Il ne dura guéres, &
la préſence du Philoſophe le fit éva
noüir. Nous n'étions pas éloignés plu
de vingt pas de ſa porte, qu'elle s'ou
vrit, & qu'il en ſortit un homme d'u

e taille énorme, & néanmoins assez
essemblant au portrait que l'on m'en
voit fait. Il vint droit à moi sans ra-
at, sans chapeau, & couvert d'une
ongue saye, dont le tems avoit effacé
a couleur. Je remarquai un air de joye
ur son visage : ce qui me rassura en-
iérement. En effet, il m'embrassa a-
ec beaucoup de tendresse & d'em-
ressement, & m'ayant pris la main,
l dit, béni soit le Seigneur qui vous
nvoye visiter le plus indigne de ses
erviteurs : je compte ce jour pour l'un
les plus fortunés de ma vie, puisqu'il
ous met devant mes yeux, vous qui
tes écrit en lettres d'or dans le Livre
les Prédestinés, & qui dans un âge
lus avancé, deviendra le plus zelé Par-
isan de toute la Sagesse. Vous croyez
eut-être, mon fils, que votre voya-
e n'a été entrepris que par un motif

de curiosité, & votre propre cœu
vous en repond; mais desabusez-vous
de l'un & de l'autre; l'Esprit du trè
Haut, qui agit en nous indépedam
ment de tout ce que nous y sentons, e
a été l'unique & secret Directeur. J'a
vance ces paroles sur la foi de mo
Génie qui vient de me l'aprendre, &
qui ne me trompe jamais. Il m'a tir
d'une profonde méditation, où deu
vérités importantes commençoient
luire à mon intelligence, pour m'in
former de votre avénement, & d
mille particularités qui feront dans l
suite les variations & le lustre de votr
destinée.

Pendant qu'il me disoit de choses
agréables, je considerois attentivemen
sa figure, & pour n'en porter pas plu
loin la description, il avoit un corp
de Géant, la face très longue, les che
veu

veux blancs & crêpus, les yeux noirs & pleins de feu, la bouche grande & garnie de toutes les dents, une barbe Capucinale, les sourcils épais, les mains d'une longueur sans pareille, & le teint frais & vermeil. Je vis tout cela d'un clin d'œil. Mais ce que j'y dois ajoûter, & ce qui me fit plus de plaisir, c'est un parler gracieux & une physionomie si revenante, que je resolus sur le champ de lui donner mon estime & ma confiance.

Pour ne pas paroître incivil dans ce début, je lui rendis douceur pour douceur, loüange pour loüange, en lui témoignant que je m'estimois le plus heureux de tous les hommes, de pouvoir joüir un moment de la conversation d'une Personne d'un aussi grand mérite, & que l'allégresse que je commençois à ressentir dans le fond de mon

ame, étoit capable de me faire oublier toutes mes infortunes.

Le compliment nous mena jusqu'à son habitation, où j'entrai avec un respect, égal à celui que l'on porte au Sanctuaire. C'étoit véritablement le domicile d'un Philosophe; tout y étoit mal rangé & dans une négligence extrême, hors un Cabinet qui étoit à côté de sa Chambre, où il enfermoit des bouteilles d'Essence, & des Poudres admirables. Mon valet me suivoit: il me pria de le faire retirer; & lorsque je demandai azile pour mes provisions, il me dit en souriant; vous apréhendez sans doute, mon fils, de faire mauvaise chére chez moi; vos précautions me le marquent assez: laissez toutes ces viandes grossiéres à vos domestiques; j'ai des mets plus exquis à vous presenter, & afin que vous n'en doutiez

pas, & que le soin de vous ravitailler ne vous cause aucune distraction : je vais vous délivrer pour quinze jours de tous les besoins du corps. Il fut alors prendre dans son Cabinet une petite bouteille de je ne sçai quelle liqueur, dont il me distilla quelques goutes sur la langue, qui m'ôtérent effectivement toute envie de manger, sans que je m'aperçûs d'aucun dégoût, ni d'aucune débilité. Voilà, continua-t-il, un Elixir tout divin : j'en fis autrefois une bonne part au bon-homme Cardan. Ce présent lui fut inutile par la sotise de son fils. Cet étourdi cassa la phiole où ce précieux trésor étoit enfermé, en la voulant déboucher.

Je ne jugeai pas à propos de lui demander ce secret qui seroit d'un grand secours à un homme de guerre, sujet à manquer de tout dans certaines occa-

sions. Je le pressai seulement de me faire part de ces vérités sublimes, qu'il commençoit à développer dans la méditation que son Génie avoit interrompuë en ma faveur, & j'ajoûtai à mes instances une très humble priere de m'aprendre par quel moyen les Philosophes, comme lui, communiquoient si facilement avec leurs Génies; car, lui dis-je, il y a long tems que j'entens parler de ces Génies dans le monde, & qu'il y a une maniere de se les concilier, sans que je me sois pû persuader que Socrate & ses Disciples, y ayent réüssi, à moins que l'on ne veüille convenir que ces grands hommes étoient de grands Magiciens, & qu'ils avoient de grands commerces avec l'Enfer.

Je vais, mon fils, repliqua-t-il, satisfaire pleinement votre curiosité. Ce matin, suivant ma coutume, après

avoir remercié le Dieu des lumiéres, de celle qu'il nous diſpenſe par le miniſtére du Soleil, je me ſuis mis à déplorer le miſérable ſort des hommes, qui ont les yeux fermés ſur la nature de leur Auteur, & entrant profondement dans l'examen des raiſons qui peuvent les retirer de cet aveuglement inconcevable; j'ai compris qu'il n'y a rien de plus propre à produire cet effet ſalutaire, que de leur faire remarquer trois excellens caractéres qui ſont gravés & imprimés dans le fond de leur être, & que toutes les choſes ne ſçauroient effacer; ſçavoir: l'unité, la vérité & la bonté; ce ſont là trois choſes qui n'en ſont qu'une, & qui ſe trouvent également, & ſans interruption, dans tout ce qui eſt ſorti des mains du Seigneur. Conſidérez-les bien, mon fils, & vous ſerez perſuadé, comme moi;

que tous les êtres, de quelque eſpéce qu'ils ſoient, corps ou eſprit, ne ſubſiſtent que par elles, & que leur abſence, ſi elle étoit poſſible, emporteroit leur deſtruction entiére & leur anéantiſſement. Mais, pour vous le faire concevoir d'une maniere claire, apliquons cette régle générale à un cas particulier, & eſſayons de donner de la force à cette vérité par la maniere ordinaire dont on s'exprime aujourd'hui.

N'eſt-il pas vrai, que pour nous convaincre que l'or que l'on nous preſente eſt effectivement de l'or, & non pas un autre métal; on nous dit ſimplement que c'eſt du bon or, du pur or, du vrai or: trois termes differens qui ne donnent qu'une même idée; ſçavoir, un or ſans mêlange, ſans alliage, ſans altération; de ſorte qu'il eſt aiſé de connoître que l'unité, la vérité

& la bonté, non seulement distinguent ce qui est or, de ce qui ne l'est pas ; mais encore qu'elles établissent tout ce qu'il y a de réel & d'essentiel dans l'or ; étant impossible d'y concevoir autre chose, que ce qui fait que l'or est vraiment or ; que pensez-vous de cette chose, qui étant exprimée & énoncée diversement, se repand & se rencontre dans toutes, sans changement & sans diminution, si ce n'est que c'est ce Dieu qui les a créés, qui les fait subsister, & qui veut être tout dans ses Ouvrages. Nos predécesseurs l'avoient bien pénétré, & c'est sur ce principe qu'ils disoient si noblement, que Dieu est tout en toutes choses, parce que, hors de lui, on ne trouve que le néant.

Mais, mon Pere, repliquai-je, souffrez que je mette ici en œuvre le

peu de Philosophie qui m'est resté. S
Dieu est en toutes choses, & qu'elle
ne soient rien en elles-mêmes, c'est
dire, si Dieu est toute leur Essence &
leur Réalité, comme vous semblez l
soutenir : n'est-ce pas confondre le
créatures avec leur Créateur, & puis
je éviter de leur rendre les hommage
que je lui dois, si je n'y découvre rie
que lui ; comment accordez-vous cela
Prenez garde, mon fils, à ce que vou
dites, repartit-il : votre conséquenc
n'est pas juste ; l'unité est tout ce qu'i
y a de réel & d'essentiel dans les nom
bres, & néanmoins les nombres n
sont pas l'unité : ils n'existent en effe
que parce que l'unité se communique à
eux sans s'y confondre, & leur diffé
rence ne vient que de ce qu'elle s'y
communique différemment. En voilà
assez sur cette matiére, qui, sans dou

e, vous paroît trop abſtraite & un peu
niſtique : je l'abandonne à vos réfle-
ions ; elles vous conduiront à des dé-
ouvertes ſatisfaiſantes, & vous avoüe-
ez un jour qu'au lieu de languir dans
ignorance de notre Dieu, nous de-
rions être convaincu par notre pro-
re ſentiment qu'il eſt impoſſible de
enir à la connoiſſance de la créature,
ue par celle de ſon Créateur.

Je reviens maintenant à vos Gé-
ies, continua-t-il, & je vais eſſayer
e vous ôter les préventions injuſtes
ue vous avez ſans doute contre des
ſprits dont nous recevons tant de bien-
aits : je permets aux ames vulgaires de
iaboliſer toutes choſes, & de mettre
ans le ſein de l'Enfer le principe de
ant de merveilleux effets qu'elles ad-
nirent, & qui leur ſont quelques fois ſi
ıtiles. Mais pour vous que la ſageſſe

posséde, ou va posséder. il ne faut pa
que vous croiyez que les Demons
qui sont nos ennemis irréconciliables
veüillent travailler à nous faire du bien
ni que dans les maux infinis, qui rem
plissent tout leur sentiment & tout
leur attention, ils puissent vaquer
tous les exercices bisarres qu'on leu
supose avec si peu de raison, & qu
sont tous propres à nous les faire rega
der plûtôt comme des Comédiens qu
grimacent, & plaisantent sur le Théâ
tre du monde, que comme des esprit
malheureux qu'une flâme éternelle de
vore, & que la justice du Ciel renferm
dans le puits de l'abîme.

Je suis persuadé, comme vous, lu
dis-je, que le Diable n'est pas en éta
de se charger de tous les Rôles qu'o
lui fait joüer sur la terre, & que so
malheur lui donne d'autres occupa

ons que celles d'arranger des images,
u de rafraîchir des traces dans notre
te, pour salir notre imagination.
Mais vous voulez bien, mon Pere,
ue je me conforme à notre sainte Re-
gion, & à la croyance de l'Eglise,
ui le regarde comme un chien que
Dieu a lié & tient à l'attache, & qu'il
che quelques fois pour nous faire
ntir notre foiblesse, ou pour punir
os infidélités. Je consens, reprit-il,
ue vous le regardiez comme un pu-
issseur & un Ministre de la Justice du
ès Haut, & non pas comme un guide
t un Bienfaicteur; car ce sont là des
tres & des qualités qui le distinguent
ntiérement des Génies, de qui nous
e devons attendre que des conseils
tiles, des instructions solides & des
ervices essentiels.

Si cette race est si bienfaisante, inter-

rompis-je, d'où vient, mon Pere, qu
les premiers Chrétiens se laissoient im
moler plûtôt que de jurer par le Géni
des Empereurs. C'est, repliqua-t-il
parce qu'il n'est pas permis à une créa
ture de jurer par une autre créature, &
parce que d'ailleurs une erreur com
mune leur faisoit supposer que ces Gé
nies étoient des Demons. Si ce n
sont pas des Demons, comme vous l
pretendez, ajoûtai-je, & qu'ils soien
véritablement occupés à nous instruir
& à nous diriger; ne laissez-vous pa
dans l'inaction cette multitude d'An
ges auxquels on nous assure que le Sei
gneur a confié le soin de notre condui
te; non, dit-il, leur destination & leur
Emplois sont tous différens. Les An
ges ne nous dirigent que dans l'ordre de
la grace, & pour nous acheminer à
joüir du fruit de la Rédemption. Mais

les

les Génies, qui sont aussi des Anges & des Anges heureux, se rendent nos Directeurs assidus & vigilans dans l'ordre naturel & dans la Politique. Chaque homme a le sien dans quelqu'état qu'il puisse être, & la vigilance de ces Guides fidéles s'étend généralement sur tout ce qui a raport à notre vie, à notre santé, à notre fortune & à notre honneur. Si l'on panche à nous aimer, si l'on prend parti pour nous dès la premiere vûë, si l'on nous favorise dans un Procès, si l'on nous fait les libéralités inopinées, si l'on nous applaudit dans les conversations, si nous pressentons les embuches qu'on nous dresse & les dangers qui nous menacent, si nous réüssissons dans la guerre, dans le négoce, dans les Arts; c'est aux Génies que nous sommes presque toujours redevables de ces

avantages, & c'eſt eux qui nous procurent ces bonheurs : je dis bien plus ; ce n'eſt que chez eux qu'il faut chercher la clef de ce je ne ſçai quoi qui plaît & qui engage, qui forme ce qu'on apelle ſimpathie & raport naturel, & qui vient ſi peu de la nature, qu'à examiner de près le fond ſur lequel il eſt apuyé, c'eſt à dire, l'humeur, le tempérament, la figure du corps & le caractere de l'eſprit, il ne devroit produire que des opoſitions & des contrariétés.

Voilà de beaux principes, mon Pere, lui dis-je, la queſtion & la difficulté eſt de les prouver. Ne croyez pas, reprit-il, que cela m'embaraſſe : j'ai toutes les Hiſtoires du monde pour garans de ce que j'avance ; Auguſte n'auroit-il pas été égorgé dans la Macedoine, ſi ſon Génie n'eût pas averti ſon Medecin de le faire changer de place,

tout malade qu'il étoit dans son Camp ; cet avertissement le déroba à la fureur des Soldats de Brutus, qui pénétrérent jusqu'à sa tente, d'où il venoit de sortir, & firent main basse sur tout ce qu'ils y rencontrerent. Mais Brutus lui-même se fut-il ôté la vie avec tant de resolution & de fermeté, si son Génie ne l'eût pas préparé à cet Acte tragique la veille de sa mort. Je vous parle là de deux illustres Romains qui étoient bien persuadés que leur Republique devoit sa gloire & ses prospérités à la conduite du Génie qui prenoit soin de sa fortune.

Cela est bien, repartis-je; mais pourquoi voit-on tant de gens haïs & malheureux, qui ne trouvent pas une pierre dans leur chemin, qui ne soit pour eux une pierre d'achopement & de scandale. Que fait leur Génie, est il

endormi? Ne vous trompez pas, mon fils, il eſt des Génies, comme des graces ordinaires, qui opérent dans les ames, ſelon les diſpoſitions qu'elles rencontrent, remuant les cœurs faciles, ébranlant à peine les endurcis, & ſe taiſant en quelque ſorte à l'égard de ceux, dans leſquels le poids de leurs iniquités a étouffé la voix des remords. Les Génies font quelque choſe de ſemblable, quand le ſort de leur miniſtére les lie à une belle ame, à un naturel pliant, ils travaillent avec une aplication infatigable à lui attirer toutes ſortes de biens; mais il n'y a rien qui les décourage tant que d'être réduits avec des ames dures, groſſieres, farouches & rebelles à tous leurs mouvemens. L'inutilité de leurs ſoins les rebute & les oblige de ſe retirer pour un tems. C'eſt pour cela que quoiqu'il

y ait des Génies pour toutes sortes de gens, & que l'antiquité en convienne, le Peuple ne s'en est jamais aperçû, parce que sa brutalité est un obstacle à leur communication, & que se rendant inaccessible à leurs inspirations & à leurs conseils, il leur convient de s'éloigner & de l'abandonner à son mauvais sens.

Il est vrai, lui dis-je, que l'Histoire n'en parle guére, & que l'opinion commune est, que les Génies ne sont que pour les grands Hommes. Ils sont pour tous, reprit-il, & leur nombre est si considérable & si vaste, que la Providence du très Haut en destine souvent deux à la même personne, quand elle se trouve élevée à un grand rang. Les Génies composent une illustre République qui renferme plusieurs Classes, & qui s'entretient par

une subordination admirable ; les Supérieurs ayant une autorité absolue sur ses inférieurs, & ceux-ci se portant de leur gré à remplir diligemment les projets & les volontés des autres, dont ils deviennent très souvent les Ministres. Il y a des Génies pour les Empires, pour les Royaumes, pour les Provinces, pour les Villes, & pour tous ceux qui les habitent. Il faut être imbu de ce système, si on veut démêler une infinité d'effets qui surprennent le monde, & dont les causes lui sont cachées. Les uns les établissent dans le Ciel, les autres sur la terre, les autres dans les personnes mêmes qui recueillent le fruit de ces merveilles. Mais ils se trompent tous, parce qu'ils les cherchent où elles ne sont pas, & que leur pensée ne tombant jamais sur les Génies qui les produisent, ils s'é-

cartent toujours de leur but. Profitez, mon fils, des découvertes que je vous fais; ne soyez pas la dupe d'une erreur populaire: & loin de vous perdre avec tant d'autres, dans les chimères qu'on donne pour principe de ces liaisons secrettes qui se forment dès la premiére vûë, & qui durent souvent jusqu'au dernier soupir, malgré le peu d'assortissement qu'on remarque dans les Sujets qu'elles unissent. Rendez à César ce qui apartient à César, & faites honneur aux Génies de leur Ouvrage, puisqu'ils en sont les seuls artisans. Si Theduti est si bien obéï, si Philandre a des amis si considérables, si Dímaque conserve ses emplois importans malgré ses envieux; si Oronte a des successions inopinées, & qu'il gagne tous ses procès; c'est un bonheur qu'ils doivent au ménagement de leurs Gé-

nies, qui se trouvent à la tête de leur Classe, agissant intérieurement pour eux, & font agir de même les Génies de leur dépendance, pour plier en leur faveur les personnes qui se trouvent commises à leur garde & à leur vigilance. Vous me direz que les grands Hommes ont un mérite & des qualités à les faire distinguer & réüssir partout. Il est vrai; mais combien de gens, avec des talens extraordinaires, ne laissent pas de languir toute leur vie dans l'infortune & dans l'oubli. Je ne veux pas entrer dans un détail ennuyeux pour vous rendre cette vérité sensible : le Commerce de la Cour & du grand Monde vous a sans doute presenté là-dessus plus d'exemples & de preuves que je ne vous en pourrois fournir. La chose que je vous demande, c'est de repasser dans votre mémoire tant d'u-

nions si bisarres que vous y avez remarqué, sans que l'on puisse s'imaginer que ce soit en vertu d'un prétendu rapport naturel des beaux Hommes liés avec de laides Femmes ; des gens polis avec des personnes grossieres ; des Maris paisibles avec des femmes turbulentes. En un mot ; la bile attachée au phlegme, & le sang à la pituite ; d'où naissent des inclinations si mal assorties ? Et où est la source de ces panchans si disproportionnés, la raporterez-vous au même tempérament, à la même humeur, au même teint, au même caractere d'esprit ? Mais il n'y a rien de plus dissemblable, comme je le supose, & que vous le voyez. L'attribuërez-vous au caprice, à l'aveuglement qui suit le bandeau de l'amour ? Mais ce n'est rien dire, c'est donner l'effet pour la cause, & pour

preuve, ce qui eſt en queſtion. Direz vous que ces couples-là ſont marqué au même coin, qu'ils ſont nés ſou la même conſtellation, & qu'ils parti cipent aux mêmes influences ? Mai c'eſt là du jargon. Il y a long tem que nous ſommes revenus de l'illuſio de nos Peres, & que nous ſçavons qu les Aſtres & les Etoiles ne peuven rien ſur nos cœurs. Renoncez, moi fils, à tous ces faux préjugés ; laiſſe là ce miſtérieux je ne ſçai quoi, cett chimérique ſympathie, que l'on veu folement qui ſoit la cauſe & la mer de ces amours ſubits, de ces affection impénétrables. Et puiſque la ſourc ne s'en découvre ni dans le corps n dans l'eſprit, & qu'elle n'y eſt poin effectivement : élevez-vous juſqu'à ce bienheureux Génies que le Seigneu a préparés pour les gouverner ; c'eſt là

que vous la trouverez. Je ne crois pas que vous leur donniez le pouvoir que nos Casuistes donnent au Diable sur nous ; ils lui permettent d'entrer familiérement dans nos têtes, d'y agiter, comme il lui plaît, le sang & les esprits, d'arranger à sa fantaisie les Images que les sens y ont introduits, de parcourir les traces de notre cerveau ; & enfin, de rumuer à son gré tous les ressorts de la machine. Or comme c'est par l'impression que notre ame reçoit de ces troubles & de ces mouvemens différens, qu'elle est déterminée à former telle ou telle pensée, ou de l'enflamer de telle ou de telle passion ; il est aisé de comprendre que les Génies qui veillent sur nous, & dont l'autorité, qu'ils y exercent, est incomparablement plus grande que celle des Demons, peuvent tourner nos esprits aux

choſes qu'ils nous jugent utiles. Il eſ
vrai même que pour y réüſſir, ils s'ai
dent ſouvent de la dextérité des autre
Génies, avec leſquels ils ont des réla
tions plus particulieres, & c'eſt par ce
endroit que les perſonnes mal aſſorties
comme celles dont nous venons de par
ler, ſe trouvent inopinément & récipro
quement liées enſemble ſans en pou
voir rendre de raiſon à elles-mêmes
Auſſi quand les plis reçûs viennent
s'aplanir par le tems, ou parce que leu
Génie ne prend plus d'intérêt à les con
ſerver, ils aperçoivent alors avec éton
nement l'irrégularité & la folie de leu
choix.

Ne croyez pas, mon fils, que le ſe
cours mutuel que les Génies ſe prêten
ſoit imaginaire. Vous n'avez qu'à lir
l'Hiſtoire de Daniel pour être convain
cu de la réalité. L'Ange, qui lui parle

dans

dans le dixième Chapitre, & qui pouvoit être le Génie des Hébreux, avoüe que le Génie des Perſes lui a réſiſté vingt-un jours ; mais qu'ayant apellé Michel à ſon ſecours, cet Archange avoit ſurmonté ſa réſiſtance par autorité ou par raiſon, en lui faiſant ſans doute entendre que la réſidence que l'Ange, pour lequel il prenoit parti, ſouhaitoit faire auprès du Roi Perſan, & les inſpirations, qu'il vouloit lui donner en faveur d'Iſraël, ne ſeroient nullement préjudiciables à la gloire & aux intérêts de ſon Etat.

En effet, mon Pere, interrompis-je, l'Ecriture nous aprend que cet Ange reſta depuis ſans trouble auprès de la Perſonne de ce Prince ; mais, ajoûtai-je, puiſque les Génies s'entr'aident, & qu'ils ont des relations & des liaiſons particulieres les uns avec les

autres ; oserois-je me flater que le mien, qui est sans doute inférieur au vôtre, est dans quelque intelligence avec lui, & que c'est leur union qui m'a procuré tout l'accuëil que je reçois dans cette heureuse journée, & que j'avoüe que je n'ai jamais mérité. Comptez-le pour sûr, me repondit-il, c'est votre Génie qui vous a conduit ici, & qui a ménagé ce fond de curiosité que vous avez naturellement, pour vous inspirer celle d'entreprendre un petit voyage, qu'il vous importoit de faire, pour des raisons qui vous regardent bien plus que moi, & que vous connoîtrez avec le tems. Il a concerté toutes vos démarches avec le mien qui m'en a informé exactement, & qui, à votre arrivée, m'est venu arracher à mes pensées profondes, & m'a fait aller au devant de vous pour vous recevoir avec plus de courtoisie.

Mais, mon Pere, interrompis-je, si Mrs. les Génies ont un empire si absolu sur l'esprit & sur le cœur des hommes, qu'ils peuvent les tourner du sens qu'il leur plaît, comment sauverez-vous notre liberté ? Comment je la sauverai, reprit-il : hé ! quelle violence nous fait-on, quand on ne nous porte point au mal, & que l'on nous fait agir avec inclination & avec plaisir. Nos libertés sont-elles blessées, parce que le très Haut, voulant remplir le plan de ses desseins éternels, & empêcher les méchans de troubler l'ordre qu'il a établi dans ce bas monde, se rend en quelque sorte l'Econome & le frein de leur malice, dont il ménage si bien les usages, qu'il les tourne toujours à sa gloire & à l'avantage de ses Elûs.

Il y a une Providence, continua-t-il, pour les personnes laides, &

comme le Ciel ne veut pas que l'eſpéce ſouffre de leur inutilité, leurs Génies ſont chargés du ſoin de leur établiſſement, & certainement ils s'en aquittent d'ordinaire avec un ſuccès qui ſurpaſſe même l'eſpérance des intéreſſés. Votre penſée, lui dis-je, revient à celle d'un de mes Amis, qui ſoutenoit plaiſamment que la concupiſcence étoit entrée dans le monde en faveur des laides. Car, diſoit-il, ſi les hommes étoient toujours de ſens froid, & que la paſſion & le feu ne leur troublaſſent pas la vûë, ces pauvres malheureuſes courroient riſque de porter leur ſolitude juſqu'au tombeau. Il diſoit tout cela pour badiner, & vous badinez auſſi ſans doute dans ce que vous dites ſur le même ſujet. Cependant, à parler ſérieuſement, il faut convenir qu'il y a une Puiſſance ſecrette qui en-

chaîne les cœurs, & qui fait que chacun trouve sa chacune, suivant le Proverbe populaire. Je crois même que si on faisoit une liste des filles qui restent sans établissement, on trouveroit que le nombre des belles surpasseroit de beaucoup celui des laides, soit parce que celles-ci ont presque toujours plus d'esprit, ou parce qu'elles s'aident davantage, ou enfin, parce que la Providence & vos Génies se rangent de leur parti.

Il est certain, reprit-il, que le secours des Génies met un grand contrepoids aux disgraces de la nature, & que c'est lui qui a fait valoir tant de grands Hommes, dont le corps affreux & contrefait, eût blessé tous les yeux qui se seroient ouverts sur leur figure, sans certain éclat inexplicable que ses Génies répandoient dans toutes leurs

Perſonnes, & qui les rendoit agréables partout. Vous croyez donc, mon Pere, interrompis-je, qu'Eſope, Socrate, Ligurgue, & tant d'autres, devoient une partie de leur mérite & de leur élévation à l'habilité de leur Génie? Oüi, mon Fils, continua-t-il, je ſuis perſuadé que le commerce de ces Génies, avec leſquels ils traitoient ſi facilement, & qui ne les abandonnoient jamais, a fait plus de la moitié de leur ſageſſe & de leur reputation, & qu'ils lui étoient entiérement redevables de ces airs grands & ſupérieurs, de cet aſcendant inſurmontable qui entraînoit toutes les imaginations, qui impoſoit à tous les Peuples, & qui faiſoit recevoir toutes leurs paroles comme autant d'oracles.

C'eſt grand dommage, lui dis-je, que les hommes d'aujourd'hui ſe ſoient

rendus indignes de leur familiarité ; je compte ce malheur parmi leurs plus grandes disgraces, & il me semble qu'ils devroient mettre toute pierre en œuvre pour se reprendre avec eux.

Nous ne sommes pas broüillés si universellement que vous le pensez, reliqua-t-il, tous les jours ils conférent encore à découvert avec les Philosophes, & s'ils ne communiquent avec les autres que pendant le sommeil, c'est pour les punir de les avoir pris pour les Demons. On a tort, repartis-je, de les confondre avec le Diable ; il est pourtant difficile de s'en abstenir, & moi-même, qui ai l'honneur de vous parler, & qui me pique de ne pas donner aisément dans ces erreurs communes, qui préocupent tant de gens, je ne sens porté à leur faire cette injustice, & je crois que je la commettrois,

si l'extrême déférence, que j'ai pour tous vos sentimens, ne me retenoit sur cette pente. C'est pourquoi je vous conjure, mon Pere, de ne pas exercer ma foi plus long tems, de peur qu'elle ne succombe sous le poids de ces grandes épreuves. Vous m'avez dit des choses très belles & très sublimes; mais elles subsistent sur des principes auxquels mon esprit est si peu accoutumé, & qui lui paroissent si nouveaux, qu'ils n'y resteront pas un moment, si vous ne les y arrêtez par des endroits plus sensibles. Hé bien, dit-il, il faut vous contenter. Les exemples & les faits nous persuadent souvent mieux que les raisonnemens les plus solides. Je vais vous en donner de si constans & de si avérés sur toutes les espéces de biens que nous recevons de nos Génies, que vous serez le plus opiniâtre de tous les

nommes, si vous ne vous rendez pas. Puisque vous avez cette complaisance pour moi, repris-je, permettez-moi de vous faire souvenir que vous avez dit que nos Génies forment en nous ces inclinations prévenantes que l'on attribuë à la sympathie, qu'ils nous secourent dans nos maladies, qu'ils nous précautionnent contre les dangers, qu'ils nous découvrent par des pressentimens secrets, & que souvent notre fortune, nos établissemens, notre réputation & nos clartés sont leurs ouvrages, & des effets de leur bienveillance. Je vous entens, repliqua-t-il, vous voulez des faits qui confirment tout cela, & c'est ce que je me propose de faire pour ne vous laisser aucun doute, ni aucun scrupule sur cette matiere.

Commençons donc par ces affections subites qui se découvrent dès la

premiere vûë ; ces inclinations inopinées que l'on prétend être l'effet de certaine ſympathie, & de certains rapports qu'on apelle naturels, & qui le ſont auſſi peu, que l'amour auquel on donne ce nom. Ah, mon Pere, lui dis-je, permettez que je vous arrête là ; quoi! vous débâtiſſez ainſi cet amour qui naît avec nous, qui s'explique en nous dans mille occaſions, & que les peres & leurs enfans, les maris & leurs épouſes reconnoiſſent qu'ils tiennent de la nature. Oüi, mon fils, reprit-il, je lui ôte un nom qu'il uſurpe ſans droit & ſans fondement. Cet amour n'eſt qu'un amour de reconnoiſſance qui ſe forme par le tems & par la raiſon. L'habitude de vivre avec certaines gens qui nous nourriſſent, nous élévent, nous inſtruiſent, nous carreſſent & nous deſtinent tout leur bien, fait

les impressions dans notre esprit & dans notre cœur, qui leur attirent notre rendresse & notre gratitude. La nature n'a aucune part à tout cela : si elle y en avoit le moins du monde, comme elle est intelligente & uniforme, on ne prendroit pas si souvent le change, & on ne verroit pas tant d'enfans qui pleurent leur pere qui est encore en vie, pendant qu'ils persécutent & haïssent celui à qui ils doivent très certainement le jour. Cette preuve m'a toujours paru de bon alloi. Un de vos plus grands Auteurs la trouvoit incontestable, & je m'y veux tenir comme lui.

Retournons à présent au panchant secret qui se fait ressentir dès la premiere vûë, & qui est cause qu'une personne étrangére, & dont le nom nous est inconnu, nous plaît soudainement,

& que nous nous déclarons pour elle, au préjudice même de celles auxquelles le sang nous unit, ou que nous avons pratiquées pendant plusieurs années. On n'a jamais pû rendre raison de ce mouvement subit de notre cœur, qui nous intéresse si fort pour un nouveau venu, que nous ressentons sa bonne ou sa mauvaise fortune, ses gains & ses pertes, comme les nôtres propres.

Je vous ai déja dit que cet intéressement d'une personne pour une autre, ou de toutes les deux ensemble, se doit raporter à la liaison ou à la subordination de leurs Génies, qui de concert, ou l'un par l'ordre de l'autre, creuse dans leur ame cette pente secrette qui ne manque jamais de se manifester à la présence de l'objet déterminé. Ce panchant, qui se forme en nous par les plis

& les traces que notre Génie imprime dans notre cerveau, y demeure presque toujours enfermé comme dans son Génie, tant que l'objet ne paroît pas; je dis, presque toujours : car il arrive quelque fois qu'il ne laisse pas de s'y développer malgré l'absence ; c'est ce que vous allez voir dans une Avanture qui, dans les tems passés, a fait l'admiration de toute l'Asie.

Odatis, fille unique d'Omartes, la Princesse la plus aimable de l'Orient, étoit nubile. Le Roi, son Pere, qui songeoit tout de bon à la marier, lui promit qu'il ne violenteroit jamais son inclination, & qu'elle disposeroit de son cœur & de sa destinée. Pour lui tenir parole, il fit repandre des billets par toute l'Asie, pour avertir ceux qui pouvoient prétendre à cet illustre mariage, de se rendre au premier jour de

Janvier dans sa Capitale, parce qu'il reconnoîtroit pour son Successeur & pour son Gendre celui que sa Fille choisiroit pour son Epoux. Voilà bien des Princes en mouvement, & principalement ceux qui étoient les plus voisins des Etats d'Omartes, à cause de la bienséance. Hiſtape, Roi des Médes, avoit un Frere, nommé Zariadrer, qui étoit, sans contredit, le Prince le plus accompli de son tems. Son Génie, qui veilloit à sa fortune, resolut de lui faire donner cette Couronne avec la plus charmante de toutes les Epouses. Comme il se trouvoit de la même Classe que celui d'Odatis, & qu'ils étoient dans une union parfaite, il le fit entrer aisément dans son dessein; ils prirent ensemble des mesures pour l'exécuter, & ils les prirent si justes, que dans une même nuit, & dans

la même heure, l'un se presenta durant le sommeil à Odatis, sous la figure de Zariadrer, & l'autre à Zariadrer, sous celle d'Odatis. L'Image que l'aparition de ces Génies travestis laissa dans leur imagination, fit une blessure si profonde dans leur cœur, qu'ils ne pouvoient plus vivre sans penser l'un à l'autre. La déclaration d'Omartes inquiétoit la Princesse sa fille; elle aprehendoit plus que la mort, que Zariandrer, qui étoit éloigné d'elle de plus de deux cent lieuës, manquât au rendez-vous, faute d'avis. Dans cette crainte si juste, elle dépêcha un homme de confiance pour l'informer de ses vœux, & le presser de hâter sa marche. Son Génie l'avoit déja instruit de tout dans une seconde aparition. Le Courier le trouva parti, & le joignit en chemin. Zariadrer ouvrit la lettre qu'il lui

portoit de la part de la Princeſſe, & il la lût avec tous les tranſports qu'on peut imaginer. Ce qui l'embaraſſa un peu & diminua ſa joye, c'eſt qu'Odatis lui marquoit que, quoique le Roi ſon Pere eût toutes les complaiſances pour elle, & qu'il ſe fût engagé à la laiſſer décider du ſort de ſon cœur, elle s'apercevoit bien qu'il auroit quelque peine de la voir marier à un Etranger. Malgré cette douloureuſe circonſtance, il ne laiſſa pas de pourſuivre ſa route, & il eſpéra que ſon amour, qui tenoit du merveilleux, triompheroit de tous les obſtacles qu'on opoſeroit à ſes deſirs. Le jour préfix par les billets étant arrivé, les Princes avertis ſe rendirent dans la grande Sale du Palais d'Omartes, au bout de laquelle on avoit élevé une eſpéce de Théâtre, d'où l'on pouvoit diſtinguer tous les

Assistans. Le Roi y fit monter sa Fille & la suivit. Il avoit dressé le Cérémonial de la déclaration de son choix c'étoit de boire d'une liqueur exquise dont on avoit rempli une coupe d'or, & d'en faire part ensuite à celui qu'elle choisiroit pour son Epoux. Odatis tint long tems la Coupe entre ses mains sans l'aprocher de ses lévres. Elle portoit de tous côtés ses regards inquiets, pour voir si elle ne découvriroit pas Zariadrer. Il parut dans ce moment d'inquiétude, & ayant percé la foule, il fut mettre aux pieds de la Princesse le charmant Original, dont la seule copie avoit allumé dans son ame une si belle & si constante ardeur. Odatis le releva, & ayant bû, sans plus hésiter, dans la Coupe Nuptiale, elle la presenta à Zariadrer. Ce coup imprévû étourdit toute l'Assemblée des Pré-

tendans, & dans leur étonnement, ils firent un cercle autour d'Omartes pour exhaler leurs plaintes & leurs murmures. Les deux Epoux profitérent de ce tumulte, ils sortirent du Palais & furent monter hors des portes de la Ville, dans le Chariot qui avoit amené Zariadrer, & qu'il y avoit fait rester exprès. De là ils tirérent diligemment vers la Mer Caspienne, où étoient les Etats d'Histaspe, où ils vécurent dans une union si douce & si parfaite, qu'elle a servi depuis de modéle à tous les Mariages heureux.

Voilà, mon Pere, lui dis-je, une jolie Histoire, si elle étoit véritable. Comme vous l'avez puisée dans l'antiquité fabuleuse, je ne vous sçaurois dissimuler qu'elle m'est un peu suspecte. Elle ne vous peut l'être, repartit-il, ou vous devez douter de tou-

tes choſes ; car il n'y en a jamais eu de plus autoriſée que celle-là. Il a été un tems que les Aſiatiques l'avoient dépeinte dans leurs Temples, & dans leurs Maiſons ; leurs Poëtes & leurs Bergers en faiſoient le ſujet de leurs Vers & de leurs Chanſons, & c'étoit comme une eſpéce de bonheur dans une Famille, lorſqu'un enfant y portoit le nom d'Odatis ou de Zariadrer. Mais je vois bien ce que c'eſt, vous aimez les Hiſtoires récentes, il faut vous ſatisfaire.

Loin donc de vous accabler d'exemples & de faits, que les Grecs & les Latins me fourniſſent, & de les armer contre vous, pour vaincre votre incrédulité ; j'oublie, en votre faveur, tout ce qu'ils ont écrit des Génies, leurs aparitions à leurs grands Hommes, leurs communications avec leurs

Philosophes, tant d'avertissemens, d'instructions & de conseils donnés, tant de bienfaits départis, tant de bonheurs ou de malheurs annoncés, tant de dangers & de maux prévenus, tant de menaces faites, tant d'indignations marquées, tant de guérisons miraculeuses suggérées; & enfin, tant d'autres choses si utiles & si éclatantes, qu'il ne faut rien croire, si on prétend qu'ils nous ont imposé. Loin, dis-je, de me prévaloir contre vous de ces merveilles si constantes & si vraies, & dont j'ai de si bons & de si illustres garants; je vous promets de mépriser ce que l'on nous raconte d'Alexandre: sçavoir, que son Génie, déguisé sous la forme d'un serpent, lui découvrit en songe une simple propre à guérir la blessure mortelle de Ptolomée, le plus brave, & peut-être le plus nécessaire

de ſes Lieutenans. Il avoit le bras percé d'un coup de fléche empoiſonnée, & il auroit péri ſans doute ſans ce reméde ſpécifique, qui lui conſerva une vie ſi chére à ſon Général. Je ne vous ſçaurai pas mauvais gré non plus, ſi vous comptez pour rien ce que l'Empereur Antonin nous dit de lui-même; il nous aſſure qu'étant ſujet à de fréquens vertiges, & à de grands vomiſſemens de ſang, il fut délivré de ces deux infirmités, par une opiatte qui lui fut inſpirée pendant le ſommeil. En un mot, mon Fils, vous pouvez regarder ces narrations, & mille autres que je ſuprime comme des antiquailles & des illuſions des premiers tems. Mais puiſque les Auteurs, qui aprochent le plus de nous, ſont ceux qui ſans doute méritent votre créance, vous ne la refuſerez pas à ce que Marcile Ficin

écrit du célébre Avenzoar. Il dit que ce Médecin Arabe souffrit cruellement d'une fluxion sur les yeux, & qu'un autre Médecin, de ses Amis, qui étoit mort depuis deux ans, lui aparut la nuit, & lui aprit à faire un collyre, dont l'aplication le guérit parfaitement. Je ne pense pas, mon Fils, que vous soyez d'humeur à croire que les morts reviennent, ni qu'une ombre, qui n'est rien, s'habille en Pharmacopole pour rendre de pareils offices. Ce fut aussi le Génie d'Avenzoar, ou de son Ami deffunt, qui voulut faire revivre, par cette guérison, les temoignages d'une amitié qui leur avoit été si chére, & dont il avoit peut-être été le principal artisan & le secret Entremetteur. C'étoit un sentiment commun à toutes les Nations, & même à celle des Juifs, qui se distinguoient

le toutes les autres, que les aparitions les morts & des vivans abſens, ſe faioient toutes par le Miniſtére des Géies. Quand Saint Pierre, délivré de à priſon, vint heurter à la porte de Marie, mere de Jean; ceux du logis, qui la jeune Rode, qui l'avoit reonnu à ſa parole, annonça ſa préſene & ſon évaſion, s'écriérent tous l'une voix: ce n'eſt pas lui, c'eſt ſon Ange. La Judée donnoit alors ce nom-là aux Génies; mais depuis les Docteurs, pour une plus grande diſinction, ne l'ont attribué qu'aux eſprits qui aparoiſſent pour le très Haut, & le repréſentent. Saint Auguſtin, & quelques autres Peres ont ſuivi cette maxime, & ils mettent toujours les Anges à la place du Seigneur, lorſqu'il ſe montre, ou qu'il parle aux Saints Patriarches.

Je ne sçai que vous dire là-dessus, interrompis-je ; j'admire vos Génies guérisseurs, & j'attends que vous me parliez des Génies instruisans. Je suis à vous, repliqua-t-il, & je veux même ménager votre aversion pour l'antiquité, & pour ce qui a l'air étranger. Alors, continuant le discours, il me demanda si je recevois l'autorité de *St.* Augustin. Ah ! mon Pere, m'écriai-je, elle est en vénération dans tout le monde Chrétien, & il faudroit y être bien neuf pour la rejetter. Hé bien, mon Fils, reprit-il, ce Docteur si profond, si vénérable, & que vous regardez, avec raison, comme une des plus grandes lumieres de l'Eglise, nous assure, dans un de ses Livres, que le Déclamateur Eulogius avoit sué plusieurs jours inutilement, pour entendre un passage de Ciceron ; mais que dans le

tems

tems qu'il déſeſpéroit le plus d'en découvrir le véritable ſens, il lui aparut pendant le ſommeil, & lui en donna une parfaite intelligence. Ne vous imaginez pas que Saint Auguſtin quittât ſon lit pour comparoître devant celui d'Eulogius ; car il avouë lui même que cette Comédie fut joüée ſans ſa participation, & en ſon abſence : auſſi n'y avoit-il point eu d'autre Acteur que ſon Génie, qui avoit voulu tirer de peine & d'embaras ce pauvre Rétheur, pour lequel Saint Auguſtin avoit quelqu'eſtime. Cardan le Fils ne dit-il pas quelque part, que ſon Pere avoit de longues & fréquentes converſations avec ſon Génie, & que c'eſt là où il aprit ce qu'il ſçavoit de meilleur & de plus ſublime ? Il ajoûte, ce me ſemble, dans le même endroit, qu'un Philoſophe Italien, qu'il nomme, & dont je

ne me souviens pas, devoit la meilleure partie de sa Science à la communication des Esprits. Mais, mon Fils, voici quelque chose de plus moderne, & qui est connu dans tout votre Païs. Je vous l'allégue avec d'autant plus de plaisir, que je suis persuadé que les Histoires étrangeres, dont j'ai bonne provision, vous seroient beaucoup moins agréables.

Un Sçavant de Dijon s'étoit fatigué tout le long du jour sur un endroit essentiel d'un Poëte Grec, sans y pouvoir rien comprendre. Rebuté & fâché de l'inutilité de sa longue aplication, il se couche: son chagrin l'endort; & comme il est dans le fort du sommeil, son Génie le transporte en esprit à Stokholm, l'introduit dans le Palais de la Reine Christine, le conduit dans sa Bibliothéque, il suit des

yeux tous les Livres, & les regarde. Etant tombé sur un petit Volume, dont le titre lui paroît nouveau, il l'ouvre, & après avoir feüilleté dix ou douze pages; il y aperçoit dix Vers Grecs, dont la lecture léve entiérement la difficulté qui l'a si long tems occupé. La joye qu'il ressent à cette découverte l'éveille: son imagination est si remplie de cette PoëfieGrecque, qu'elle lui revient, & qu'il la répéte sans cesse; il ne veut pas l'oublier, & pour cela il bat le fusil, & avec le secours de sa plume, il s'en décharge sur le papier; après quoi il tâche de ratraper son sommeil. Le lendemain, à son lever, il réflechit sur son Avanture nocturne, & la trouvant des plus extraordinaires dans toutes ses circonstances, il se résout de la suivre jusqu'au bout. Mr. Descartes étoit alors en Sué-

de auprès de la Reine, qui aprenoit sa belle Philosophie. Il le connoissoit de réputation ; mais il avoit plus de liaison avec Mr. Chanut, qui y étoit Ambassadeur pour la France. C'est à lui qu'il s'adressa pour faire rendre une de ses Lettres à Mr. Descartes, & pour l'engager à lui répondre, il le suplia de lui marquer précisément si la Bibliothéque de la Reine, son Palais, & la Ville de Stokholm, sont situés de telle maniere ; si dans une des Tablettes de cette Bibliothéque, & qui est dans le fond, il y a un Livre de tel Volume, de telle couverture, & avec tel titre sur la tranche : & enfin, si dans ce Livre, qu'il le conjure de lire exactement pour l'amour de lui, en cas qu'il s'y trouve, il n'y a pas dix Vers Grecs tous semblables à ceux qu'il a mis au bas de sa Lettre.

Mr. Descartes, qui étoit d'une civilité sans pareille, satisfit bien-tôt notre Sçavant ; il lui répondit que le plus habile Ingénieur n'auroit pas mieux tiré le plan de Stockholm qu'il étoit dans sa Lettre ; que le Palais & la Bibliothéque y étoient très parfaitement bien dépeint, qu'il avoit trouvé le Livre en question dans la Tablette dessignée ; qu'il y avoit lû les Vers Grecs mentionnés ; que ce Livre est très rare ; Mais néanmoins, qu'un de ses Amis lui en avoit promis un exemplaire qu'il envoyeroit en France par la premiere commodité ; qu'il le suplioit d'agréer le présent qu'il lui en faisoit par avance, & de le regarder comme une marque de l'estime particuliere qu'il avoit pour sa Personne. Cette Histoire est publique, & il y a peu de gens de littérature qui l'ayent ignorée.

Je vous avoüe, mon Pere, lui dis-je, que cela eſt fort, & que j'aurois tort d'en exiger davantage ſur le compte des Génies qui nous inſtruiſent. Mais, puiſque vous étes en ſi beau chemin, dites-moi quelque choſe de ceux qui nous précautionnent contre les dangers, & qui nous découvrent l'avenir. Vous m'embarquez, répondit-il, ſur un vaſte & ſpatieuſe Mer: j'ai mille Hiſtoires à vous raconter ſur ce ſujet, toutes originaires de votre Païs. Mais, pour ne vous pas fatiguer par le grand nombre, j'en vais trier quelques-unes, dont la vérité n'aura pour garand, que des Perſonnes illuſtres qui vivent encore, & que je ne doute pas qui ne ſoient de votre connoiſſance. Avant que de mettre la voile au vent, agréez que je vous faſſe part de ce que j'apris autrefois à Paris, d'un Jéſuite qui a tout

l'air d'être un parfaitement honnête homme & de ne mentir jamais. Il me dit que lorſqu'il étoit jeune Régent, il ſe propoſa un ſoir de ſe lever plus matin que de coutume, pour faire une cinquantaine de Vers qui manquoient à une Piéce que ſes Ecoliers devoient déclamer. Il ſe leva en effet de grand matin, & ayant repris ſes habits, il fut chercher de la lumiere. Il revint dans ſa chambre pour travailler, & s'étant aſſis dans ſa chaiſe, il vit ſur la table une feüille de papier remplie de ſa main, & où les Vers, qu'il méditoit de compoſer, étoient écrits. Ce ſpectacle le ravit : il fut quelques momens dans une eſpéce d'extaſe, & ne croyant pas qu'il fût obligé au Diable de ce bon office, parce qu'il ne faiſoit rien pour lui plaire, il donna à ſon bon Ange tout l'honneur d'un Ouvrage, dont

il étoit redevable à la bonté de son Génie qui avoit voulu lui épargner la peine de se froter le front durant quelques heures.

Laissez-là, lui dis-je, vos Jesuites : je ne suis pas surpris de ce qui est arrivé à celui-là ; l'Univers ne me semble être fait que pour eux, & il n'y a pas une créature qui ne leur soit de quelque usage.

Je quitte leur Compagnie, reprit-il, pour passer à celle d'une personne très illustre par son rang & par sa vertu ; c'est Madame la Princesse de Conty, Niéce du Cardinal Mazarin. Le Génie de cette Princesse pieuse, lui fit voir en songe un apartement de son Palais prêt à s'écroûler, & ses Enfans, qui y couchoient, sur le point d'être ensévelis sous les ruines. L'image affreuse, qui étoit présentée à son ima-

gination, remua ſon cœur & tout ſon ſang. Elle frémit, & dans ſa frayeur, elle s'éveilla en ſurſaut, & apella quelques femmes qui dormoient dans ſa garderobe. Elles vinrent au bruit recevoir les ordres de leur Maîtreſſe. Elle leur dit ſa viſion, & qu'elle vouloit abſolument qu'on lui aportât ſes Enfans. Ses femmes lui réſiſterent en citant l'ancien Proverbe, que tous ſonges ſont menſonges. La Princeſſe commanda qu'on les allât quérir. La Gouvernante & les Nourrices firent ſemblant d'obéir, revinrent ſur leurs pas dire que les jeunes Princes dormoient tranquilement, & que ce ſeroit un meurtre de troubler leur repos. La Princeſſe, voyant leur obſtination, & peut-être leur tromperie, demanda fiérement ſa robe de chambre. Il n'y eût plus moyen de reculer; on fut

chercher les jeunes Princes, qui furent à peine dans la chambre de leur Mere, que leur apartement fût abîmé. Toute la Cour a été informée du ſonge de la Princeſſe.

Elle le regarda elle-même comme une faveur ſinguliere du Ciel, qu'elle avoit reçûë par le miniſtére de ſon bon Ange; car, diſoit-elle aux Perſonnes qui venoient la féliciter, j'entendois une voix importune dans le fond de mon cœur, qui me preſſoit ſans relâche de faire déloger mes Enfans. La queſtion eſt, mon Pere, interrompis-je, de ſçavoir ſi cet avis ſalutaire eſt l'ouvrage d'un Ange, ou de quelqu'un de vos Génies. L'Hiſtoire, que je vais vous raconter, reprit-il, en décidera en dernier reſſort.

Un Conſeiller du Parlement de Paris: j'ai oublié ſon nom; mais cette a-

vanture a été ſçûë de bien des gens par le récit qu'il en a fait. Ce Conſeiller dormoit profondément dans ſon lit. Pendant le ſommeil, il crût voir un jeune homme, qui, avec véhémence & d'un air très vif, lui répéta pluſieurs fois pluſieurs mots dont l'idiome lui étoit inconnu. Ces mots entrérent tellement dans ſa tête, & s'y arrangérent ſi diſtinctement, que s'étant éveillé, il ſe fit aporter de la lumiere & du papier pour les écrire. Il le fit, & après il éteignit ſa bougie & ne ſongea plus qu'à ſe rendormir. Il ne pût fermer les yeux le reſte de la nuit. Son ſonge & les paroles étrangéres lui revenoient toujours dans l'eſprit, & ſe trouvant inquiet au dernier point, il prit le parti de ſe lever & de ſe diſtraire ſur un procès qu'il devoit raporter dès qu'il ſeroit jour; il s'habilla, & avec ſon équipage

de Magiſtrat, il ſe rendit au Palais. Comme il étoit fatigué & abattu par ſon inquiétude & ſon inſomnie, il propoſa à trois ou quatre de ſes Confréres, qui avoient été auſſi diligens que lui, & avec leſquels il s'étoit entretenu de la cauſe qui faiſoit le ſujet de ſon raport, d'aller boire un coup, diſant qu'il en avoit beſoin. Ces Meſſieurs taupérent à la propoſition, & furent enſemble à la buvette. Il leur dit là ſon avanture, & leur montra les mots barbares qu'il avoit écrit ſur un morceau de papier. Ils avoient preſque tous voyagé après leurs études, & les uns ſçavoient l'Anglois & l'Allemand, les autres l'Italien & l'Eſpagnol.

Ils ne connurent pourtant rien à ce qu'on leur montra. Alors un de la troupe dit aux autres; nous voilà bien em-

barraſſés,

barraſſés, Meſſieurs; Mr. de Sommaiſe n'eſt qu'à trois pas d'ici : il eſt verſé dans les Langues les plus inconnuës ; envoyons-le quérir, ſur le prétexte de lui communiquer une affaire importante, il viendra à notre priere, car il eſt honnête & poli. Ce parti plût à l'Aſſemblée : on fait venir Mr. de Sommaiſe, & après quelques préludes enjoüés, on mit devant ſes yeux le morceau de papier, en lui demandant s'il connoiſſoit l'idiome des mots qu'on lui preſentoit. Oüi, répondit-il, c'eſt du Syriaque écrit en François. Mais, lui dit-on, que ſignifient-ils ? Pour en faire une verſion juſte, repliqua-t-il, il faut lire ainſi ; ſors de ta maiſon, car elle tombera en ruine aujourd'hui à neuf heures du ſoir. On fit un éclat de rire ſur la verſion, & on prétendit que le ſonge n'étoit qu'un jeu & un conte

fait à plaisir. Un des plus prudens de la Compagnie, qui voyoit, à l'air du Conseiller intéressé, qu'il ne leur imposoit pas, dit à ces Messieurs les rieurs; vous riez & vous badinez de tout cela : pour moi je traite cette affaire plus sérieusement que vous autres. Je vous jure que si cela me regardoit, je ne serois pas un moment sans déménager. Puis se tournant du côté du Conseiller, il lui dit; croyez-moi, Monsieur, retournez-vous-en chez vous, & mettez tous les Crochetteurs du quartier en mouvement, vous en serez quitte pour remettre vos meubles en place, en cas qu'il n'arrive rien. Le Conseiller profita de l'avis, & il éprouva qu'il étoit salutaire; car sa maison, depuis le comble jusqu'en bas, s'écroula à l'heure précise que ce charitable Génie lui avoit marquée. Il jugea bien qu'i

ne lui avoit parlé un langage étranger, que pour l'apliquer davantage par la ſingularité des circonſtances de ſon aparition, dont il devoit ménager toutes les ſuites, telles que furent l'entrevûë & l'explication de Mr. de Sommaiſe & le Conſeil qui en reſulta.

J'avoüe, lui dis-je, que cette manœuvre eſt entierement du Caractere des Génies. La Juſtice de votre aveu, reprit-il, vous deviendra plus ſenſible dans quelque moment. Je vais l'autoriſer d'un récit que je tiens de Madame la Maréchale de Grancey. Elle me dit un jour dans ſon Hôtel, que le Génie d'un homme de la Cour, pour lequel elle avoit des conſidérations extrêmes, ſe préſenta à elle durant le ſommeil, ſous la figure de feu ſon Epoux. Sa harangue ne fût pas longue, il lui dit ſeulement, Madame, faites

foüiller dans ma garderobe, il y a dans la poche de mes hautdechauſſes une Lettre, qui eſt de la derniere conſéquence pour un de nos bons Amis, ayez ſoin de la brûler. La Maréchale, en dormant toujours malgré l'entretien, le voulut queſtionner ſur ſon état de l'autre monde; le phantôme diſparut ſans lui répondre. Elle s'éveilla toute troublée, elle apella ſes gens, on courut à ſon lit: elle raconta ſon ſonge; on lui dit de dormir, & que cela n'étoit qu'une vapeur nocturne. Elle fit lever le Valet de chambre du feu Maréchal, que ſa fidélité avoit fait retenir dans la Maiſon après la mort de ſon Maître. Il vint à l'ordre de Madame de Grancey: elle lui demanda s'il étoit reſté quelque habit du Maréchal dans ſa garderode; il répondit que non, & qu'il en avoit fait ſon profit. La Ma-

réchale lui commanda d'y faire une recherche exacte. Il partit & revint les mains vuides. On l'y renvoya encore, & il ne fût pas plus heureux. Mais enfin, s'y étant transporté une troisième fois par les pressantes sollicitations de sa Maîtresse: il chercha si bien, qu'il découvrit dans un coin le plus obscur de la garderobe, parmi un tas de ballieures, une vieille culotte de taffetas noir à œillets, comme on les portoit anciennement. Il presenta cette culotte à la Maréchale; elle mit la main dans une de ses poches, d'où elle tira une Lettre, qu'elle ouvrit, & en ayant compris l'importance, par la lecture qu'elle en fit, elle la jetta dans le feu, pour épargner à un Ami de la maison les chagrins qu'il pouvoit recevoir si elle étoit produite.

Ces récits si bien articulés, inter-

rompis-je, me rempliſſent d'admiration. Je mépriſe aſſez les ſonges; mais quand ils ont des ſuites ſi réelles & ſi conſidérables, & qui ont avec cela des témoins illuſtres & diſtingués pour en ſoutenir la vérité, je ne puis que je ne les regarde comme des inſpirations du Ciel, qui prend ſoin de nos jours & de notre réputation.

Je ne ſçai, continua-t-il, ſi vous connoiſſez l'Abbé de Montmorin, qui eſt nommé à un Evêché, & que ſa piété ménera encore plus loin; c'eſt le meilleur homme du monde, & le plus incapable de mentir.

Il m'a aſſuré que s'étant un jour mis à genoux dans l'Egliſe de St. Loüis, pour s'y recuëillir un peu de tems, il ſe ſentit ſollicité intérieurement de ſortir de cette place. Il reſiſta quelque moment à cette voix ſecrette, mais en-

fin, ne pouvant plus tenir contre ces importunités, il se leva brusquement & fût se mettre au côté opposé à celui qu'il quittoit. A peine fût-il passé là, me disoit-il, qu'une pierre se détacha de la voûte & tomba perpendiculairement dans le lieu que je venois d'abandonner, & dont ma tête auroit été écrasée, sans le secours de mon Génie, dont les sollicitations pressantes m'arrachérent, pour ainsi dire, cet heureux & salutaire mouvement.

Je ne veux pas que vous ignoriez ce que ce même Génie fit un jour à ce Prélat, pour obliger un autre Génie de sa Classe, qui briguoit quelques *Requiems* pour un pauvre deffunt dont il avoit assez bien réglé ses démarches. Permettez, lui dis-je, mon Pere, que je vous arrête en cet endroit. Il me semble que vous vous écartez de votre

syſtême. En diſtinguant il n'y a qu'un moment les fonctions des Anges & des Génies, vous avez renfermé le miniſtére de ces derniers dans l'ordre naturel & civil, & voila que je les vois anticiper ſur celui de la grace. Ces anticipations, repliqua-t-il, ſe font quelque fois quand il plaît au Seigneur, qui tient tous ſes Miniſtres ſous ſa main, & les fait agir ſuivant ſes deſſeins & ſes volontés. Les régles générales, comme vous ſçavez, ont leurs exceptions. L'Ange Raphaël, qui eſt d'un rang ſupérieur & deſtiné pour les grands Miſtéres, & pour les choſes qui ont raport à la gloire du très Haut & à l'Eternité bien heureuſe, ne laiſſe pas d'être envoyé au jeune Tobie pour lui ſervir de guide, pour ſe faire payer d'une dette ancienne, lui donner une Epouſe fidelle, & rendre la vûë à ſon

Pere. En voilà trop, mon Pere, lui dis-je, je ſuis content de votre éclairciſſement : continuez l'Hiſtoire que vous avez commencée.

Mr. de Montmorin, reprit-il, me l'a racontée en ces termes. Ce même Génie, dit ce Prélat, qui avoit préſervé ma tête d'un infaillible écraſement, me conduiſit une nuit, pendant le ſommeil, à la porte du Collége des Bernardins. Je demandai au Portier, qui ſe préſenta à moi ; comment ſe porte Mr. l'Abbé de Priéres ? Très bien, Monſieur, répondit-il. Faites-moi le plaiſir, lui dis-je, de l'avertir que l'Abbé de Montmorin ſouhaite de lui faire la révérence. Cela ne ſe peut, repliqua-t-il. Et pourquoi, repartis-je, eſt-ce qu'il eſt embarraſſé ? Non, ajoûta-t-il, c'eſt qu'il faudroit aller trop loin pour faire votre Meſſage. Expliquez-moi cet

énigme, lui dis-je, car je n'entends rien à votre discours. Je veux dire, Monsieur, repliqua-t-il, que notre Abbé est à l'autre monde depuis trois jours, & qu'ainsi il est guéri de tous maux, & ne sçauroit vous parler, ni moi à lui. Je priai alors ce Portier de me mener au lieu de sa sépulture, pour jetter de l'eau bénite sur sa fosse : il m'y conduisit, & je dis là un *De profundis* pour le repos de son ame.

Lorsque je fus éveillé, mon songe me revenant dans la mémoire, je le regardai comme une extravagance d'un rêveur bien endormi. Je me dis à moi-même : où ai-je été pêcher cet Abbé de Priéres, que je n'ai vû de ma vie, & que je ne connois que par la réputation qu'il a d'être un grand réformateur de Moines ; il faut qu'il y ait d'étranges replis dans la tête des hom-

me, pour que toutes ces folies s'y puiſſent cantonner : après quoi je ne penſai plus à rien. Auſſi-tôt que j'eus dîné, je montai en caroſſe pour rendre viſite au Marquis de Saint Heſem, mon Parent & mon Ami. Ma viſite faite, je dis à mon Cocher de me mener chez l'Abbé N. que je voyois ſouvent : au lieu de prendre ſa route ordinaire, qui étoit la plus courte, il va paſſer par la ruë des Bernardins. Je m'en aperçûs, lorſque nous étions tout près de la porte du Collége de ces Religieux. Cette ſingularité fit impreſſion ſur moi : je dis à mon Cocher d'arrêter ; & étant deſcendu, je fus demander à parler à l'Abbé de Priéres, dans la perſuaſion que la viſite inopinée que je hazardois ne ſeroit pas mal reçûë d'un homme qui ſçavoit le monde, & qui pouvoit connoître mon nom ſans con-

noître ma perſonne. Le Portier, qui vint à moi, ſe trouva le même que j'avois vû dans mon ſonge, & le merveilleux de cette Avanture, c'eſt que mes demandes & ſes réponſes furent auſſi les mêmes, ſans qu'il y eût une ſyllabe de manque. Je ne répéte pas notre dialogue : vous venez de l'entendre. J'ajoûterai ſeulement que je ne quittai ce Portier qu'après qu'il m'eût conduit juſqu'au tombeau de cet Abbé qui eſt enterré dans le Chœur. Je fis quelques Priéres pour lui, & je revins chez moi, en roulant mille penſées, qui ne ſervirent qu'à enfoncer davantage mon ſonge dans mon ſouvenir.

Voilà, en vérité, qui eſt tout particulier, lui dis-je, & vous ne faites qu'augmenter de plus en plus mon étonnement. Mais aparemment que

vous

vous ne vous en tiendrez pas là ; car je me ſens de l'apétit pour ces Hiſtoires, & vous m'avez promis de m'en raſſaſier. Paſſez donc, je vous prie, à ces Génies qui nous découvrent l'avenir, ſoient que les découvertes nous ſoient utiles, ou que nous n'en profitions pas.

L'Hiſtoire tragique, que je vais vous raporter, reprit-il, peut être venuë juſqu'à vous ; je la tiens de Madame Amilthon, & le Palais Royal a été le triſte théâtre où elle a pris commencement. Cette Dame illuſtre étoit, comme vous ſçavez, extrêmement attachée à feuë Madame : elle logeoit, ce me ſemble, dans l'Apartement qui a été occupé depuis par le Chevalier de Lorraine. Comme elle ne manquoit jamais de ſe trouver au petit coucher de Madame, elle com-

manda à un de ſes Pages d'aller voir ſi cette Princeſſe quitteroit bien-tôt le jeu, parce qu'il étoit déja deux heures après minuit. Le Page part ſur le champ; il falloit traverſer le Jardin, ou du moins le côtoyer. Quand il fût à la hauteur du grand Baſſin, il aperçût auprès, un convoi nombreux & magnifique. Cela lui parut extraordinaire, & pour le tems & pour le lieu. Il s'imagina néanmoins que ces gens-là auroient eu des raiſons pour prendre cette route, & que Monſieur le leur avoit permis. Dans cette penſée, il continua ſon chemin ſans s'arrêter & ſans croire qu'il y eût rien de ſurnaturel. Lorſqu'il fût arrivé où étoit Madame, il s'informa ſi le jeu dureroit encore long tems: on lui dit qu'il alloit finir; il ſort diligemment de l'Apartement pour en avertir ſa Maîtreſſe; mais

quand il fût encore vis-à-vis du grand Baſſin, il remarqua que le convoi étoit encore à la même place où il l'avoit vû, & qu'il n'avoit avancé ni reculé. Cette immobilité le rendit curieux; il s'en aprocha, & ayant ouvert les yeux ſur cette Aſſemblée, il ne vit que des viſages irréguliers & affreux, des gens qui portoient un cercuëil couvert & debout, où il y avoit un cadavre enveloppé d'un ſuaire très fin, des flambeaux & des torches ſuperbes; enfin, tout l'attirail funébre dont on accompagne les Grands juſqu'au lieu de leur ſépulture. Cette viſion l'effraya étrangement. Il courut tout éperdu à l'Apartement de Madame Amilthon, & ayant rencontré un de ſes camarades, il lui dit; mon ami, je ſuis mort; je vais me coucher, prenez la peine de dire à Madame Amilthon que Madame eſt

ſur le point de ſe retirer; ſuivez-la, ne parlez point de moi, & à votre retour venez à ma chambre. Tout cela fut exécuté : le Camarade le rejoignit bientôt ; il le trouva avec une groſſe fiévre, le Page lui en dit la cauſe, & toutes les circonſtances de la viſion ; mais il exigea de lui le ſilence & le ſecret, de peur d'être pris pour un viſionnaire. Le Camarade lui promit tout ce qu'il voulut; mais, voyant le lendemain que la fiévre étoit continuë, & deux jours après que le tranſport au cerveau ſe déclaroit par des rêveries & des diſcours ſans raiſon, il crût qu'il haſarderoit la vie de ſon Ami, s'il ne découvroit pas promptement le véritable principe de ſon mal. Il n'héſita donc point de s'expliquer à Madame Amilthon, qui, par bonté, apréhendoit la mort de ce jeune garçon. Il lui raconta ſa frayeur

mortelle, & la précaution qu'il avoit prise prudemment de l'engager au secret, que le desir de le sauver lui faisoit violer. Elle loüa l'esprit de l'un & de l'autre Page, & ne s'en tenant pas tout à fait au récit qu'on lui venoit de faire; pour le sçavoir d'origine, elle mit des gens en sentinelle, pour voir si le malade n'auroit pas quelque bon intervalle, où il pût lui rendre raison de ce qu'elle vouloit lui demander. Ce moment de tranquilité arriva; Madame Amilthon en fut avertie. Elle se rendit incessamment à la chambre du Page infirme, & avec sa douceur & son adresse ordinaire, elle lui fit dire tout le détail de son effrayante vision. Madame Amilthon fit part à Madame de ce récit & de ses réflexions morales. Cette Princesse y ajoûta les siennes, & toutes deux ensemble craignirent quelque

choſe de funeſte pour Monſieur, parce qu'il étoit alors indiſpoſé, & il aprehendoit lui-même que ſon mal ne devint plus grand. Madame fut deſabuſée à ſes dépens quinze jours après ; elle fût ſi bruſquement emportée, que les trois quarts de Paris ſçûrent plûtôt ſa mort que ſa maladie. Vous avez ſans doute, été témoin que cette terrible perte mit toute la Cour en deüil, & plus les ames que les corps. On s'y déſeſpéroit, lorſqu'on penſoit que cette grande & aimable Princeſſe avoit été enlevée au milieu de ſes plus beaux jours, comme une jeune fleur, qu'un vent violent & ſubit renverſe & coupe par le pied, au moment que le Soleil répand libéralement ſes rayons ſur elle pour la faire briller avec plus d'éclat. Madame Amilthon parut inconſolable, ſes yeux verſoient des torrens

de larmes; elle ne pouvoit souffrir personne auprès d'elle, & dans sa retraite, s'abandonnant librement à sa douleur, elle réfléchissoit sur l'Avanture de son Page, & ne doutoit point que la scène funébre, qui avoit été l'objet de sa vision, n'eût été ménagée par le Génie de Madame, lequel vouloit faire pressentir à sa Favorite que cette charmante Princesse feroit bien-tôt le dénoûment de la piéce qui s'étoit representée auprès du Bassin.

Je voulus dire mes pensées sur ce terrible apareil; mais Magnamara, c'est le nom du Philosophe Irlandois, me pria de ne le pas interrompre, & il continua son discours de cette sorte. J'étois un jour à l'Hôtel de la Ferté, où l'on me fit l'honneur que je me mêlasse dans la conversation de quelques personnes de la Cour, qui étoient ve-

nus rendre visite à Madame la Maréchale. Le Convoi du Jardin du Palais Royal fut mis aussi-tôt sur le tapis. Madame la Maréchale dit, à ce propos, à la Compagnie, que trois jours avant la déroute de Valenciennes, elle vit en songe tout le désordre qui arriva dans l'Armée de France, les Ecluses lâchées, les Soldats noyés, son Mari fait prisonnier, son Ecuyer blessé, le plus beau cheval de son écurie tué; elle parla de ce cheval, parce que le Maréchal aimoit à le monter, & il lui avoit donné un nom assez hétéroclite, qu'elle prononça & que j'ai oublié. Elle ajoûta à ce récit mille autres particularités de son songe qui se trouverent toutes conformes à la relation qu'un Courier lui aporta après ce fatal événement. Ce que vous me dites là est très vrai, m'écriai-je, car Mada-

me de la Ferté m'a dit plusieurs fois, que le plan de nos travaux s'étoit représenté si juste à son imagination durant le sommeil, que s'en étant expliquée après la levée du Siége, à ceux qui les avoient conduits, ils lui avoüerent qu'il n'étoit pas possible d'en faire un plus exact & plus net. Je me souviens, reprit-il, que cette circonstance entra dans la narration de la Maréchale, & qu'elle la finit, en disant, que pour preuve que son songe étoit réel, & qu'elle ne le donnoit pas pour une fable; elle pourroit trouver un témoin de la vérité de son récit; car elle connoissoit un homme auquel elle écrivit tout ce détail au Camp, & qui reçût sa Lettre au moment qu'il faisoit partir la nouvelle du malheur de son Epoux. Je ne doute pas que l'Histoire de son songe ne fût toute badine dans

sa Lettre, & qu'elle ne l'ait d'abord attribuée à l'agitation du sang, & aux impressions qu'avoient faites dans son cerveau les nouvelles qu'elle recevoit pendant le Siége; mais l'événement la dût faire revenir de son erreur. En effet elle convenoit & vouloit faire convenir toutes les illustres Personnes, à qui elle parloit, que cette gazette anticipée n'étoit entrée dans sa tête, que par le moyen de quelqu'esprit instruit de l'avenir. On lui demanda si c'étoit le Diable. Elle répondit qu'elle ne connoissoit point ces sortes d'animaux, mais que ce pouvoit être son Ange gardien.

Mais comment sçavez-vous, mon Pere. lui répliquai-je, que c'est le Génie de cette personne qui lui a donné ces avertissemens en songe; car il me semble qu'un Auteur sublime, que j'ai

lû depuis quelques jours sans l'entendre, prétend qu'on les doit attribuer à toute autre cause; par exemple, à l'exaltation de l'ame qui, pendant l'assoupissement des sens, fait que les ressorts, qui les font agir extérieurement, sont comme détendus, & profite de ces momens tranquilles pour s'élever jusqu'au sommet de sa partie supérieure, où réside la vérité éternelle, dans laquelle elle voit les choses futures, comme si elles étoient présentes; & qu'après, descendant dans le plus bas étage de soi-même, elle lui communique les rayons réfléchis qu'elle a puisés dans cette source infinie de lumiere, & que c'est de cette maniere qu'elle découvre l'avenir, & non pas par l'entremise des Génies, comme vous le prétendez.

Je reconnois à ce galimatias, repris-

il, l'Auteur où vous avez pris ce raisonnement chimérique ; vous pouviez pousser la raillerie plus loin, & dire encore avec lui que cela vient de ce que l'ame se contemple circulairement par la réfraction des rayons divins qui illuminent sa nature, & donnent à ses yeux la force de porter ses regards perçans jusques dans la plus épaisse nuit de l'avenir. Pour moi, qui suis moins guindé que ce contemplatif, je distingue, avec les anciens, le songe d'avec le rêve. Il les faut raporter à deux principes tous différens ; car, comme le rêve est un effet du mouvement irrégulier des esprits animaux, qui allant à tort & à travers dans les concavités du cerveau, & heurtant des traces écartées l'une de l'autre, excitent en nous des idées qui n'ont nulle liaison, & qui dans leur assemblage nous représentent des choses

tout

tout à fait extravagantes ; le ſonge au contraire eſt une inſpiration ſenſible du Génie, qui nous porte à quelque bien, ou qui tend à nous préſerver de quelque mal. C'eſt ſur ce fondement, que je pourrois avancer avec quelque couleur, que ces perſonnes doivent à la prévoyance & aux conſeils de leurs Génies, toutes les ſages reſolutions qu'elles ont formées, & toutes les juſtes meſures qu'elles ont priſes, pour ſe tirer d'embarras auſſi heureuſement qu'elles ont fait. Mais, ſans m'arrêter à la vrai-ſemblance, je paſſe, mon Fils, à la certitude ; & je veux bien vous dire confidemment qu'il m'eſt facile de me procurer un entretien ſecret avec tel Génie que bon me ſemble.

Quoi ! vous avez le pouvoir, lui dis-je, de vous entretenir avec les Génies des autres quand il vous plaît ? Sans

doute, repliqua-t-il, c'eſt un privilége que les Philoſophes ſe ſont conſervé avec beaucoup de ſoin, & qu'ils regardent, pour ainſi dire, comme la plus belle fleur de leur parterre. Ils en joüiſſent tranquillement & en ſecret. Il ſeroit dangereux de le faire connoître; car le Peuple, qui eſt ſans raiſon, & qui met le Diable partout où il ne pénétre rien, enviſage ces glorieuſes communications comme des opérations de magie; & les Gens de la Cour, qui ne vont guéres plus loin hors des ſens que le Peuple, les traiteroient de folie & d'illuſion: témoin ce qui arriva à un Marquis qui commandoit en Bretagne.

Il y a quelque tems qu'on vit en ce Païs-là deux grandes Armées, qui ſe rangerent en bataille dans une plaine entre trois vilages, à l'heure que le Païſan vient du travail pour ſe livrer au

repos. Comme elles étoient sur le point de se charger, il en survint une troisième qui les prit toutes deux en flanc, & qui, par un bruit épouvantable de mousquetterie & de canon, les mit en fuite, les dissipa, & disparut avec elles. Une infinité de Païsans virent cela, & quelques-uns même aprocherent ces Troupes de si près, qu'ils dépeignoient leurs figures & leurs habits. Le bruit de cette aparition fût bien-tôt répandu dans toute la Province; on ne parloit d'autre chose à Nantes & à Rennes, qui sont voisins du lieu où cette scène fut représentée. Le Marquis Commandant (je tais son nom, à cause des injustices qu'on lui a faites) en fût informé comme les autres; il en fit dresser une espéce de procès verbal, & sur ce verbal bien articulé, il fit une relation qu'il envoya aux Ministres.

Comment fût-elle reçûë? Comme une fable digérée dans un cerveau foible, dans une tête mal timbrée. On se moqua de lui, on le traita de radotteur, & de visionnaire; ce qui le mit au désespoir, & lui causa une maladie très périlleuse. Cependant le R. P. du Pré, Jesuite Breton, homme d'esprit, & consideré dans la Société, m'a juré qu'il avoit été sur le champ de bataille avec quelques Gentilshommes de ses Amis; qu'ils avoient questionné les Païsans cités dans le Verbal, & visité avec eux les lieux où les Armées s'étoient campées, & qu'après des soins & des enquêtes si exactes, ils avoient été convaincus que la rélation du Marquis ne contenoit rien que de vrai. Un de nos Philosophes m'a dit depuis, qu'étant entré sur ce sujet en conversation avec son Génie, il avoit sçû

de lui que cette grande aparition avoit été l'ouvrage du Génie de la France, qui donnoit, par ce moyen, au Peuple un augure & un preſſentiment de la Guerre que les Confédérés ſe préparoient à faire à ce Royaume, en conſéquence de la Ligue d'Augsbourg.

Ah! mon Pere, m'écriai-je, puiſque vous avez pouſſé ſi loin les marques de votre bonté envers moi, faites-moi participer au Privilége des Philoſophes, ſi vous ne m'en trouvez pas indigne. Je meurs d'envie de voir mon Génie, & de ſçavoir de lui ſi ma diſgrace durera encore long tems. Cela n'eſt pas ſans difficulté, repartit-il, mais il n'y a rien qu'on ne faſſe pour vous obliger. Il me demanda alors mon nom, & ayant examiné la valeur de toutes les Lettres, il rencontra heureuſement qu'elles donnoient les nombres

parfaits : il m'en félicita en ces termes ; réjoüiſſez-vous, mon fils, les deſtins vous ſont favorables, il paroît que vous êtes chéri du très Haut, & qu'il n'y a point de ſecret en la Philoſophie que l'on ne vous puiſſe révéler en toute ſûreté. Alors ſe levant & me prenant par la main, il me conduiſit dans une petite cellule obſcure, ſur le pavé de laquelle il écrivit, à la lueur d'une lampe, un grand Cercle & un quarré dans le Cercle, & à chaque côté du quarré il mit un des noms adorables du Seigneur, & le grand Agla dans le centre. M'ayant dépoüillé & couvert d'une dalmatique mortuaire, & de la longue coupe d'un chapeau ſans bords, il me fit tenir debout dans le centre du Cercle, en ſorte que l'Agla étoit enfermé entre mes deux pieds : il ponctua auſſi quelques caractéres ſur mon front, & deſſina dans

ma main droite deux petits Cercles où il arrangea les mots suivans. Estal Sigestal, Suctal Setal, & enfin, après quelques priéres faites à genoux, & la face tournée vers le Soleil-levant, il me demanda sous quelle figure je souhaitois que mon Génie s'aparût à moi. Cette demande m'embaraſſa. Je héſitai à y répondre; mais ayant ſurmonté ma petite apréhenſion: je vois bien, mon Pere, lui dis-je, que vous me traitez en Novice, & que vous diſpenſez de toutes ces cérémonies ceux qui ſont initiés de long tems dans vos miſtéres; je me ſoumets néanmoins à vos volontés, ſans craindre le ſort d'être étouffé par le Diable, comme ce pauvre Allemand auquel on avoit promis de mettre ſa Maîtreſſe entre ſes bras, & qui perit malheureuſement dans le Cercle où il s'étoit réduit par le con-

seil d'un Philosophe. Je sçai, reprit-il, cette Histoire. Ce jeune homme fût égorgé par un imposteur qui voulut profiter de son argent, & qui l'ayant volé, rejetta follement son assassinat sur le Demon. Les Juges demêlerent la vérité, & il fut puni selon ses mérites. Mais à Dieu ne plaise qu'il vous arrive aucun mal en ma présence. Les Génies sont bien-faisans, & vous n'en devez attendre que des faveurs. Je me résignai sur sa parole, & je le supliai seulement de faire paroître mon Génie sous le visage d'un homme. Il me le promit: mon Génie se présenta tel que je l'avois souhaité. Il me dit d'abord, d'un air familier, que mes malheurs l'avoient touché, qu'ils alloient prendre fin; que le Ministre, qui les avoit causés, étoit à l'extrémité; qu'après sa mort le Roi seroit entierement desabu-

sé sur mon compte ; qu'il me rapelleroit de mon exil, & qu'il falloit que je m'en retournasse incessamment à Berlin, où l'on me croyoit encore, pour y recevoir l'ordre de revenir en France. Il remonta ensuite jusqu'à mon berceau, & m'informa de toutes les particularités de ma vie. Son accueïl m'invitoit à lui faire mes très humbles remercimens, & le suplier instamment de veiller à ma conduite & à ma fortune ; mais ma frayeur, & le soin de la rejetter m'occupérent tellement & me fermérent si bien la bouche, que je le laissai retirer sans lui avoir dit un seul mot. Quand il fut parti, Magnamara me fit sortir de ma prison circulaire, & me faisant reprendre mes habits, il me dit en souriant ; vous voyez, mon Fils, que les Génies ne sont pas si diaboliques que l'on se l'imagine. Le

vôtre a l'air fort doux, & je ſuis perſuadé que ſa vûë vous a donné quelque plaiſir. Il eſt vrai, mon Pere, repliquai-je, & j'eſpére que ce premier bonheur aura des ſuites avantageuſes pour moi. Je vous en réponds, reprit-il, votre rétabliſſement prochain dans vos honneurs, & dans les Emplois que vous avez perdus, vous ſera un gage certain des proſpérités qui vous accompagneront juſqu'au dernier de vos jours. Il eſt ſi rare aux hommes de ce tems de tenir compte aux Génies des graces qu'ils en reçoivent, qu'il ne faut pas s'étonner ſi leur ingratitude les rebute, & les fait relâcher en quelque ſorte de leur attention & de leur vigilence. Je ne dis pas qu'ils les abandonnent tout à fait, leur deſtination & leur Miniſtére ne le leur permettent pas, & ce qui vous doit convaincre

que ce délaiſſement n'eſt pas entier, c'eſt qu'il n'y a pas d'homme qui ne ſoit obligé de convenir, s'il eſt ſincére & attentif à ce qui ſe paſſe en lui, qu'il a eu des mouvemens ſecrets, des preſſentimens inopinés, des ſonges inſtruiſans & prophétiques, & mille autres choſes dont la cauſe lui eſt inconnuë, & qui certainement n'en ont point d'autre, que l'inſpiration des Génies. Pour ce qui eſt des Philoſophes, dont la reconnoiſſance eſt ſi conſtante envers les Génies, il eſt très ſûr qu'elle leur attire une foule de biens, que le reſte du monde ne comprend pas. On devroit bien profiter, ajoûta-t-il, de l'avanture d'un Homme de votre Païs; car c'eſt de là, je vous le répéte encore, que viennent originairement toutes les Hiſtoires que je vous raconte. Cet Homme, qui a fini ſa vie dans

la misére & dans l'adversité, auroit été comblé de bonheur & de richesses, s'il eût sçû se ménager les bontés de son Génie. Sa fortune étoit désespérée, & il y avoit un désordre extrême dans sa conduite & dans ses affaires : son Génie entreprenoit de les rectifier, à la sollicitation d'un autre Génie de sa Classe, & qui se trouvoit celui du meilleur de ses Amis. Il tourna si heureusement la chose, que dans le cours d'une année, il gagna trois procès considérables, & réüssit généralement dans tout ce qu'il entreprit. Son Ami, instruit par son propre Génie de l'Auteur de ses prospérités, & du panchant qu'il avoit à communiquer avec ce nouveau fortuné, lui proposa une entrevûë avec son Génie, sous le nom d'une Personne distinguée qui vouloit avoir un entretien secret avec lui, &

lui

lui demander son amitié. Il accepta la proposition, & l'on choisit le Château de Madrid pour le lieu de la Conférence. Ces deux Amis s'y acheminérent avec quelques gens, dont ils se démêlérent à l'heure du Rendez-vous. Les voilà cantonnés dans une Chambre reculée. Le Génie se présenta en figure convenable; il adressa la parole à celui qu'il a déja comblé de bienfaits; il lui promet sa Protection pour l'avenir; mais voulant cimenter sa promesse par une embrassade gracieuse, il trouve un homme tout de glace, qui fronce les sourcils, qui pâlit, & qui prend la fuite, en faisant le signe de la Croix, comme s'il avoit craint que le Diable le voulut emporter. Le Génie se retira plein de surprise & d'indignation, & il abandonna cet ingrat à son mauvais sort. Le Médecin Thevart,

qui m'a détaillé toutes ces circonſtances, & qui a connu parfaitement le héros de cette Hiſtoire, m'a aſſuré, que depuis ce jour-là, toutes ſortes de diſgraces étoient fonduës ſur lui, & qu'il étoit mort à l'Hôpital. Gardez-vous donc, mon Fils, de vous rendre indigne de la bienveillance de votre Génie, continua-t-il : il ne vous faut, pour conſerver un ſi grand bien, qu'un petit retour d'amitié, quelque docilité pour ſes inſtructions, un peu de déférence pour ſes conſeils, & des ſentimens de gratitude pour les graces & les faveurs que vous en recevez. Il ne vous ſera pas permis de le revoir ſitôt des yeux du corps ; mais vous éprouverez ſenſiblement ſon aſſiſtance & dans vos ſonges & dans ceux que vos Amis feront pour vous.

L'Empereur Claude ne déclara-t-il

pas en plein Sénat, que Narciſſe, ſon affranchi, veilloit pour ſa conſervation, & qu'il étoit averti en ſonge de toutes les conſpirations qui ſe tramoient contre lui? Pline n'avoüe-t-il pas auſſi qu'il avoit un Domeſtique, dont le Génie lui découvroit pendant le ſommeil, tout ce qui devoit arriver à ſon Maître? Je ne ſçaurois vous dire en combien de façons ils ſe rendent utiles aux hommes qui ne mépriſent pas leurs inſpirations. Il n'y a qu'à ſe faire une méthode d'écouter notre inſtinct & nos preſſentimens pour éprouver ces utilités. Je le redis encore; ils nous ſervent en mille manieres. Combien de fois ont-ils tenu la place des Officiers d'Armée abſens dans les Batailles, des Magiſtrats dans les conſeils, des Grands Ouvriers dans leurs travaux. Toutes les Hiſtoires en par-

lent & justifient ce que j'avance de ces obligeantes aparitions.

Je ne me tromperois peut-être pas en disant que ce fut le Génie de Saül qui lui parla au nom de Samuel, & lui annonça son malheur prochain. Cette idée en épargnant aux Expositeurs & Interprétes de cet endroit de l'Ecriture, toutes les absurdités où ils sont tombés dans la contrariété de leurs sentimens, auroit épargné à Samuel, & au Démon même, qu'on veut l'avoir représenté, la peine de percer le Diamétre de la terre, & d'en quitter le centre d'où on les fait venir gratuitement.

Je vous avoüe, mon Pere, lui répondis-je, que je ne suis pas plus satisfait de ces Expositeurs, que de nos Casuistes, quand ils font joüer au Diable des rôles qui ne lui conviennent pas. Si

le Diable se trouvoit partout où il veut, & où il est apellé ; le mauvais Riche, lorsqu'il ne pût obtenir d'Abraham que le Lasarre fût renvoyé sur la terre pour prêcher à ses freres, n'eût pas manqué, sur ce refus, de s'adresser au Diable, qui brûloit avec lui dans les Enfers, & le suplier d'aller faire le sermon dont ils avoient besoin pour les convertir ; car le Diable n'auroit pas eu plus de peine à prendre la figure du mauvais Riche, & à parler pour lui, qu'il en avoit eu à représenter Samuel & à se rendre son Interpréte, comme quelques-uns de ces Expositeurs ont prétendu qu'il fit pour obéïr à la voix de la Pithonisse. Votre pensée est plus juste que la leur, & je tiendrai toujours pour les Génies, quand il s'agira de servir de truchement à de grands Saints tel qu'étoit Samuel ; étant fort à pro-

pos que cette Commiſſion ne ſoit donnée qu'à des eſprits qui aiment & loüent le Seigneur, & qui ne ſe montrent preſque jamais que pour nous faire plaiſir.

Mais, mon Pere, continuai-je, oſerois-je vous demander quelle borne on donne à la vie de ces Génies. Les Anciens, répondit-il, attachoient leur deſtinée à la nôtre; & Arnobe ne feint pas de dire qu'ils naiſſent & meurent avec nous. Remarquez qu'il parloit dans un tems, où l'on n'étoit pas ſi ſcrupuleux & ſi éclairé ſur la durée des eſprits; mais aujourd'hui que nos raiſonnemens ſont pouſſés juſqu'à l'infini, & qu'aidés de la Philoſophie Chrétienne, nous ne concevons ni en eux, ni hors d'eux aucune cauſe de leur deſtruction, c'eſt un dogme de la foi de croire qu'ils ſont immortels. S'il eſt

vrai que ces Génies ne périſſent pas, interrompis-je, tombez d'accord, mon Pere, que quand la guerre, la peſte & la famine, & tous les autres fleaux du genre humain ouvrent une moiſſon abondante à la Parque, il y a bien de ces Génies réformés, & qui ſe trouvent obligés de ſe retirer chez eux, pour vivre dans l'oiſiveté, à moins qu'on ne les rende ſemeſtres, ou qu'on ne les faſſe ſervir par quartier.

Les eſtimez-vous bien malheureux, dit-il, d'être déchargés d'un emploi fatiguant, dont le ſeul ordre du Ciel, & certain poids qui les fait pancher vers nous, peuvent rendre les ſoins agréables. Mais ils ne demeurent pas ſans occupation; car outre qu'ils s'aſſocient volontiers pour veiller ſur les démarches d'une même perſonne, leur activité ſe tourne toute vers Dieu qui eſt

leur centre unique, & l'objet essentiel de leur contemplation.

Revérez, mon Fils, ces esprits immortels & bienheureux, sans prendre garde à la bassesse de leurs fonctions ; elles sont viles & humiliantes, si on les compare avec celles de nos Anges gardiens ; mais songez que toute la gloire & toute la grandeur des Ministres du très Haut, c'est de lui obéïr & de lui être fidelle. Il est l'Auteur de la nature, comme celui de la grace & des sociétés qui se forment sur la terre, comme de celles qu'il assemble dans le Ciel. Les avantages en étant différens, les Anges & les Génies travaillent aussi différemment pour nous les aquérir. Le Peuple n'entre pas dans ces misteres ; il aime mieux attribuer les succès temporels & extraordinaires, qui lui arrivent, au Diable & à la fortune, qu'à la vigilance des Génies.

Que vous êtes heureux, lui dis-je, d'être à l'abri de ces illusions populaires; je les abjure dans le fond de mon cœur; vos principes sont sensibles, & je suis persuadé que si Sponde les avoit connus, il auroit fait grace aux Prédictions de Nostradamus, qu'il traite de bagatelles & de niaiseries; & au lieu de le vouloir faire passer pour un fameux Charlatan, il l'auroit sans doute considéré comme un excellent Homme, qui a laissé à la postérité les vérités qu'il avoit apprises de son Génie, & qu'il a couvertes exprès d'énigmes & de voiles pour les rendre plus respectables, & pour donner aussi plus de surprise & de joie quand elles seroient développées par les événemens. Mais Sponde étoit enfoncé dans l'erreur commune. S'il étoit encore dans le monde, j'entreprendrois de l'en retirer;

car je suis parfaitement converti, & vos raisonnemens font tant d'impression sur mon esprit, & y rapellent tant de choses qui peuvent les fortifier, que je vais, avec votre permission, joindre à vos preuves de fait, une relation que je reçûs avant mon départ pour me rendre ici.

Ma sœur m'a écrit de France la défaite de Mr. de Valdec par le Maréchal de Luxembourg; elle m'assure dans sa Lettre, que la Marquise de ..... lui aprit le détail de cette Bataille deux jours avant qu'elle fut livrée; & que comme elle lui demanda de qui elle tenoit cette agréable nouvelle, elle lui dit que c'étoit son bon Ange qui l'en avoit informée pendant le sommeil. Je ne crois pas cette Marquise assez dévote pour avoir la familiarité des Anges. Elle n'est pas aussi assez corrom-

puë pour chercher celle des Démons. Le milieu qu'on peut prendre & auquel je me ſens porté par vos diſcours, c'eſt qu'elle a reçû une viſite de ſon Génie, qui a prévenu tous les Couriers, & même l'action glorieuſe dont il l'a inſtruite, pour lui procurer un moment de joie anticipée, & d'autant plus juſte, que le Général victorieux eſt ſon Parent.

Vous prenez le bon parti, dit Magnamara, tenez-vous-y, & ne vous écartez jamais des principes que je vous ai révélés, & qui ſont ſi ſolides. Je m'engagerois par ſerment à les ſuivre, lui dis-je, ſi vous aviez l'indulgence de me diſpenſer de la rigueur d'un Noviciat, qui va me priver trop long tems de la communication de mon Génie. Ne vous impatientez pas, répondit-il, vous aurez cette conſolation, & avec

elle celle, de communiquer auſſi avec les Créatures Elémentaires. Je ne laiſſai pas tomber cette promeſſe par terre, & je m'écriai dans le moment; j'ai déja oüi parler, mon Pere, de ce genre de Créatures; vous me faites un ſenſible plaiſir de me dire s'il y en a effectivement dans le monde. Elles en font le principal ornement, répondit-il, & c'eſt à elle que l'on doit tant de Races héroïques qui ont illuſtré les Empires pendant le cours de tant de Siécles. Comment cela s'eſt-il pû faire, lui dis-je? Il ne m'eſt pas permis d'en découvrir la véritable raiſon, repliqua-t-il; mais vous la démêlerez aſſez dans ce que je vais vous déduire, ſur la foi d'une tradition cabaliſtique, qui n'eſt pas cette nouvelle que les rêveries de ſes Auteurs ont ſi fort décréditée parmi les Sçavans.

Adam

Adam & Eve ayant compris, par le parricide de Caïn, dit-il, qu'une postérité si détestable ne pouvoit pas être le fruit d'une conjonction légitime ; ils se proposérent mutuellement un divorce éternel ; je ne vous dirai pas préciſément si ce projet de séparation regardoit l'habitation de même que le corps; mais je sçai bien qu'ils prirent chacun leur parti, & que pendant qu'Adam exerçoit la fécondité des Nymphes Elémentaires, leurs Freres s'accommodoient de celle de son épouse. La terre se vit bien-tôt peuplée d'un nombre infini d'Habitans, aussi admirables par leur haute taille & par leur excellente beauté, que par l'innocence & la pureté de leurs mœurs. Car devant le jour à des Créatures qui étoient composées des plus pures parties de leur Elément, ils n'étoient pas sujets aux

déréglemens & à la corruption du premier Enfant d'Adam. Le monde eût été trop heureux si ce premier Homme s'en fût tenu à son divorce, & qu'il eût continué à perpétuité. Mais il donna dans les piéges du serpent; ce rusé animal lui fit peur de la mort, & lui persuada aisément, que comme c'avoit été dans son côté qu'Eve avoit trouvé le principe de sa vie, c'étoit aussi dans le sein d'Eve qu'il devoit chercher la durée de la sienne. Il revint à ses embrassemens après cent ans d'intervalle, & ce funeste retour ne fit produire que des monstres & des scélérats, que le Ciel irrité, fit périr dans les eaux d'un déluge universel.

L'incontinence de ces premiers Epoux & la perversité de leurs descendans, choquérent les Peuples Elémentaires à un point qu'ils furent entiére-

ment dégoûtés du genre humain. La femme de Noé n'épargna rien pour se reprendre avec eux ; mais leur réconciliation ne fût pas si entiere qu'ils ne se comportassent avec beaucoup de réserve. Ils devinrent tous particuliers, ne pratiquant plus depuis que de certaines gens dont la conduite étoit sage & réguliére, & qui, par le caractére & les engagemens de leur profession, consacroient tous leurs soins à la recherche de la vérité. Que si quelquefois, par le désir de s'immortaliser, ils ont fait des surprises nocturnes à d'autres personnes ; elles ont toujours été si enveloppées, qu'ils n'ont senti qu'imparfaitement le bonheur & le plaisir de leurs visites. Je vous entends, mon Pere, lui dis-je, le commerce avec les Nymphes est encore un privilége des Philosophes. Beni soit Dieu de l'abon-

dance. Votre retraite profonde ne me surprend plus, & je vois bien qu'on peut dire de vous ce qu'on a dit autrefois d'un grand Saint, qu'il n'étoit jamais moins seul, que quand il étoit seul. Souvenez-vous au moins que vous m'avez flaté, que je serois admis un jour à la participation de ce beau Privilége. Il me seroit bien doux d'en joüir dès à présent. Mais puisqu'il faut prendre patience : accordez-moi en attendant une grace, que je desire de tout mon cœur, & dont la demande n'est fondée que sur l'autorité que vous avez sur les Peuples Elémentaires. Je crois, & il est vrai, puisque vous êtes incapable d'imposer & de mentir, qu'ils se rendent présens où il vous plaît au moindre signal que vous leur donnez. Je traîne depuis long tems le desir de convertir les Gnomes, & de vaincre,

s'il se peut, la répugnance opiniâtre qu'ils témoignent aujourd'hui pour un commerce qui leur plaisoit autrefois. Un moment d'entretien avec quelqu'un d'eux, si vous m'aidez, suffira pour leur faire comprendre l'injustice d'une rupture qui leur coûte l'immortalité, & le souverain bien qu'ils pourroient aquérir par notre entremise. Il leur importe de renoüer avec nous, & de rafraîchir une Alliance qui leur procureroit des biens infinis, qui ne sçauroient être balancés par ce repos léthargique, où leur mauvaise humeur les retient. Vous aurez de la peine à réüssir dans votre dessein, me dit-il; j'ai tenté inutilement de les ramener de cet éloignement funeste: & avant moi le Comte de Gabalis l'avoit entrepris avec aussi peu de succès, par un discours qui a été admiré de tous les Sa-

ges, & qui a péri par la faute de ſes Amis, qui ont refuſé de le joindre, après ſa mort, aux dialogues dont un Abbé indiſcret a diverti & amuſé une infinité d'idiots, qui ont crû qu'il ne les avoit écrits que pour s'amuſer & ſe divertir lui-même. Le voiſinage des Démons à ſeduit entiérement les Gnomes : ils ont aujourd'hui d'étranges opinions du genre humain, dans leſquelles ils ſe confirment par la lecture des Livres qui font des portraits horribles de notre miſére, & de nos déréglemens. Celle d'Averroës achéve de les gâter, & par deſſus tout cela, ils ſont convenus tous d'une voix, de n'entrer dans aucun pour parler avec les hommes, & quand ils ne pourroient s'en deffendre, que leur Prince prendroit la parole pour toute la Nation. Ce Prince, pour vous le définir, eſt un

arrogant qui croit tout ſçavoir. Il parle toujours d'un ton de Maître. Il abonde dans ſon ſens, & n'écoute guéres les raiſons de ceux qui lui parlent. En un mot, il eſt tout farci d'erreurs & de faux préjugés, & vous ſerez ſcandaliſé de l'entendre. Il n'importe, repliquai-je, aidez-moi à contenter ma fantaiſie, qui me prit dès le tems que je lûs les Ouvrages de votre pieux Comte de Gabalis. J'eſſuyerai tranquillement les bruſqueries de ce Gnome ſuperbe, & vous ſerez témoin que le phlegme & la retenuë ne m'abandonneront pas. Puiſque vous le voulez abſolument, repartit-il, je vais le faire comparoître; mettez-vous en habit décent pour le recevoir.

Fin des Génies Aſſiſtans.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BF
1522
V55
1742
t.1

Villars, de Montfaucon,
abbé de
Le comte de Gabalis.
Nouv. éd.